

DU MONDE ENTIER

CHICO

BUARQUE

CES GENS-LÀ

roman



Gallimard

CHICO BUARQUE

CES GENS-LÀ

*Traduit du portugais (Brésil)
par Mathieu Dosse*



GALLIMARD

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

EMBROUILLE, 1992 (Folio n° 2807)

COURT-CIRCUIT, 1997 (Folio n° 5908)

BUDAPEST, 2005 (Folio n° 4452)

QUAND JE SORTIRAI D'ICI, 2012 (Folio n° 5596)

LE FRÈRE ALLEMAND, 2016

OceanofPDF.com

Contents

1. [Couverture](#)
2. [Du même auteur](#)
3. [Titre](#)
4. [Copyright](#)
5. [Rio, le 30 novembre 2018](#)
6. [7 décembre 2018](#)
7. [13 décembre 2016](#)
8. [15 décembre 2016](#)
9. [9 décembre 2018](#)
10. [Rio, le 23 septembre 2017](#)
11. [Rio, le 9 octobre 2017](#)
12. [Rio, le 27 octobre 2017](#)
13. [21 septembre 2018](#)
14. [3 janvier 2019](#)
15. [15 janvier 2019](#)
16. [9 avril 2017](#)
17. [Rio, le 24 janvier 2019](#)
18. [25 janvier 2019](#)
19. [São Paulo, le 27 janvier 2019](#)
20. [30 janvier 2019](#)
21. [31 janvier 2019](#)
22. [1er février 2019](#)
23. [2 février 2019](#)
24. [3 février 2019](#)
25. [6 février 2019](#)
26. [Rio de Janeiro, le 09/02/2019](#)
27. [12 février 2019](#)
28. [13 février 2019](#)

29. [15 février 2019](#)
30. [20 février 2019](#)
31. [23 février 2019](#)
32. [25 février 2019](#)
33. [26 février 2019](#)
34. [27 février 2019](#)
35. [28 février 2019](#)
36. [2 mars 2019](#)
37. [Rio, le 5 mars 2019 \(Mardi gras\)](#)
38. [Rio, le 12 février 1999](#)
39. [6 mars 2019](#)
40. [9 mars 2019](#)
41. [16 mars 2019](#)
42. [23 mars 2019](#)
43. [24 mars 2019](#)
44. [2 avril 2019](#)
45. [3 avril 2019](#)
46. [Rio, le 6 avril 2019](#)
47. [11 avril 2019](#)
48. [12 avril 2019](#)
49. [15 avril 2019](#)
50. [16 avril 2019](#)
51. [17 avril 2019](#)
52. [18 avril 2019](#)
53. [19 avril 2019](#)
54. [Rio, le 20 avril 2019](#)
55. [22 avril 2019](#)
56. [24 avril 2019](#)
57. [29 avril 2019](#)
58. [5 mai 2019](#)
59. [6 mai 2019](#)
60. [São Paulo, le 9 mai 2019](#)

61. [12 mai 2019](#)
62. [Le 25 mai 2019](#)
63. [10 juin 2019](#)
64. [20 juin 2019](#)
65. [21 juin 2019](#)
66. [2 juillet 2019](#)
67. [2 septembre 2019](#)
68. [3 septembre 2019](#)
69. [4 septembre 2019](#)
70. [5 septembre 2019](#)
71. [25 septembre 2019](#)
72. [28 septembre 2019](#)
73. [29 septembre 2019](#)
74. [Remerciements](#)
75. [Table des matières](#)
76. [Présentation](#)
77. [Achevé de numériser](#)

1. [4](#)
2. [5](#)
3. [7](#)
4. [8](#)
5. [9](#)
6. [10](#)
7. [11](#)
8. [12](#)
9. [13](#)
10. [14](#)
11. [15](#)
12. [16](#)
13. [17](#)
14. [18](#)

15. [19](#)
16. [20](#)
17. [21](#)
18. [22](#)
19. [23](#)
20. [24](#)
21. [25](#)
22. [26](#)
23. [27](#)
24. [28](#)
25. [29](#)
26. [30](#)
27. [31](#)
28. [32](#)
29. [33](#)
30. [34](#)
31. [35](#)
32. [36](#)
33. [37](#)
34. [38](#)
35. [39](#)
36. [40](#)
37. [41](#)
38. [42](#)
39. [43](#)
40. [44](#)
41. [45](#)
42. [46](#)
43. [47](#)
44. [48](#)
45. [49](#)
46. [50](#)

47. [51](#)
48. [52](#)
49. [53](#)
50. [54](#)
51. [55](#)
52. [56](#)
53. [57](#)
54. [58](#)
55. [59](#)
56. [60](#)
57. [61](#)
58. [62](#)
59. [63](#)
60. [64](#)
61. [65](#)
62. [66](#)
63. [67](#)
64. [68](#)
65. [69](#)
66. [70](#)
67. [71](#)
68. [72](#)
69. [73](#)
70. [74](#)
71. [75](#)
72. [76](#)
73. [77](#)
74. [78](#)
75. [79](#)
76. [80](#)
77. [81](#)
78. [82](#)

- 79. [83](#)
- 80. [84](#)
- 81. [85](#)
- 82. [86](#)
- 83. [87](#)
- 84. [88](#)
- 85. [89](#)
- 86. [90](#)
- 87. [91](#)
- 88. [92](#)
- 89. [93](#)
- 90. [94](#)
- 91. [95](#)
- 92. [96](#)
- 93. [97](#)
- 94. [98](#)
- 95. [99](#)
- 96. [100](#)
- 97. [101](#)
- 98. [102](#)
- 99. [103](#)
- 100. [104](#)
- 101. [105](#)
- 102. [106](#)
- 103. [107](#)
- 104. [108](#)
- 105. [109](#)
- 106. [110](#)
- 107. [111](#)
- 108. [112](#)
- 109. [113](#)
- 110. [114](#)

111. [115](#)
112. [116](#)
113. [117](#)
114. [118](#)
115. [119](#)
116. [120](#)
117. [121](#)
118. [122](#)
119. [123](#)
120. [124](#)
121. [125](#)
122. [126](#)
123. [127](#)
124. [128](#)
125. [129](#)
126. [130](#)
127. [131](#)
128. [132](#)
129. [133](#)
130. [134](#)
131. [135](#)
132. [136](#)
133. [137](#)
134. [138](#)
135. [139](#)
136. [140](#)
137. [141](#)
138. [142](#)
139. [143](#)
140. [144](#)
141. [145](#)
142. [146](#)

- 143. [147](#)
- 144. [148](#)
- 145. [149](#)
- 146. [150](#)
- 147. [151](#)
- 148. [152](#)
- 149. [153](#)
- 150. [154](#)
- 151. [155](#)
- 152. [156](#)
- 153. [157](#)
- 154. [158](#)
- 155. [159](#)
- 156. [160](#)
- 157. [161](#)
- 158. [162](#)
- 159. [163](#)
- 160. [164](#)
- 161. [165](#)
- 162. [166](#)
- 163. [167](#)
- 164. [170](#)
- 165. [171](#)

Du monde entier

OceanofPDF.com

Titre original :

ESSA GENTE

© *Chico Buarque, 2019. Companhia das Letras, 2019.*
© *Éditions Gallimard, 2023, pour la traduction française.*

OceanofPDF.com

Rio, le 30 novembre 2018

Très cher,

Ne croyez pas que j'aie oublié mes engagements, cela me peine beaucoup d'avoir une dette envers vous. J'aurais dû vous remettre le manuscrit fin 2015, et trois ans ont passé. Sans doute le savez-vous, j'ai vécu des tribulations variées : une séparation, un déménagement, une assurance caution pour mon nouvel appartement, des frais d'avocat, une prostatite aiguë... bref, l'enfer. Outre ces ennuis personnels, il m'a été fort difficile de me consacrer à des songeries littéraires sans être touché par les événements récents de notre pays. J'ai déjà dépensé l'avance que vous m'avez généreusement accordée, et j'essaye maintenant de trouver le calme nécessaire pour ébaucher un ouvrage sur lequel je travaille sans relâche. Je sais bien qu'il est malvenu de vous importuner à un moment où la crise économique ne semble pas s'être résorbée comme on s'y attendait. Je suis bien conscient des conditions difficiles du marché éditorial, mais si vous pouviez, très cher ami, m'accorder une nouvelle avance sur mes droits d'auteur, je ferai le nécessaire pour m'isoler pendant quelques mois dans les montagnes afin de vous offrir un roman qui vous procurera sans doute de grandes joies.

Bien à vous.

7 décembre 2018

Après ma séparation, j'ai quitté le bord de mer pour vivre à nouveau en haut d'une côte, presque à la même adresse que j'avais partagée, des années auparavant, avec ma première femme. Elle habite toujours cet immeuble à

la façade en céramique, quatre bâtiments plus bas que le mien, et elle a déjà dû me voir passer sous ses fenêtres. Peut-être croit-elle que je tente une réconciliation, quoiqu'elle sache parfaitement que je suis adepte des promenades péripatétiques, surtout les jours où je m'assois pour écrire et que je me sens enchaîné, la vue saturée par les lettres. Je gagne la rue chaque fois que les lettres durcissent sur la page, entassées les unes sur les autres comme les petites pierres noires et blanches du trottoir où je marche. Peu à peu, mon regard est emporté par une voiture, une jupe, une feuille, un petit lézard, des enfants en uniforme, des oiseaux. Plus loin, je ne vois plus que des couleurs, des contours, des ombres, des halos, et des idées éparses me viennent à l'esprit, certaines bonnes, d'autres mauvaises, et je monte et descends la côte, qu'il fasse beau ou qu'il pleuve, pensant à voix haute, discutant avec moi-même, avec ces contractions du visage, ces tics nerveux et ces gestes incohérents dont parle le poète, ces grimaces qui font que les portiers hochent la tête : hum, voilà le cinglé qui est de retour.

13 décembre 2016

Pour commencer par le commencement, le petit Noir jure qu'il se souvient que sa mère lui avait chanté un ponto de macumba dès sa venue au monde. Avant même de pouvoir la regarder, il l'entendait, car l'audition, tout comme l'odorat, est antérieure à la vue ; en vérité, comme ses sens étaient encore imprécis, il confondait, nouveau-né, la voix de sa mère avec l'odeur du lait. Plus tard, à l'époque où elle était employée comme cuisinière chez un chef d'orchestre italien, elle abandonna la macumba pour chanter à l'église. Comme elle emmenait son fils au travail, la femme du chef d'orchestre, une blonde très catholique, se prit d'affection pour le petit garçon, mais réprimandait la mère chaque fois qu'elle chantait distraitement dans la cuisine. Un jour, pour agacer la patronne, l'enfant chanta à la place de sa mère. Cela éveilla aussitôt l'intérêt du chef d'orchestre, qui l'initia à l'opéra, aux partitions et au solfège, jusqu'à ce qu'il atteigne au sublime en chantant les arias de Mozart. Cette voix d'ange...

15 décembre 2016

La mère changea d'emploi et interdit à l'enfant de voir le chef d'orchestre. Pour l'empêcher de quitter la maison, elle lui inculqua la peur des cochons. Elle lui parla des histoires scabreuses qu'elle entendait le pasteur raconter. Il grandit en croyant que ces cochons énormes, qui se promenaient en liberté, mangeaient les roubignoles des enfants de la favela du Vidigal. Lorsqu'il se réveilla un jour chez le pasteur avec des pansements au lieu des testicules, il n'eut aucun doute, c'étaient les cochons. Adulte, il devint obèse comme un cochon, mais il garda cette voix d'ange.

9 décembre 2018

En descendant la rue, je suis tombé sur un promeneur de chiens qui semble être nouveau dans le quartier. C'est un métis chétif qui conduit et qui est conduit par une dizaine de chiens, parmi lesquels le labrador de madame Maria Clara. Madame Maria Clara était allée chez le médecin avec son fils et il n'y avait personne chez elle pour récupérer l'animal. Le portier refusait de le garder, car il pouvait salir le hall d'entrée, malgré le petit sac plastique rempli de crottes que le promeneur lui avait montré. La nuit vient de tomber quand, en remontant la rue, je vois le jeune homme assis sur la bordure du trottoir avec le labrador (les autres chiens avaient sans doute été remis à leurs maîtres). J'arrive chez moi, écris ces quelques lignes, ouvre une bouteille de vin, réchauffe un soufflé et regarde un match de foot à la télé. Je me couche bien après minuit, j'ai sommeil, mais je n'arrive pas à dormir. En pyjama, je monte en voiture dans le garage, descends la rue en marche arrière, trouve le promeneur assis au même endroit avec le chien et les installe sur la banquette arrière. Dans l'appartement, après avoir reniflé mon entrejambe, le chien s'étale dans la cuisine et rejette la nourriture pour chats que je lui propose. J'offre au promeneur un Coca et un reste de soufflé froid qu'il accepte avec plaisir. Il me remercie chaleureusement de pouvoir regarder la télé et dormir sur le canapé du salon. Puis il me demande s'il devra aussi m'enculer.

Rio, le 23 septembre 2017

Cher M. Balthasar,

C'est avec grand plaisir que j'ai reçu de votre *publisher* la nouvelle selon laquelle votre équipe souhaite lire ma traduction avant le lancement de votre livre en langue portugaise. On m'a en outre signalé que, puisque vous parlez couramment l'espagnol et n'êtes pas, en tant que fan de bossa-nova, entièrement étranger au doux parler brésilien, vous alliez vous-même jeter un œil sur mon travail. Je suis ainsi très honorée de vous faire parvenir ma dernière version, afin que vous puissiez la commenter. Je vous préviens que j'ai pris la liberté de changer quelques signes de ponctuation, comme les deux-points dont l'original regorge et qui peuvent souvent être remplacés par des points et des virgules, bien plus distingués à mon sens. J'ai également supprimé quelques points d'exclamation car je les trouve, en toute franchise, redondants.

Permettez-moi d'ajouter que j'ai hâte de vous rencontrer personnellement lors de votre prochaine venue au Brésil.

Avec une immense et ancienne admiration,

Sincèrement vôtre,

Maria Clara Duarte

Rio, le 9 octobre 2017

Cher M. Balthasar,

Je n'ai jamais eu l'intention de vous énerver. De fait, mon rôle n'est pas de pointer les incohérences d'un livre déjà publié, avec le succès que l'on connaît, dans votre pays. Mais si l'on considère la page 297, lorsque vous dites que les doigts du pianiste maintiennent un accord parfait, le lecteur pourrait avoir l'impression que le piano résonne toujours, ce qui est démenti dans la même phrase. Voilà pourquoi j'ai suggéré que ses doigts maintiennent leur position, ou, si vous préférez, la position de l'accord, pendant que le pianiste et la femme affamée s'échangent des regards dans le *silence* du salon. Il est assez frustrant, pour moi, de m'appliquer à travailler

avec soin sur un livre, au-delà du simple devoir professionnel, pour m'entendre ensuite dire que je dois m'en tenir au texte. Mais qu'il soit fait selon votre volonté, l'auteur est toujours roi. J'aurai plus de temps à consacrer à ma difficile vie de famille et ne vous importunerai plus avec de nouvelles lettres qui, du reste, ne vous arrivent peut-être même pas en mains propres, car je crains d'être en train de correspondre avec votre secrétaire. Laissons donc le pianiste avec son accord parfait qui *résonne* dans le *silence* du salon. Je ne discute même pas votre *affamée*, même si le terme *voluptueuse* me paraît infiniment plus adapté à cette femme qui est pratiquement couchée sur le couvercle du piano. Je conserverai également votre *pratiquement*, là où j'avais proposé un *presque* afin d'éviter la répétition des adverbes portant le suffixe *ment*. C'est ici une question d'élégance, et non d'une supposée fureur sémantique que vous ou votre secrétaire cubaine me prêtez.

Bien cordialement,

Maria Clara Duarte

Rio, le 27 octobre 2017

Monsieur,

Celle-ci est la dernière « impertinent letter » que je vous adresse. Sachez que j'envisage simplement de ne pas signer la traduction de votre long roman, ou d'employer un pseudonyme. Si je n'ai pas encore pris cette décision, c'est que je crains que mon éditeur ne réduise mes honoraires au strict minimum, c'est-à-dire dix dollars le feuillet, soit environ quatre-vingts dollars la journée, ce qui conviendrait au travail d'une dactylographe rapide. Vous n'y êtes pour rien, mais je ne gagne pas ma vie grâce à la littérature ; je vis de traductions simultanées lors de congrès et séminaires. La littérature, pour moi, ne devrait être que source de plaisir, car elle ne me permettrait pas de subvenir aux besoins de mon fils qui, ce n'est un secret pour personne, a un père absent et demande des soins particuliers.

Je suis certaine que votre roman remportera, malgré tout, un grand succès commercial dans mon pays.

Je vous adresse cordialement mes adieux,

M. C. D.

21 septembre 2018

Ma femme posa ses pinceaux et, devançant la bonne, alla elle-même ouvrir la porte. Deux gaillards évoluèrent dans le hall avant d'entrer dans le salon avec un long paquet enveloppé dans du papier bulle. On le pose où ? demanda l'un d'eux. Ici, là, devant la fenêtre, debout face à la mer, dit-elle en palpant le colis, sans doute pour savoir où se trouvait le devant de l'objet, qui ne pouvait être autre chose qu'une statue. Puis elle congédia les livreurs et s'attela à éclater les bulles, avant de découvrir, sous le plastique, un papier cartonné marron entouré de ruban adhésif qui exigea des ciseaux de cuisine. Peu à peu, un objet doré, de ma taille, en émergea, peut-être un totem ; non, un homme. Après avoir couru vers la chambre, elle revint avec un bandeau vert et jaune qu'elle passa autour du buste de la statue en or, peut-être avec l'intention d'en rehausser l'effet kitsch. Je trouvai seulement que c'était de mauvais goût, mais ne dis rien, on ne se parlait déjà plus. La statue et elle auraient plus de choses à se raconter.

3 janvier 2019

Le comptable m'a appelé pour me dire que j'étais dans le rouge. Et maintenant ? Et maintenant, je m'interroge. Il est neuf heures du matin, il fait chaud, les géraniums à la fenêtre sont tout secs. Il y a du pain de mie dans le frigo, du beurre, deux tranches de jambon, et j'ai appris à faire du café avec la cafetière électrique. La femme de ménage savait s'y prendre pour arroser les géraniums, mais la voisine du dessous se plaint des gouttes d'eau quand c'est moi qui le fais. Le journal est dans le hall d'entrée, avec sa fausse première page, une imitation de une où toutes les nouvelles sont en réalité des annonces publicitaires. J'étais fâché lorsque le chat griffait le journal et pissait dessus, mais maintenant il me manque. Certains disent que les angoras sont suicidaires, pourtant la femme de ménage m'assure qu'il a sauté pour attraper un colibri. Elle a montré du doigt le chat écrabouillé

dans l'aire de jeux de l'immeuble, or je n'ai pas voulu descendre, elle n'avait qu'à l'enterrer sous le parterre, pas loin de là. La femme de ménage arrivait tôt, buvait un café et avait l'abominable manie de feuilleter le journal avant moi. Elle essayait ensuite de masquer son geste, mais je voyais bien les plis irréguliers des pages, comme ceux d'un pantalon mal repassé. Je sentais également, à son goût âcre, que le café avait été réchauffé, et s'il y a bien quelqu'un qui ne me manque pas, c'est la femme de ménage.

15 janvier 2019

Au lieu de prendre le cap Sud, après avoir frôlé le Pain de Sucre, l'avion vole au-dessus de Rio de Janeiro à basse vitesse. Je suis amusé à l'idée que le pilote, tout comme moi, n'ait pas envie de quitter Rio ni hâte d'arriver à São Paulo. Ou alors il a décidé de nous proposer un circuit panoramique de la ville, afin de montrer aux passagers nos plages, la forêt de Tijuca, le Christ Rédempteur, le stade Maracanã et les favelas, parmi d'autres attractions touristiques. Nous prenons finalement la route habituelle par-dessus l'océan, mais voilà que l'avion fait tout à coup demi-tour, sans doute à cause de problèmes techniques. Souriante, l'hôtesse de l'air passe dans la travée et rassure les passagers qui s'échangeaient des regards inquiets. Nous sommes sur le point d'atterrir sur la piste de l'aéroport Santos-Dumont lorsque, au dernier moment, l'avion se redresse et survole de nouveau la ville, à mon avis pour brûler du carburant avant de tenter un nouvel atterrissage. Le problème, c'est que les turbines commencent à fumer, et l'hôtesse de l'air, toujours souriante, parvient à peine à contenir l'agitation des passagers. On dit que, un peu avant de mourir, on voit notre vie défiler du début à la fin, comme un cinéma dans notre tête. C'est ce que je vois, non comme dans un film, mais à travers le hublot, lorsque l'avion passe en vol rasant par-dessus Rio de Janeiro. Voici la maternité où je suis né, la maison de mes parents, l'église où j'ai été baptisé, l'école où j'ai insulté le prêtre, le terrain de foot où j'ai marqué un but avec le talon, la plage où je me suis presque noyé, la rue où j'ai pris un coup de poing au visage, les cinémas où j'ai flirté, le bâtiment du cursus préuniversitaire que j'ai laissé

tomber, les adresses des mariages que j'ai laissés tomber, et près du cimetière, l'avion prend de l'élan, se redresse encore, accélère et pénètre les nuages. Moins d'une minute plus tard, le pilote décide à nouveau de redescendre et nous repassons au-dessus de la maternité, de la maison de mes parents, de la tour de l'église, tout comme la première fois. C'est comme si en volant en cercle l'avion reproduisait chaque fois plus fidèlement le trajet de ma vie, me faisant toujours revoir les mêmes femmes, les mêmes films, revenir aux mêmes adresses, aimer répéter les mêmes erreurs. L'hôtesse de l'air se penche sur chaque siège pour vérifier les ceintures de sécurité, et à ceux qui lui demandent si on s'en sortira vivants, elle répond en souriant : avec un miracle, oui. La clameur des prières se mêle maintenant aux cris de désespoir, et depuis mon hublot je crois voir mon appartement, un accrochage entre deux voitures dans la rue qui grimpe, un chat aux poils hérissés, l'œil d'un chien. Le commandant de bord entonne un Ave Maria dans le haut-parleur, alors que l'hôtesse de l'air passe avec son chariot et distribue des rosaires et des bibles. J'ouvre l'Ancien Testament, mais mes lunettes de lecture dont les verres sont périmés ne me permettent pas de distinguer les lettres minuscules. Dévidant le rosaire, je cherche vainement à me rappeler une quelconque prière, tandis que mes compagnons d'infortune me jettent, à juste titre, des regards courroucés. L'avion est sur le point d'être déchiqueté avec une centaine de croyants à son bord pour la seule et unique raison qu'un athée a depuis longtemps perdu foi dans les miracles. Des masques tombent devant tous les passagers, sauf devant moi, et c'est alors seulement que je remarque, sur le siège voisin, la présence de mon père, qui détourne le visage et refuse de me donner une misérable bouffée d'oxygène. Désabusé, je contemple l'hôtesse qui signe une croix sur mon front et je murmure : maman. C'était mon dernier souffle de vie. Je me réveille aussitôt tout emmêlé dans mon drap, avec la télévision allumée : à partir d'aujourd'hui, par décret présidentiel, je suis autorisé à avoir quatre armes à feu chez moi.

9 avril 2017

Quand j'ai divorcé pour la première fois, il y a plusieurs années, ma

femme m'a traité de machiste et de misogyne. Hors d'elle, elle avait parlé sans réfléchir car, connaissant mieux que personne le sens exact et même l'étymologie de chaque mot, elle savait que ceux qu'elle avait prononcés n'étaient pas corrects. Ce n'est pas mon genre de frapper les femmes, et je n'ai aucun plaisir à blesser leur cœur. Je préfère celles qui m'arrivent déjà blessées par un autre homme ; les femmes trompées, par exemple, les femmes en colère, le visage brûlant. Mais rien ne se compare aux épouses aveuées encore jeunes et fidèles. Celles qui s'accrochent au cercueil fermé, lors de la veillée funèbre du mari mort dans un effroyable accident. Je suis incapable de voir une photo de ce genre de veillée sans songer à qui sera le prochain à coucher avec la veuve, pendant combien de temps elle résistera, quels seront ses sentiments confus quand, enfin, elle s'abandonnera. J'apprécie également les femmes qui pleurent pendant l'orgasme. Je mens : tu es triste ?, ça t'a fait mal ? Il existe vraiment un lien mystérieux entre la compassion et la perversité.

Rio, le 24 janvier 2019

À l'attention du syndic de la résidence Saint-Eugene

Je suis Maître Marilu Zabala, j'habite l'appartement 201 et je suis sûre de parler au nom de la grande majorité des résidents de la résidence Saint-Eugene. Le nouveau locataire du 702 – on dit qu'il est écrivain, mais je n'ai jamais entendu parler de lui – n'est évidemment pas obligé de saluer ses voisins, ni même de nettoyer ses chaussures boueuses quand il rentre. Je ne peux pas exiger de civisme de sa part, et je ne l'ai jamais réprimandé pour avoir pris l'ascenseur principal en short et parfois même suant à grosses gouttes et torse nu, ce qui est d'ailleurs interdit par le règlement intérieur de la résidence. Je porte plainte malgré tout, au nom de la sécurité et de la tranquillité de tous les résidents, y compris moi-même. Car en plus de se faire livrer à manger et à boire à des heures avancées de la nuit, on m'a rapporté un mouvement incessant de femmes dans l'appartement de cet individu. Il m'est déjà arrivé deux ou trois fois d'avoir le déplaisir d'apercevoir, depuis ma fenêtre, certaines prostituées – pardon, mais c'est le mot qui convient, car on ne pourrait parler, dans le cas présent, de filles

légères, d'escort-girls, ou employer d'autres euphémismes du même genre –, certaines prostituées sortir d'un Uber pour monter au septième étage. Ce sont vraiment des professionnelles de la plus basse extraction, et je ne dis pas cela à cause de leur physionomie, car je suis juge fédérale et je n'ai pas de préjugés raciaux, mais à cause du manque manifeste de décence avec lequel elles s'habillent et de la vulgarité avec laquelle elles hurlent au téléphone. Je ne doute pas que nous ayons bientôt des orgies au 702 jusqu'au petit matin, effrayant les enfants, perturbant notre sommeil et résonnant dans la rue, ce qui portera d'évidents préjudices à la réputation de la résidence Saint-Eugene.

Dans l'attente des mesures qui s'imposent,

Marilu (201)

25 janvier 2019

Appartement luxueux près de la plage du Leblon, grand salon avec 3 espaces et soleil du matin, salle à manger avec évier, 4 suites privatives avec salle de bains, dont une master, salon familial privatif, grande cuisine entièrement équipée, buanderie avec 2 chambres de bonne, 8 places de parking, R\$ 16 700 000,00.

Vu d'ici, d'en haut, le quartier n'est pas très différent d'une favela. Le fouillis d'immeubles à toit plat rappelle un amoncellement de boîtes à chaussures sans couvercle, dans un magasin sens dessus dessous un jour de soldes. J'y ai pourtant été heureux, pendant des années, je m'y suis marié, j'y ai eu des amantes, j'y ai mangé, bu, joué au poker avec des amis, fréquenté des bureaux, des cabinets, des papeteries, des coiffeurs, des magasins de chaussures, entre autres. Mais dernièrement, c'est comme si je revenais d'un séjour à l'étranger, et qu'en mon absence le restaurant était devenu une pharmacie, la pharmacie une banque, la banque un snack, et que la population avait été remplacée par une autre, qui me snobe comme si j'étais un immigré, un indigent. Ces gens-là ne savent pas que, ces dernières années, j'ai habité dans l'avenue la plus huppée du quartier avec la belle Rosane, qui n'est plus la même, elle non plus, et qui doit sans doute me

considérer aujourd'hui comme un étranger ; la dernière fois qu'elle m'a adressé la parole, c'était pour me dire que j'étais devenu un type antisocial. Or, récemment encore, c'étaient nous deux les antisociaux, nous qui menions une existence recluse de couple durant les années dorées de notre court mariage. Nous chantions à deux voix sous la douche, écoutions du jazz au lit, regardions des séries à la télé, cuisinions, mangions des huîtres fraîches livrées à domicile, et s'il n'y avait pas de champagne tous les soirs, c'était uniquement parce que mes droits d'auteur touchaient déjà à leur fin. Dans la même pièce où j'écrivais à l'ordinateur, elle avait installé un chevalet pour y dessiner ses projets de décoration, ou d'architecture d'intérieur, comme elle préférait le dire ; elle ne sortait toute seule que pour rendre visite à ses clients, tandis que je déambulais sur le sable à la recherche d'inspiration. Un jour, je ne sais plus quand, elle a commencé à trouver que je manquais d'ambition, que je devrais écrire des articles pour un grand journal, que mes livres ne se vendaient pas parce qu'ils manquaient de punch et, enfin, elle m'accusa d'être jaloux de son succès professionnel. Je crois que c'est à cette époque qu'elle s'est mise à décorer la maison de son actuel amant, un vieux qui a fait fortune en Amazonie, et qui était alors marié à une femme du monde. Pendant notre mariage déjà, je les voyais côte à côte sur les photos des magazines, Rosane, le vieux, sa femme cocue et tout un tas de visages connus, qui participaient à des cérémonies et des galas auxquels je n'ai jamais été invité. Je n'y serais pas allé de toute façon, je n'ai même pas les chaussures qu'il faut pour me rendre au Copacabana Palace, au Country Club, ou au manoir du vieux dans le Cosme Velho. Si j'y allais et que je rencontrais Rosane, je serais capable, même sans désir, de lui claquer un baiser sur la bouche pour que le vieux et tout le monde puissent voir.

São Paulo, le 27 janvier 2019

Chère Maria Clara,

Seule une amitié aussi longue que la nôtre me permet de vous écrire ce message, qui frôle les limites que la discrétion et l'éthique professionnelle m'imposent. Il s'agit d'un sujet fort délicat, et sans doute avez-vous deviné

que je viens vous parler de Duarte, ce que je ne pouvais faire tant qu'il était marié à cette « artiste » et que votre relation avait tourné au vinaigre. Quoique à distance, je vous ai soutenue quand je l'ai vu se lancer dans une telle aventure, cela fait déjà trois ou quatre ans, certainement pas plus de cinq, lorsque nous avons publié son dernier roman. Depuis lors, Duarte a promis puis ajourné la remise de nouveaux feuillets. Mais voilà que l'autre jour, afin d'hypothéquer une nouvelle avance, il m'a envoyé des esquisses « mal fagotées » d'un roman que notre maison d'édition sera visiblement dans le devoir de refuser. La simple lecture des premières pages prouve combien vous avez été importante dans la carrière de votre mari, bien au-delà de la seule révision grammaticale que vous faisiez par amour ou affection, ce qui lui a évité bien des déconvenues. Les mauvaises langues, que je rejoins presque, disent ici que vous récriviez ses livres de la première à la dernière ligne. Ne vous effrayez point, Maria Clara, je ne vous suggérerai pas de renouer un mariage au nom de la « patrie littérature ». J'espère néanmoins que vous réfléchirez à un rapprochement intellectuel, indispensable pour le futur de notre Duarte, d'autant plus qu'il est le père de votre fils.

Avec mes amitiés fraternelles,

Petrus

P.-S. : La maison d'édition a dû vous envoyer cette semaine le dernier roman de H. Balthasar. S'il vous plaît, n'y travaillez pas pour l'instant, car son agent nous dit qu'il aimerait éventuellement tester un nouveau traducteur. Il a dû y avoir quelque malentendu.

30 janvier 2019

Dans son éblouissant petit palais du Cosme Velho, l'entrepreneur Napoleão Mamede, en compagnie de l'architecte Rosane Duarte, a reçu des invités triés sur le volet pour l'inauguration de l'orphéon Nossa Senhora de Fátima, institut musical de charité dirigé par Maria da Luz Feijó et son conjoint, le chef d'orchestre Amilcare Fiorentino. Conduits par Fiorentino, un orchestre de chambre et un chœur composé de vingt chanteurs ont offert aux heureux présents un exquis répertoire d'opéra. Le point culminant de la

soirée a été l'entrée en scène d'Everaldo Canindé, un jeune homme de couleur, d'origine modeste, qui a ému tout le monde avec sa voix de castrat dans l'aria *La Reine de la nuit*, de Mozart.

31 janvier 2019

Je feuillette sans entrain les pages politiques, je cherche le football, le cinéma, les petites annonces, mais je tombe ce faisant sur un avis de décès. Fúlvio Castello Branco Jr, qui était mon camarade de classe à l'école Santo Inácio et avec qui je buvais parfois au Country, est décédé. J'avais vendu il y a quelques années ma carte de membre du club, j'avais perdu Fúlvio de vue, et c'est avec une certaine mélancolie que je descends la rue jusqu'à la promenade, où le soleil du matin m'accueille de face et fait miroiter les baies vitrées des immeubles du bord de mer. Tel un éclat de lumière que l'on aperçoit de loin, la hideuse statue feuilletée d'or est toujours là, le pied ferme, avec son bandeau de président, devant la fenêtre ouverte de Rosane. Aujourd'hui, je donne raison à Rosane, elle n'avait pas tort de blâmer mon comportement antisocial. Si du temps de Maria Clara j'étais un auteur prolifique, c'était sans doute parce que, au lieu de marcher tout droit, je tirais profit des rencontres fortuites lors de mes balades. Dans les kiosques d'Ipanema où je m'arrêtais pour boire un jus de coco, chaque personne avec qui je parlais pouvait servir d'inspiration pour un futur personnage ; même des types qui n'avaient jamais ouvert un livre pouvaient entrer dans le mien. Rarement, une connaissance, au courant de mon office d'écrivain, me demandait : et les romans, Duarte, quand est-ce qu'il sort le prochain ? Cela me remplissait de fierté, mais je ne m'étendais pas sur le sujet, car la plage, qui me servait pourtant d'inspiration, n'est pas un endroit pour parler de littérature. J'entendais suffisamment de mots sur la littérature de la bouche de Maria Clara, qui ne parlait pas d'autre chose et qui n'a jamais pris un bain de mer.

Arrivé sur la promenade de Copacabana, je choisis de prolonger la balade, de traverser le tunnel pour atteindre le cimetière São João Batista. Cela ne me coûte rien d'aller faire un saut à la veillée funèbre pour dire au revoir à Fúlvio, qui pourrait bien apparaître dans mon prochain roman avec le

visage cireux d'un mort. Devant la porte de la chapelle, pleine de monde, je vois beaucoup d'hommes de mon âge, la plupart portant costume et cravate, parmi lesquels se trouvent sans doute des camarades de l'école Santo Inácio dont je ne me souviens plus. Heureusement, à l'intérieur plusieurs jeunes sont habillés simplement, car avec mon sweat-shirt et mes baskets je me sens à part. D'après les murmures dans la chapelle je comprends que Fúlvio a eu un terrible accident de moto, et en m'approchant du cercueil je constate que celui-ci est fermé. La veuve se tient à côté, et je suis surpris par son jeune âge, ainsi que par les jeunes filles qui l'entourent, à peine plus âgées que des adolescentes. Elle est menue, la taille fine, porte un tailleur noir, son corps est secoué de sanglots et des larmes coulent sur ses joues rouges. Au moment où j'essaye de me frayer un chemin pour lui adresser mes condoléances, quelqu'un me touche l'épaule et prononce mon nom. À ma grande stupeur, il s'agit de Fúlvio lui-même, en chair et en os, qui me prend dans ses bras et me remercie d'être venu, la voix tremblante : il avait vingt-cinq ans, Duarte, vingt-cinq. Je comprends tout à coup que le Fúlvio mort, c'est son fils, et je suis si surpris que je n'arrive même pas à prononcer les paroles d'usage. Je le prends rapidement dans mes bras et lui dis au revoir, mais il insiste pour m'accompagner jusqu'à la sortie. Il semble sincère en me disant qu'il est content de me revoir, et regrette de ne plus me retrouver aux happy hours des vendredis du Country. Après m'avoir pris une dernière fois dans ses bras, il me demande, la voix encore étranglée : et les romans, Duarte, c'est pour bientôt le prochain ?

1^{er} février 2019

Dieu m'a gardée d'avoir un fils avec Duarte. Je pressentais déjà qu'il ne ferait pas un bon père, vu comment il ignorait ce lourdaud de fils qu'il avait eu avec sa première femme. Il se trouve qu'à cette époque je voulais à tout prix être mère, ne serait-ce que pour rendre l'autre idiote folle de jalousie. À trente-cinq ans, j'approchais de la limite pour avoir une grossesse sans risques et, dans le doute, avec Duarte, nous avons baisé pendant des mois, jour et nuit, et pas seulement les jours où j'étais fertile. Comme je ne tombais pas enceinte et que je n'avais pas de problème d'ovulation, le

gynéco a proposé que Duarte fasse un examen de fertilité. On a recueilli son sperme dans un laboratoire, ce qui n'était après tout qu'une branlette en ma présence, et on a découvert qu'il souffrait d'azoospermie, autrement dit qu'il était stérile. Il a pété un plomb et s'est mis en tête qu'il élevait un fils qui n'était pas le sien, mais sans doute la progéniture d'un écrivain de merde, un de ces gringos qui viennent se bourrer la gueule dans les foires du livre. Comme j'étais encore dans ma phase un peu féministe, j'ai compatie avec son ex-femme au nom de la sororité. J'ai convaincu Duarte de garder son flegme, de ne pas humilier l'autre morue avec des plaintes en justice et des tests ADN, ni de la salir chez la maison d'édition où ils avaient des amis en commun. Je lui ai rappelé que le médecin avait expliqué que l'obstruction des canaux pouvait être la conséquence d'une infection vénérienne ou d'un traumatisme plus récent. Selon le docteur, une simple intervention chirurgicale, comme celle qui renverse une vasectomie, le rendrait aussi fier reproducteur qu'un étalon. Mais Duarte, piqué au vif, ne voulait pas discuter ni entendre parler de chirurgie, et c'est à partir de ce jour-là qu'il a cessé de me désirer au lit. De mon côté, j'ai commencé à travailler sur le projet d'éclairage de la résidence ombragée de Napoleão Mamede dans le Cosme Velho. Dans ses salons, désormais étincelants, j'ai eu l'occasion d'assister à des réunions avec des universitaires, des magistrats, des économistes, des religieux, des politologues et d'autres figures de proue de notre société. Moi, Rosane, qui avais toujours été une simplette, j'ai commencé à m'intéresser aux discussions sur l'orientation du pays, tandis que Duarte, le diable au corps, s'adonnait aux putains. Dieu m'a gardée d'avoir un fils avec Duarte.

2 février 2019

Cherchant des idées pour avancer dans ses travaux, Duarte décida de relire ses romans en diagonale. Il finit par s'attarder sur le premier, *L'Eunuque du castel royal*, pensant que s'il commettait un autoplagiat d'un ou deux paragraphes écrits près de vingt ans auparavant, personne ne le remarquerait. Le texte présentait en outre l'avantage d'être rédigé à la troisième personne, par un narrateur neutre, ce qui le sauverait de quelques

tics autoréférentiels. Le livre en main, à tout moment consultable, Duarte descendait la rue en parlant tout seul lorsqu'il s'arrêta net, comme frappé par la foudre. Il eut une idée absolument géniale qu'il fallait, sans plus tarder, coucher sur le papier. Il était plus pratique, plutôt que remonter la rue et rentrer chez lui, d'atteindre un kiosque sur la plage toute proche. Il demanda au kiosquier, de toute urgence, un stylo bille et une serviette de table, mais ce dernier dit non.

— Non ?

— Non.

— Et pourquoi ça, non ?

— Parce que c'est non.

— Vous voulez les vendre ?

— Non.

Il n'allait pas se battre avec cet homme, qui avait la tête d'un lutteur d'arts martiaux mixtes et des bras gros comme des cuisses, entièrement couverts de tatouages.

— Juste le stylo, implora Duarte, pensant qu'il pourrait transcrire l'idée géniale sur la page de garde de son livre.

— Non.

— S'il vous plaît, c'est important.

— Je m'en fous.

C'est alors qu'il vit arriver au kiosque une petite et jolie femme qu'il avait déjà remarquée sur le sable et qui jouait comme passeuse au beach-volley.

— Bonjour m'sieur.

Il la connaissait sans savoir d'où.

— T'as un stylo ?

— Bien sûr.

Elle prit dans son sac à dos une trousse qui s'ouvrit en accordéon, laissant apparaître une formidable rangée de stylos de toutes les couleurs. Duarte choisit un stylo rouge et se mit à noter à la hâte l'idée géniale et ses développements dans les espaces blancs du livre. Il avait à peine fini qu'une vague gigantesque vint s'écraser contre la promenade, entraînant, pêle-mêle, les chaises, les tables, la brute du kiosque, la jeune fille du beach-volley et Duarte. Après avoir roulé trois fois sur lui-même dans l'avalanche salée, Duarte émergea, affolé, de l'autre côté de l'avenue :

— Où est le livre ?

— Il est là, dit la jeune fille en sortant de la mare qui s'était formée dans le garage souterrain de l'immeuble de Rosane, le livre trempé dans les mains.

Le livre était en bon état mais entièrement blanc, la mer avait lavé l'idée géniale ainsi que toutes les lettres imprimées. La jeune fille fut prise d'un rire nerveux, et en pleurant de rire elle s'accrocha au cou de Duarte, qui s'étonna d'avoir entre ses bras la veuve de Fúlvio Jr. Au même instant, il se vit chez lui avec elle, qui se jeta en bikini à plat ventre sur le canapé et se mit à sangloter. Il était sur le point de consoler la veuve lorsqu'il entendit sonner sans interruption. Ce devait être une voisine hystérique, ou pire, la police, et Duarte craignit que la jeune fille ne fût mineure. Mais en arrivant devant la porte, la sonnette se tut et il n'y avait plus personne dans le couloir. Il courait pour soulager une urgence urinaire au moment où l'interphone sonna. C'était le portier :

— Votre fils vous a cherché puis il est parti.

Duarte retourne se coucher dans l'espoir de retrouver son rêve. Il hésite maintenant, veut-il rêver de la veuve qui est partie ou de l'idée géniale qui s'est évaporée ? Voilà que la jeune fille ressurgit, assise sur le canapé, nue, un accordéon sur les cuisses. Alors qu'elle produit une longue et triste note, Duarte reconnaît son écriture dans les plis en carton du soufflet. Il est sur le point de lire un extrait de l'idée géniale, mais il n'en a pas le temps, car la jeune fille ferme l'accordéon, puis l'ouvre et le referme, toujours plus vite, produisant une mélodie frénétique, jusqu'à défaillir sur le sol. Duarte va lui prêter secours au moment où la porte s'ouvre et son fils apparaît avec un labrador. Il les reconnaît surtout grâce au chien, car son fils a grandi et sa tête est recouverte de bandages. Les deux font la course dans l'appartement, puis le garçon passe la main sur la cuisse de la veuve tandis que le labrador lui renifle le cul.

— Ça suffit maintenant ! crie Duarte.

Effrayé, le fils court vers la fenêtre et plonge, tête la première, du septième étage, aussitôt suivi par le labrador.

— Et maintenant ?

— Maintenant, c'est moi qui m'en vais, dit la veuve, et elle part en volant.

Très cher, je reproduis ci-dessous la lettre que je t'ai envoyée et que notre fils a eu la bonne idée d'égarer.

Très cher,

Je voudrais avant tout, par cette lettre, encourager les retrouvailles entre un père et un fils qui ne se sont pas vus depuis plus de deux ans (depuis que, pour ses neuf ans, tu lui as offert un dinosaure qui pond des œufs). Tu pourras voir par toi-même que le bambin a fait des progrès, et qu'il est déjà capable de se promener dehors sans que je ne m'arrache les cheveux d'inquiétude. Les consultations et les médicaments donnent visiblement de bons résultats ; les épisodes de troubles de la coordination motrice sont désormais rares (comme tu le sais bien, cela m'avait obligée, l'année dernière, à passer mes nuits aux urgences). Il se rend tout seul en bus à l'école, où il ne souffre presque plus de sautes d'humeur ou de déficit de l'attention. Il est populaire parmi ses camarades, aimable avec les résidents et les employés des immeubles voisins, et cela m'étonne que tu ne l'aies pas encore croisé au cours de tes promenades quotidiennes. Du reste, il va sans dire que j'ai été agréablement surprise de t'avoir comme nouveau voisin.

Je te demande pardon si j'ai été envahissante en t'envoyant, dès que j'ai su que tu avais emménagé juste à côté, la chatte Virginia comme cadeau de bienvenue. C'est quelque chose que je regrette. J'avais pensé qu'une féline pourrait être une bonne compagne pour un écrivain solitaire ; parmi ceux qui exercent la littérature, une telle affinité est fort courante. Malheureusement, j'ai entendu dire par les incessants ragots des portiers de la rue que la pauvre bête s'est écrabouillée après une courte période de vie avec toi. Si tu cherches une chatte pour lui succéder, n'hésite pas à m'en faire part, car j'ai d'excellents rapports avec l'animalerie du quartier. Mais n'oublie pas d'équiper toutes les fenêtres de filets, y compris pour la sécurité de notre bambin.

Une bienveillante immixtion de notre cher éditeur m'a fait savoir que tu travailles sur un nouveau projet littéraire, dont il a d'ailleurs une première impression des plus encourageantes. Il relève simplement que certains ajustements seraient les bienvenus et, avec sa délicatesse habituelle, il laisse entendre que je serais la personne idéale pour te prêter main-forte. Tu n'as pas besoin d'assistants, très cher, mais il me semble que tes activités, ces dernières années, t'ont incité à une certaine dispersion mentale. J'imagine

que dans ton nouvel appartement, avec ou sans chat, tu disposes du temps et du calme nécessaires à l'exercice de ton immense talent. Quoi qu'il en soit, je reste dans tous les cas à ta disposition, même pour des problèmes du quotidien. On m'a signalé, par exemple, que tu n'as plus d'employée de maison pour te faire à manger. Si tu aimes encore la polenta frite, passe quand tu veux, car je suis toujours seule ou avec le bambin. Je dois également t'avouer que j'aurais bien besoin d'un ami avec qui partager ma tristesse au regard de tout ce qui se passe dans notre pays. Va-t-on à nouveau violer notre correspondance ? Va-t-on à nouveau brûler nos livres ? À propos, je garde ton bureau intact et l'étagère pivotante est toujours à sa place, avec les dictionnaires et les grammaires qui t'ont sans doute manqué.

Je t'embrasse,

Maria Clara

6 février 2019

Pardonne-nous nos dettes, comme nous... À travers le haut-parleur grésillant, la voix plaintive du prêtre semble me corriger : pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Le Notre Père a changé, ainsi que la liturgie, mais toutes les églises que je connais ont depuis toujours la même odeur. C'est une odeur immanente, peut-être une odeur de pierre qui transparaît sous les odeurs de fleurs et d'encens et sous le lourd parfum des bigotes, une odeur qui me rappelle le temps où j'étais écolier. À l'âge adulte, la peur que j'avais de la messe, de l'ostensoir, du cœur exposé, du Crucifié, a disparu. Je n'ai plus peur du prêtre, de la soutane du prêtre, de l'accent du prêtre, du relent de moisissure du prêtre qui m'inculquait la terreur de l'enfer. Mais il reste toujours quelques vestiges des choses qui ont effrayé les pensées d'un enfant. L'air que je respire aujourd'hui dans les églises doit avoir l'odeur de la peur que je ressentais alors.

En sortant de l'église, les amis de la famille n'arborent plus le visage contrit qu'ils avaient en présentant leurs condoléances. Ils parlent fort, certains rient aux éclats, d'autres font l'éloge du plan de relance économique du gouvernement, s'organisent un resto, se prennent dans les

bras, s'embrassent et se disent Dieu te garde en allant retrouver leur voiture. Entourée de ses amies guillerettes, même la jeune veuve semble presque rétablie, ce qui lui fait perdre en partie l'enchantement que je lui trouvais au début. Si je pouvais, je sortirais avec sa mère, qui a quarante ans à peine passés et qui se plaint, je l'entends lorsqu'elle passe près de moi, des fréquents vols à main armée dans le quartier. Sous les premières gouttes de pluie, un pâté de maisons plus loin, je marche déjà seul, car ceux qui n'ont pas pris leur véhicule sont entrés dans l'un des bars de la place. Un 4 × 4 s'arrête à côté de moi et par la vitre entrouverte Fúlvio me demande si je suis à pied. Il pleut des cordes maintenant, mais je préfère dire que je prendrai un taxi, je ne veux pas lui expliquer que j'ai vendu ma voiture ou que j'aime bien marcher sous la pluie. Je lui dis que de toute manière ce serait absurde de me prendre en stop, car il habite juste à côté, dans la Lagoa, et moi en haut du Leblon. Fúlvio m'ordonne presque de m'asseoir sur la banquette arrière, et sa femme, assise à côté de lui, les yeux gonflés, tient une boîte de mouchoirs sur ses cuisses. C'est une femme qui devait être belle avant de grossir, et le silence dans l'habitacle est entrecoupé par ses soupirs et ses gémissements, ainsi que par le bruit de la pluie sur la carrosserie. Rue Jardim Botânico, Fúlvio brise enfin le silence pour me dire, presque en sourdine, qu'il a beaucoup pensé à mon navigateur. Il fait allusion à un navigateur qui a perdu son fils, personnage d'un de mes romans que j'avais oublié et qu'il a lu l'été dernier, sur les conseils de Denise :

— Tu te souviens, Denise ?

Denise, absente, renifle et se mouche sans mot dire. D'après Fúlvio, c'est elle qui lui a fait connaître mes romans ; jusqu'à une date récente, il ne lisait qu'un best-seller de temps en temps, sans compter les ouvrages de droit. Ces derniers jours, il s'est plongé dans les livres de développement personnel, qui lui ont permis de vivre son deuil et lui ont donné des forces pour soutenir Denise. Un nouveau silence s'abat sur la voiture tandis que, dehors, la nuit tombe avant l'heure et qu'avec la pluie qui redouble, la rue commence à être inondée.

— On rentre à la maison.

La voix de Denise, une voix de fumeuse, est plus vieille qu'elle.

Une clarté soudaine déchire la nuit et quelque chose, l'éclair ou le tonnerre, secoue la voiture. Des conducteurs hésitent à traverser une grande

flaque, une vraie piscine qui cache le bitume. Fúlvio mord sur le trottoir, appuie sur l'accélérateur, fait gicler l'eau de tous côtés et traverse la mare qui était sur le point de recouvrir notre pare-chocs.

— Ramène-moi à la maison, Fúlvio.

J'insiste pour que Fúlvio me dépose au prochain feu rouge, car il n'est pas rare que le canal du Leblon, qui croise notre route, déborde. Mais les feux sont en panne et Fúlvio ne s'arrête pas, sûr de la puissance et de la taille de son 4 × 4. Alors je lui demande de me déposer au Jockey Club, dont le restaurant sert le soir un bon bœuf Stroganoff.

— Qui est cet homme ?

— C'est Duarte, ma chérie. C'était mon meilleur ami à l'école Santo Inácio.

— Et cet homme ? Qui c'est ?

— Je te l'ai déjà présenté, Denise, c'est Duarte, cet écrivain que tu aimes bien.

— Mais qui est cet homme ?

L'orage se calme un peu, mais le vent agite toujours les amandiers qui bordent la rue. Nous avons réussi à parcourir un bon bout de chemin et Fúlvio, qui essaye de détendre l'atmosphère, dit que Denise lit tous les genres littéraires, y compris les Français et les Allemands dans la langue, mais que sa spécialité, c'est l'anthropologie.

— Je ne suis pas folle.

— Bien sûr que non, Denise.

Le canal n'a pas débordé comme je le craignais, et nous sommes sur le point de nous engager dans la côte qui mène à mon immeuble lorsqu'on entend un craquement et un profond grincement, comme une plainte venant du centre de la Terre. À notre gauche, quelques mètres devant, l'un de ces énormes figuiers doublement centenaires se couche au ralenti sur la rue, tandis que ses racines arrachent le bitume de la chaussée. Sans avoir le temps de freiner, Fúlvio accélère dans l'interstice créé par l'arbre qui chute et qui finit par s'abattre juste derrière nous. Puis il se gare pour prêter secours à sa femme, soudain prise de tremblements. Il cherche dans son sac à main :

— Il est où ton médicament, Denise ?

— Je ne suis pas folle.

Fúlvio redémarre, tourne à droite et monte à plein régime la côte qui n'est

éclairée que par ses phares. Avec de brusques coups de volant, il évite les branches tombées sur la route et un poteau électrique qui penche et menace de chuter, maintenu seulement par les fils électriques qu'il était censé maintenir. Nous arrivons finalement chez moi, mais je ne les invite pas à monter car, à cause de la coupure d'électricité, il leur faudrait affronter les sept étages par l'escalier.

— Merci, Fúlvio, il ne fallait pas. Encore une fois, mes condoléances, Denise.

J'ai le temps d'entendre, avant de claquer la portière :

— Qui est ce fou ?

Rio de Janeiro, le 09/02/2019

NOTIFICATION EXTRAJUDICIAIRE

Monsieur,

Nous vous notifions par la présente aux fins de l'article 726 du Code de Procédure Civile [...]. Un bail de location a été signé par vous [...]. Il nous a été communiqué par le PROPRIÉTAIRE de l'appartement que, à cette date, les loyers pour les mois de novembre et décembre/2018 et janvier/2019 n'ont pas été payés, selon la clause [...] constituant le MONTANT de 12 772,00 R\$ [...] nous vous demandons que dans un délai maximum de 5 (cinq) jours, vous vous manifestiez expressément pour prendre toutes les MESURES nécessaires à l'acquittement de la dette existante [...] nous serons en droit de prendre les mesures JURIDIQUES appropriées [...]. Certains de votre compréhension et de votre collaboration, nous restons à votre disposition pour toute information ou action nécessaire.

Bien cordialement,

Département Juridique
Compagnie d'Assurances Hampshire

12 février 2019

J'ai l'intuition que, tôt ou tard, je vivrai à nouveau avec Maria Clara. Pas

tard au point qu'elle se sente utilisée comme une sorte d'aide-soignante avec qui, par praticité, j'aimerais finir mes jours. Pas trop tôt non plus, pour qu'elle ne se sente pas indispensable, croyant que je ne pourrais pas écrire mes livres tout seul. Je pensais à elle lorsqu'en passant devant son immeuble je croise notre fils. Il descendait d'un bus scolaire en sautillant avec énergie, mais réduit progressivement son allure pour s'arrêter à un mètre devant moi. Nous nous étudions un certain temps, et cela m'amuse de voir qu'il me ressemble dans quelques détails, même dans le fait de porter sa queue à droite du pantalon. Il souffre peut-être de harcèlement scolaire, comme j'en ai moi-même souffert alors que cette expression n'existait pas encore, pour être le seul de ma classe à avoir une queue inversée. Et cela ne servait à rien de remettre ma queue dans la position standard car elle revenait toujours à sa place, comme si elle était douée de vie propre, même si on la scotchait avec du sparadrap. Comme nous ne sommes pas assez intimes pour que j'aborde ce sujet avec lui, je lui dis salut, et il me répond par un pet de bouche. Puis il court vers l'immeuble, où il s'arrête pour tenir la porte de l'ascenseur ouverte, comme s'il me défiait de le suivre. Il aimerait sans doute que je me remette avec sa mère, comme je priais moi-même, quand j'étais petit, pour que ma mère revienne à la maison. Il est également naturel qu'il m'accuse d'avoir quitté le foyer, tout comme j'ai haï mon père parce que ma mère l'avait abandonné. Mais tant que je voulais profiter de ma vie de célibataire, ça ne pouvait pas marcher avec Maria Clara, tout comme maman ne pouvait pas se tenir tranquille à côté de mon père, même avec du sparadrap. Elle était revenue quelquefois, sa beauté intacte, mais les coups de fil mystérieux recommençaient aussitôt, ainsi que les disputes derrière les portes fermées. De nouveaux épisodes de disparition survenaient, et je recevais des cartes postales de l'étranger avec un petit mot de sa part : maman t'aime. Elle a cependant commis l'erreur de frapper à notre porte quand elle était en fin de vie, et j'ai à peine reconnu cette visiteuse chauve. Elle avait quarante ans, mais on aurait dit qu'elle était la mère de mon père quand il la poussait dans son fauteuil roulant, lors des promenades sur la place ou des séances de chimiothérapie. Il l'emmena au club, à des vernissages, des concerts et des ballets, fier de l'exhiber en société. Quelques mois plus tard, il l'enterra au cimetière São João Batista et, moins d'une semaine après, prit ses dispositions pour la rejoindre dans le même tombeau.

13 février 2019

— Ah, c'est encore toi. Qu'est-ce qu'il y a, maintenant ? Je t'ai déjà dit non. Il y a rien à réfléchir. Bien sûr que tu me déranges. Je vais très bien, si tu veux savoir. Aujourd'hui, ça allait, mais l'autre jour son fils a pris la mouche. Bien sûr que je m'entends avec toute la famille. Je fais partie de la famille, si tu veux savoir. Pas maintenant, mais on va se marier avant la fin de l'année. Ah, Duarte, ça sera pas pire que notre mariage en tout cas. C'est ça, t'étais toujours fourré à la maison comme un tatou dans son terrier. Moi ? C'est pas drôle du tout. Écoute, mon pote, je vais être obligée de bloquer ton numéro. Tu me manques que dalle, figure-toi. Tu te prends pour qui ? C'est fini entre nous, Duarte. Je sais. Quels admirateurs ? Me fais pas rire. Ça fait des siècles que tu publies pas une putain de ligne. Un nouveau roman ? Tu peux bien le publier, mais qui c'est qui veut encore lire un livre plein de putasseries et de gens misérables ? Moi, une alpiniste sociale ? Je viens d'une bonne famille, espèce de connard, tu sais bien que mes parents étaient diplomates. Napoleão est un putain d'entrepreneur, si tu veux savoir. Jaloux de quoi ? Il sait même pas qui t'es. Ça se fait pas de demander ce genre de chose. Je sais. Quoi, toi et moi ? Je pense plus à ces choses-là, Dieu merci. Je vais raccrocher. Arrête avec ça, mon pote, un peu de respect. Never, my dear, no chance. Ça suffit, je vais raccrocher. Parle, je t'écoute. T'es vraiment un con, Duarte, je vais raccrocher.

15 février 2019

Partout dans le monde les clubs sélects ont leurs règles strictes, et il est plus facile pour un chameau de passer par le cul d'une aiguille que pour un nouveau riche d'entrer, par exemple, au Country Club. Cette phrase devrait s'appliquer à l'amant de Rosane, et non à moi, car j'ai hérité de la carte de membre de mes parents et j'ai toujours été populaire auprès des employés. Mais j'ai rapidement compris qu'un ex-membre du club, c'est un peu un ange déchu, et si l'on ne m'a pas traité avec le plus grand mépris, c'est

uniquement parce que j'étais là en tant qu'invité de Fúlvio Castello Branco. Fúlvio pense que je suis parano, il ne perçoit pas d'hostilité dans les regards qu'on me jette dans la véranda où nous buvons un gin-tonic. Il dit même que c'était certainement moi, au contraire, qui avais des préjugés en quittant le club ; comme sa femme, du reste, qui est riche comme Crésus et n'aime pas les riches. Or, si j'ai vendu ma carte de membre, c'était uniquement pour pouvoir supporter le train de vie de mon mariage, au moment où je suis allé habiter avec Rosane devant la plage du Leblon et que je me suis presque ruiné. Intéressé par la finance, Fúlvio me demande combien de livres j'ai publiés, combien j'en ai vendu en moyenne, combien je gagne en pourcentage et, malgré les chiffres enflés que je lui donne, il plaint mes maigres profits. Il a espoir que mes romans soient adaptés au cinéma, car avec un bon scénario, un apport financier et une campagne publicitaire, un film, ça peut rapporter des millions. Ou peut-être pas, car en ces temps austères, le type qui met quelques sous de côté pour le divertissement ne va pas les dépenser dans le cinéma national. Cela dit, son cabinet d'avocats possède des clients puissants, parmi lesquels des multinationales qui exercent dans les domaines les plus divers. En discutant habilement avec eux, ils pourraient d'ailleurs s'engager à produire ces films à l'étranger, ce qui m'ouvrirait de nouvelles fenêtres d'opportunité, selon ses mots.

Le soleil se couche et les membres du club s'en vont les uns après les autres, des hommes d'un certain âge qui saluent Fúlvio, le visage grave, et des jeunes hommes trapus accompagnés de jeunes femmes sveltes, qui passent les yeux rivés sur leur portable. Je me demande en souriant si ces jeunes gens sont déjà entrés une fois de leur vie dans une librairie, et c'est à peine si je remarque la façon dont Fúlvio les accompagne du regard : ils ont l'âge de son fils. Après un long silence, il commande deux derniers verres de gin pur à un garçon sur le départ, alors que le club est plongé dans une semi-obscurité. Les yeux rougis, il se met à parler de sa femme, qui souffrait déjà de crises de nerfs depuis un certain temps et qui n'arrive pas à surmonter maintenant la perte du fils. Denise insiste pour que son mari prenne au plus tôt sa retraite, pour qu'il l'emmène enfin habiter leur fazenda dans les montagnes, au lieu de passer le restant de ses jours à défendre des voyous. Pour elle, le monde des affaires, c'est une énorme honte, surtout quand des gens du gouvernement sont impliqués. Bien qu'il ne soit pas toujours d'accord avec la naïve Denise, Fúlvio déplore malgré tout la toute-

puissance de l'argent, les inégalités sociales et tous les nombreux fléaux du pays.

Résolu à rentrer chez moi à pied, je décline l'invitation faite par Fúlvio de me raccompagner en voiture. Il est lui aussi adepte des longues marches dans sa fazenda. Selon lui, l'endorphine et la sérotonine ainsi libérées nous procurent non seulement un sentiment de bien-être, mais accroissent nos fonctions cérébrales : préparer la défense d'un cas épineux, cher ami, ne demande pas moins de créativité qu'écrire de la fiction. Écris en pensant à un film d'action, me dit-il encore par la vitre de sa voiture lorsque nous croisons en même temps le portail du club. Il est sur le point de s'engager dans la rue lorsqu'il freine, descend de son 4 × 4 et marche vers moi en criant : dégage, minable !, casse-toi d'ici, sale fumeur de joints ! La physionomie transfigurée, il passe à travers moi en aveugle et se dirige vers un homme couché sur le trottoir, le dos contre le mur du club. C'est un type au visage de vieil Indien qui, après avoir reçu quelques coups de pied dans les côtes, se lève péniblement. Il s'en va à moitié titubant, suivi par Fúlvio qui menace d'appeler la police s'il ne disparaît pas de sa vue. Alors qu'il esquisse un pas de course, l'Indien dérape et s'agrippe au mur, d'où il est arraché par une torgnole de Fúlvio qui manque de peu de le projeter sur le bitume. Le type retrouve son équilibre sur le bord du trottoir, ébauche une pirouette et revient sur ses pas en trébuchant pour s'écraser contre le mur, comme s'il voulait l'embrasser. Cela semble irriter profondément Fúlvio, qui arrache à nouveau l'Indien du mur et le renverse d'un croche-pied. Il lui assène des coups de pied aux reins puis, après un coup de pied au museau, il abandonne l'homme étalé par terre, haletant au milieu du trottoir. À peine Fúlvio a-t-il tourné le dos que le vieil Indien roule lentement sur le sol et reprend sa position initiale, les fesses contre le mur du club.

20 février 2019

Certains matins, je baisse les volets pour ne pas voir la ville, tout comme autrefois je n'osais pas regarder ma mère malade. Je sais que parfois la mer se réveille tachée de noir ou d'un marron écumeux, comme des ombres qui se répandent du pied de la montagne à la plage. Je sais qu'il y a des enfants

des favelas qui plongent et jouent dans l'égout du canal qui relie la mer à la lagune. Je sais que dans la lagune les poissons meurent asphyxiés et que leurs miasmes pénètrent les clubs privés, les palais suspendus et les narines du maire. Je n'ai pas besoin de les voir pour savoir que des gens se jettent des viaducs, que les vautours guettent, que dans les favelas, la police tire pour tuer. Mais tout comme je vénère la femme frivole qui m'a mis au monde, je suis condamné à aimer et à chanter la ville où je suis né. C'est pourquoi, aujourd'hui, maintenant, enfermé dans la pénombre, aux prises avec mon livre, mon livre, mon livre, faisant les cent pas dans le salon exigü de mon appartement, j'affirme que je ne mettrai plus jamais les pieds dehors, même pour y chercher des femmes. Je veux aussi m'éloigner des amis, que je n'ai plus, du reste, que je n'ai jamais eus. Dans ma jeunesse, il y en avait certains dont la compagnie me plaisait, dont je pouvais même dire que je pensais comme eux, quoique pas tout à fait. Ce pas tout à fait induisait un pourquoi, un parce que, un à cause de ceci, à cause de ça, et en quelques secondes l'amitié vieille de plusieurs années était sens dessus dessous. C'est ainsi que j'ai appris à aimer en silence les femmes que j'ai beaucoup aimées, quoique pas complètement. Mais aujourd'hui, maintenant, les doigts sur le clavier, je me fiche même de celles auxquelles je pense, que je le veuille ou non, pendant les veilles du vice solitaire.

Sur l'écran qui attend mon roman, je rédige un message à l'éditeur :

Mon cher Petrus,

Encouragé par la lettre que vous avez envoyée à Maria Clara, je viens vous donner des nouvelles de notre livre tant attendu. Je crois qu'en maintenant le rythme actuel, enfermé comme je le suis dans mon appartement, la bête sera prête pour la presse dans trois ou quatre mois. Par conséquent, il serait regrettable que votre auteur favori soit dans l'obligation de suspendre ses travaux dans la dernière ligne droite, réduit à l'état de sans-abri, vivant parmi les clochards sous un pont (rires). Vous trouverez en annexe l'accablante menace d'expulsion que j'ai reçue l'autre jour. Étant certain de ne jamais vous avoir déçu au cours de notre long et fructueux partenariat, je compte sur vous, cher ami, pour m'accorder une dernière avance sur mes droits d'auteur.

Amitiés

23 février 2019

Pour commencer par le commencement, c'était encore un gamin de la favela du Vidigal lorsqu'il fut abusé par le pasteur Jersey, de l'église da Bem-Aventurança, qui le mutila afin de répondre aux caprices d'un chef d'orchestre italien. Sa mère, fidèle de l'église et cuisinière du maestro, avait déjà surpris son patron qui tâtait les parties intimes du garçon, mais elle ne soupçonna pas que ses intentions allaient bien au-delà de la libidinosité. Pour le chef d'orchestre, il était urgent de préserver et de cultiver cette voix d'ange, unique au Brésil et peut-être même au monde, comparable seulement aux prodiges européens des siècles passés. Ses débuts furent en effet prometteurs et, dans les coulisses du salon de l'orphéon Nossa Senhora de Fátima, là où les premières auditions eurent lieu, la mère pleurait d'émotion en écoutant son petit Noir, au point de pardonner les perversions passées du chef d'orchestre. Les premiers cachets furent empochés par le pasteur Jersey qui, dans son rôle de manager, les investit dans des travaux d'amélioration de leur bicoque de la favela du Vidigal, avant que mère et fils emménageassent bientôt dans un endroit décent. Les récitals d'Everaldo Canindé avec orchestre de chambre, dans un premier temps réservés aux résidences privées, furent rapidement présentés dans des auditoriums, des chapelles, des clubs sélects, partout où l'on pouvait trouver un public exigeant, assoiffé de haute culture. Dans les loges, la mère mettait un point d'honneur à ce qu'il ne manquât pas de bouquets de fleurs, de vins, de fromages, de pâtes de goyave, de génoises, de tartes au chocolat, et se réjouissait de voir son petit Noir toujours plus fort. Quant au pasteur Jersey, il ne manquait pas de remarquer les quelques rires étouffés du public devant ce gros corps quelque peu disgracieux, qui contrastait avec la délicatesse des fioritures vocales du chanteur. Il n'y avait pas de régime qui puisse guérir le problème, car avec l'âge adulte les dysfonctionnements hormonaux progressifs lui donneraient non seulement un gros ventre, mais également des mamelles avantageuses. Cependant, depuis quelque temps, le pasteur-manager était à la recherche de nouveaux talents, d'enfants maigrelets et impubères de famille pauvre, qu'il envoyait au domicile du chef d'orchestre pour son appréciation. Les rares enfants sélectionnés ne

comprenaient peut-être pas très bien la mutilation qui les attendait, comme ils ne devinaient pas l'épuisant processus d'éducation musicale qui les priverait de leur adolescence. Quelque crainte instinctive aurait pu cependant conduire ces enfants à repousser à la fois le bistouri du pasteur et la baguette du chef d'orchestre, si ce n'étaient les encouragements de leur mère et les exhortations des voisins. Ainsi, un jour, Everaldo Canindé vit apparaître à l'orphéon un autre petit Noir, originaire de la favela de la Babilônia. Prénommé Ezequiel, il passait des heures au piano de la salle de répétition, à reproduire les mêmes arias célèbres qui, dans la voix de son idole, étaient acclamées par le public. Pressentant le danger, la mère d'Everaldo voulut s'attaquer au perfide pasteur, au chef d'orchestre pédophile et à la pouilleuse mère d'Ezequiel. Elle fut réfrénée par son fils, conscient que la vedette d'une compagnie a toujours besoin d'un remplaçant en cas de maladie ou de force majeure. À proprement parler, le Noir du Vidigal n'avait pas à s'inquiéter, car le petit Noir de la Babilônia ne lui arrivait pas à la cheville, du moins pour les oreilles éduquées. La voix qui s'échappait de la salle de répétition ne le dérangeait que parce qu'elle ressemblait moins à une copie qu'à une parodie, surtout dans les registres graves, où le chant d'Ezequiel semblait mettre volontairement en évidence les imperceptibles imperfections d'Everaldo Canindé, qui échappaient même à l'oreille absolue du maestro Amilcare Fiorentino. Mais dans les registres d'un authentique soprano, il fallait bien admettre que l'imitation était plus pernicieuse, car elle s'approchait de la perfection. Ezequiel atteignait les mêmes aigus extraordinaires que son rival, avec assez de souffle pour tenir plusieurs notes d'affilée avec une parfaite justesse, quoique pas tout à fait. Restait à voir comment le gamin se comporterait devant le public captif du soliste en titre. La mère de notre Noir était disposée à lancer de nouveau les sortilèges de la macumba, afin de gratifier le néophyte de tremblements dans les jambes, de grailons et de chiasse.

25 février 2019

Il existe aussi une catégorie de rêves lucides, lorsque vous savez que votre rêve est un rêve, mais que vous ne pouvez pas en voir la sortie. Parfois vous

la voyez, mais ne voulez pas la prendre, ou bien vous sortez du rêve mais y revenez aussitôt, car le monde du dehors est absurde, ou encore vous essayez de le conduire selon votre bon plaisir, à l'instar d'un réalisateur de rêves. Comme celui de ce petit matin où, en quête de compagnie, je pose le regard sur une grande et gracieuse métisse de la place Paris. Quel honneur, dit-elle tandis que je la prends par la taille en hélant un taxi. Au lieu d'un taxi, un fourgon cellulaire s'arrête, d'où quatre policiers militaires descendent pour me saluer en faisant des courbettes, car ils me connaissent de la télé : ce n'est pas tous les jours qu'on accompagne un Prix Nobel. Je demande à ne pas être dérangé, et bien calé au fond du véhicule je caresse les seins imposants et fermes d'Yngrid, comme la jeune femme épelle son prénom. Bien que célèbre, je n'ai pas encore fait fortune, et Yngrid semble trop onéreuse pour mon budget. Quand en arrivant chez moi je me renseigne sur son cachet, elle cligne des yeux et dit que cela dépendra de la prestation. Le mot prestation tourne encore dans ma tête quand elle croise les jambes sur le canapé. Elle demande une coupe de champagne, mais se contente d'une liqueur de fruit de la passion et, à travers la fente de sa combinaison en soie, exhibe des cuisses musclées et sans cellulite. Elle me demande de mettre un peu de musique, mais je n'ai qu'un poste radio, et on n'y diffuse que du gospel. Elle se met à marcher dans le salon, son verre à la main, ses hanches oscillant avec indolence, n'ayant nul besoin de faire des efforts pour être bonne. Comme par distraction, elle s'arrête devant la fenêtre pour regarder la vue, et passe la main sur ses cheveux lissés, quand j'arrive par-derrière pour lui mordre le cou. Du calme, beau gosse, dit-elle, et elle me demande de lui indiquer la salle de bains, d'où d'étranges bruits me parviennent. Elle revient en petite culotte, avec un volume entre les jambes qui pourrait passer pour une serviette hygiénique protubérante si je ne l'avais pas vu palpiter légèrement. Et maintenant ? Et maintenant, je ne sais pas. Un autre à ma place aurait été capable de tabasser l'imposteur. Comme je ne suis pas sexiste, ni misogyne, encore moins homophobe, je ne veux pas me battre avec cette femme-homme, d'autant qu'elle est plus forte que moi. Vu que nous venons d'un quartier éloigné, étant donné que nous sommes tous les deux à moitié nus au bord du lit, compte tenu aussi de l'intimité et de l'inviolabilité des rêves, j'envisage l'idée d'essayer la chose. Mais je ne sais par où commencer et dois encore récupérer l'élan perdu, moins à cause du membre caché qu'en raison de la vue de ses genoux

difformes. Je ferme les yeux, essaye de me la représenter habillée, quand elle m'applique un baiser avec la langue. J'entends alors un murmure venant du salon, où j'identifie des voisins en train de conspirer, comme s'il y avait une réunion de copropriété dans mon appartement. Je comprends qu'ils ont délibéré et, sans même tenir compte de mon vote, entendent expulser la travestie de la résidence Saint-Eugene. Ils traînent Yngrid par la porte tambour, là où mon père apparaît tout à coup, envahisseur régulier de mes rêves. Il marche sans but dans le salon, comme s'il suivait ses pas à elle, mais avec un corps raide sous sa toge de magistrat, faisant comme toujours claquer sa langue en signe de réprobation. Je le retiens par le col pour regarder à l'intérieur du trou de sa tempe droite, là où la balle avec laquelle il s'est tué est entrée. Je pense qu'il veut que je retire la balle, mais je ne vois à l'intérieur du trou qu'un os avec un autre trou au milieu, entouré d'une pâte rose qui doit être la moelle. Je vais chercher une loupe, quand j'entends des cris venant d'en bas, et de ma fenêtre je vois Yngrid en petite culotte dans la rue, au milieu d'un cercle formé par les voisins armés de battes de base-ball. Ça suffit maintenant ! je crie, mais mon père ferme les volets, me flanque une calotte et me renvoie au lit. Au lit, je rêve qu'en quête de compagnie je pose le regard sur une grande et gracieuse métisse de la place Paris.

26 février 2019

— Allô ? Salut. Oui, je peux. Qu'est-ce que c'est maintenant ? Vite, parce que j'ai vraiment sommeil. Aujourd'hui, je reste ici. Ben, il est chez lui. Moi ? Là-bas et ici. Ici, je m'en sers plutôt comme atelier. Oui, quand je travaille jusqu'à tard dans la nuit. D'ailleurs, tu me dois quelques loyers. Non, non, fais-moi un virement, tu as mes coordonnées bancaires. Je sais. D'accord. Je vais me coucher maintenant. Ben, comme toujours. Bien sûr, dans notre lit, tu veux que je dorme par terre ou quoi ? Ça, je te le dis pas. C'est pas tes affaires. Bon d'accord, en petite culotte seulement, et alors ? Ah oui ? Trop tard maintenant, mon vieux. T'as plus que tes yeux pour pleurer. Quel bonhomme ? Ah, tu veux parler de la statue. Qu'est-ce qu'elle a ? C'est toi qui es ridicule. Ça va pas, je vais pas couvrir mon président

avec un drap. Tu veux qu'il lui arrive malheur ? Non, tu peux pas venir me rendre visite. Écoute, je vais me coucher. Jamais de la vie. Le gardien de nuit a reçu l'ordre de te barrer le passage. J'ai déjà changé la serrure, si tu veux tout savoir. Je vais raccrocher, mon pote. Je vais raccrocher. Je sais. Je sais. Je t'en supplie, Duarte, laisse-moi dormir. Allez, salut.

27 février 2019

Duarte regarda vers le bas, hésita, et au dernier moment renonça à se lancer des quatre ou cinq mètres de hauteur. À la manière des chevaux, les vagues pressentent, repoussent et expulsent ceux qui les montent sans confiance, et il risquait par conséquent de se fracasser la colonne vertébrale. Aussi se laissa-t-il porter encore un peu par la houle, là où les vagues gonflent avant de déferler. Peu à peu, synchronisant sa nage avec le courant, il en laissa passer une, deux, trois, pour enfin commencer sa descente dans le creux de la vague parfaite, sans cesser de bouger les bras. Il nagea de plus belle jusqu'au moment où elle allait se briser, et c'est alors qu'il jeta les bras en arrière et, la tête en avant, flotta sur l'écume jusqu'au sable où, dans l'eau peu profonde, il faillit se râper le torse. Victorieux, il affronta plusieurs fois le brisement de la mer, et bientôt aucune vague ne put lui résister, il les chevauchait toutes, y compris sur le dos. Les baigneurs avaient du mal à croire que ce bel homme au corps d'athlète, qui revivait ses jeux d'enfant ayant grandi au bord de la mer, était un sexagénaire. Enthousiasmé, Duarte se promit d'y emmener son fils dès le lendemain, car s'il fallait compter sur sa mère surprotectrice, le gamin n'était même pas près de tremper les pieds dans une piscine. Il l'imagina en train d'essayer d'imiter son père, qui à son âge maîtrisait déjà l'art du bodysurf, comme on appelle maintenant le fait de surfer avec son corps. Ou peut-être, émerveillé par les vidéos des vagues géantes d'Hawaï, demanderait-il à sa mère pour son anniversaire une planche de surf professionnelle et une combinaison en caoutchouc. Son père aurait alors bien du mal à le convaincre que les vagues, on les attrape dans l'intimité de l'eau, en ouvrant les épaules comme il le faisait autrefois, lorsque même les planches en bois étaient dédaignées, ainsi que ces palmes ridicules, cela va sans dire. Les enfants, ça

ne supporte pas ce genre de discours, ces autrefois, ces avant, ces de mon temps, et bientôt le gamin allait se mettre debout sur la planche, et jaillir des vagues, et tournoyer sur les vagues, et traverser sans se mouiller les tubes formés par les vagues, au lieu de barboter dans l'eau comme son père. Pourvu qu'il devienne riche et célèbre, pensa Duarte, qui fatigué des plongeurs se laissa flotter dans l'eau calme, au-delà du brisement des vagues, en regardant le ciel sans nuages. C'est là que lorsqu'il était enfant, il crut un jour avoir pied et, sentant le sol se dérober sous lui, manqua d'élan pour revenir à la surface, but la tasse, fut pris de panique, et n'émergea que pour voir le ciel sans nuages et agiter la main comme dans un adieu. Pire que la noyade, il dut subir l'humiliation d'être hissé hors de l'eau par un gamin plus petit que lui, qui le déposa sain et sauf sur le sable, exposé aux regards des badauds. Plongé dans ses souvenirs, Duarte tarda à s'apercevoir qu'à cause d'un courant oblique il ne s'éloignait pas seulement de la plage, mais s'approchait d'un rocher au pied de la falaise. Tentant de résister, il fut pris d'une crampe. Les muscles de sa cuisse gauche se contractèrent de telle manière qu'il lui était impossible de se maintenir à la surface, et encore moins de nager à contre-courant. En position verticale, la bouche immergée, il retint son souffle tant qu'il le put, puis but la tasse, suffoqua, vit tout en noir. Il pensait que dans ses derniers instants il reviendrait sur sa vie passée, mais le seul souvenir qui lui vint à l'esprit fut une photo en noir et blanc prise sur la plage : lui en couche-culotte dans les bras de sa mère en maillot de bain, la plus belle femme du monde.

28 février 2019

Après une nuit à l'hôpital, je passe chez moi pour enfiler un bermuda et retourne à la plage pour trouver, assis au poste de secours, le sauveteur qui m'a secouru. Le sergent Agenor est un beau Noir d'environ quarante ans, mais il est vrai que les gens de sa race paraissent en général plus jeunes qu'ils ne le sont. Il me serre la main sans se lever, m'autorise à occuper une chaise en aluminium à côté de lui et se dit vexé lorsque je lui tends un billet de cinquante reals, qu'il refuse. Les jumelles suspendues à son cou, il montre du doigt un groupe de mouettes qui volent dans une formation en V,

comme une escadrille, et m'assure que le temps va changer d'ici demain. Puis il baisse les yeux pour consulter son portable et passe un bon moment à échanger des messages et à rire d'une blague, peut-être une scène de sexe bizarre. Me sentant en trop, je le remercie encore une fois de m'avoir sauvé la vie et lui dis au revoir, prétextant du travail. Il croyait que j'étais à la retraite à cause de mon apparence et des heures oisives passées sur la plage, mais ne semble pas vouloir prolonger la conversation :

— Que Dieu vous garde.

Il était retourné sur son portable lorsqu'en partant je lui dis que je suis écrivain, ce qui éveille sa curiosité :

— Journaliste ?

— J'écris des livres.

— Des livres de reportage ?

Il a dû s'enthousiasmer à l'idée de donner des interviews, et pour ne pas le décevoir, j'affirme sans mentir que je peux même le porter dans un roman.

— Vous voulez raconter mes histoires ?

— Je peux en inventer d'autres, si vous me le permettez.

— Et si ça me plaît pas ?

— Je change votre nom.

— Et vos histoires, vous les inventez aussi ?

— Bien sûr, dans mon livre, je suis qui je veux. Je peux même vous sauver de la noyade.

— Dans le livre, vous êtes blanc ou noir ?

— Hein ?

— Vous êtes blanc ou noir ?

— Bonne question.

Je me rends compte que je ne me suis jamais soucié de préciser ma couleur dans mes romans. Il est curieux que, dans un pays où presque tout le monde est noir ou métis, aucun auteur n'écrit « aujourd'hui j'ai rencontré un Blanc... », ou « un Blanc me salua... », ou « le sergent Agenor est un beau Blanc d'environ quarante ans, mais il est vrai que les gens de sa race... ».

— Moi, je suis plutôt telenovelas, mais ma femme, elle aime bien lire.

— Qu'est-ce qu'elle aime ?

— Il faut lui demander. Vous voulez connaître mon repaire ? C'est juste là,

dans le Vidigal.

— Avec plaisir.

— Passez ici le jour que vous voulez, quand j'ai fini le boulot. On prendra ma moto.

— Parfait. Je lui apporte un de mes livres.

— Elle va être toute fière de me voir ami avec un écrivain.

— Elle va être fière que vous ayez sauvé un écrivain.

— Regardez, c'est elle, dit-il en me montrant son portable. Si c'est possible, mettez-la dans le bouquin, elle aussi.

C'est une jeune fille rousse couverte de taches de rousseur.

— Mais n'allez pas changer la couleur de Rebekka.

2 mars 2019

Cher Duarte,

Tu voudras bien m'excuser pour l'aspect de cette lettre, rédigée au recto et au verso des feuilles d'un cahier que ton gentil portier m'a prêté, en plus de sa chaise. Je voulais te parler de vive voix, mais après t'avoir eu à l'interphone, il m'a informé qu'il n'y avait personne chez toi. Tout bien réfléchi, je me sens plus à l'aise à l'écrit, car c'est ainsi que je m'exprime le mieux, comme mon métier m'y oblige. J'espère seulement que tu n'es pas fâché pour une raison ou une autre, car l'autre soir, à cause de la boisson, je ne me souviens pas si j'ai été inconvenant en paroles ou en actes. Pour le dire simplement, j'avais à te parler, depuis l'autre vendredi, de sujets qui t'intéressent. Puisque tu n'es pas venu au club comme convenu, j'ai essayé d'entrer en contact avec toi par l'intermédiaire de ton éditeur, qui n'a pas répondu à mon e-mail. Je t'y ai à nouveau attendu hier, car on était vendredi, et aujourd'hui, sur l'insistance de Denise, je me permets de venir te chercher chez toi. Je ne me donnerais pas toute cette peine si je n'étais pas aussi fier d'avoir eu un romancier hors pair comme camarade de classe. Denise pense aussi que, voyant un poète comme toi sur le point de tomber dans l'indigence, je ne pouvais pas croiser les bras et rester dans ma zone de confort. Eh bien voilà : il se trouve qu'un ami client, par une heureuse coïncidence, est proche d'un producteur de Los Angeles qui a l'habitude

d'investir dans des films à petit budget, y compris ceux dont le scénario est adapté de la littérature latino-américaine. Il est fort dommage que tes livres n'aient pas encore été publiés en anglais, mais si tu parviens à en faire traduire un, ou au moins un synopsis, le producteur s'engage à étudier le manuscrit.

Je ne veux pas te déranger plus longtemps. Si tu as besoin de quelque chose d'autre, ou si tu veux simplement boire un verre, sache que tu auras toujours un ami à tes côtés. Je joins à cette lettre la carte de visite de mon client. Je te souhaite bonne chance.

Amitiés et meilleurs vœux à ton épouse,

Fúlvio Castello Branco

Rio, le 5 mars 2019

(Mardi gras)

Chère Maria Clara,

Ce n'est que maintenant que je parviens, malgré la batucada qui envahit mon appartement, à répondre à ton message que j'ai reçu mi-janvier, car mon roman me prend beaucoup de temps. Je crois pouvoir l'envoyer à l'éditeur dans trois ou quatre mois, non sans l'avoir soumis à ton regard critique, si ce n'est pas trop te demander. Je te suis déjà très reconnaissant de ne pas m'accabler avec de légitimes reproches financiers, et je ne manquerai pas de régulariser les pensions alimentaires dès que le livre sera publié. Je fais face en effet à des difficultés et je ne doute pas que, grâce aux commérages des portiers, tu sais déjà que je suis un locataire défaillant. Je devrais bientôt emménager dans un appartement moins cher, dans un quartier éloigné. Mais je ne le ferai pas sans avoir regoûté à ta polenta et, qui sait, me réconcilier enfin avec la saveur amère de ton maté.

Notre fils a certainement dû te raconter que nous nous sommes croisés il y a quelques jours. J'ai été ému de le voir si grand, si épanoui, si aimable, et cela m'a fait regretter d'avoir été un père si absent dernièrement. En tant que mauvais mari, je sais que je ne peux guère me racheter, mais maintenant que je vis seul et sans contraintes, je voudrais rétablir avec

l'enfant une relation affectueuse que je n'ai pas eue avec mon père. J'ai été un père sur le tard ; en âge, je suis plus éloigné de mon fils que de la génération de mon père, qui condamnait les baisers entre père et fils. Mais je ne me pardonnerai pas tant que je n'aurai pas bordé mon garçon dans son lit avec une berceuse chantée faux et un baiser sur le front.

Last but not least, je voudrais te lancer un défi. Tu n'as besoin de prouver à personne que tu es la plus compétente traductrice de l'anglais vers le portugais. Il faut maintenant que tu te mesures à un tabou dans ton métier : je te propose de t'aventurer dans la traduction en sens inverse. Si quelques auteurs sont passés maîtres dans l'art d'écrire directement en langue étrangère, qu'est-ce qui t'empêcherait de traduire en anglais des textes écrits dans ta langue maternelle ? Ce serait un défi pour toi, comme une championne olympique de crawl qui voudrait, pour se désennuyer, gagner des médailles en cent mètres dos. C'est une idée dont on pourrait discuter un de ces jours. As-tu toujours mes romans ?

Baisers

P.-S. : Regarde la petite lettre que j'ai trouvée dans mon ordinateur. Elle a été écrite il y a vingt carnivals. Tu n'as probablement pas conservé la version manuscrite que je t'ai envoyée à l'époque.

Rio, le 12 février 1999

Adorable mademoiselle Maria Clara,

Merci de m'avoir rendu ma dernière lettre dûment raturée et corrigée. Le simple fait que vous ne l'ayez pas ignorée, comme vous l'avez fait pour mes précédentes missives, réconforte mon pauvre cœur. J'accepte avec humilité les rires contenus dans chacune de vos justes corrections, et j'espère vous donner moins de travail cette fois-ci. Je suppose que vous avez ri de mes velléités littéraires, mais la chance d'avoir éveillé un minuscule sourire sur vos lèvres réconforte à nouveau mon cœur froissé.

Je n'ai pas l'espoir de vous voir pendant ces prochains jours de fête, car je ne connais pas votre adresse, et les demoiselles du Sud ne sont pas du genre à sortir seules pour fêter le carnaval dans la rue. Seul, misérable, brûlant de fièvre, je resterai dans mon lit jusqu'au mercredi des Cendres. Alors, devant

les portes de votre université, je me ferai à nouveau passer pour un professeur en visite ou un ancien étudiant, loin du regard de votre ami qui vous attend dans une voiture aux vitres teintées. À midi vous passerez devant moi en sifflant (comme le vent du Sud, le minuano ?) et sans dire un mot vous empocherez rapidement la lettre que je vous écris aujourd'hui. Cela ne m'empêche pas de rêver qu'un jour vous daignerez vous arrêter quelques secondes pour m'adresser un sourire gêné et me glisser un billet écrit de votre main, inquiète à l'idée d'avoir commis une idiote petite erreur de portugais. Mais si votre silence et vos refus à m'accorder un tête-à-tête persistent, j'aurai d'autres raisons de vous remercier. Cela m'incitera à vous écrire tant de lettres d'amour qu'avant la fin du millénaire je serai de fait un écrivain, auteur d'un épais roman épistolaire. De plus, s'il est vrai que toutes les lettres d'amour sont ridicules, les lettres d'amour sans réponse sont doublement ridicules, et en l'honneur de mademoiselle Maria Clara, je publierai une anthologie du ridicule.

Le cœur ardent,

Duarte

6 mars 2019

En descendant de chez moi pour laisser ma lettre au portier de Maria Clara, je découvre que ma rue est barrée et assaillie par les klaxons. J'ai d'abord pensé que c'étaient des gens qui fêtaient encore le carnaval, mais non. Au milieu de la rue, face à son immeuble, il y a quatre voitures de police avec des lumières bleues et rouges qui tournent sur leur capot. Plus bas, je vois une longue file de véhicules à l'arrêt, y compris le bus scolaire de mon fils. Mon fils est juste là, dis-je bêtement au policier qui me barre le passage avec la crosse de son fusil. Je rejoins les autres résidents, les passants et un livreur à moto derrière le mur de la résidence du consul japonais, d'où l'on peut avoir une vue partielle sur l'immeuble de Maria Clara. Il y a un cambrioleur et un otage à l'intérieur, me dit-on à mi-voix, et les chuchotements autour de moi me donnent l'impression d'être sur un plateau de cinéma, ou d'assister au tournage en extérieur d'une telenovela. Dans le silence de la rue, on n'entend que la voix retentissante d'un policier

qui à travers le mégaphone donne des instructions au protagoniste de l'action. Il conseille à l'assaillant de quitter tranquillement l'immeuble, de ne pas faire de mal à l'otage et d'avoir confiance en la justice. Ses paroles sont déformées par le son métallique du mégaphone. Derrière les vitres du hall d'entrée, je vois deux formes indistinctes qui, d'après un grand chauve à côté de moi, sont celles de l'assaillant et du portier. Il me murmure encore que le cambriolage a été signalé à la police par un voisin, car l'habitante de l'immeuble appelait à l'aide. Je n'ose penser à Maria Clara, car de tout le quartier elle serait la dernière à se faire cambrioler, n'ayant chez elle aucun objet de valeur, si ce n'est ses livres. Je peux maintenant voir le métis encagoulé qui sort du hall derrière le portier, qu'il tient, le bras gauche autour de son cou et le canon du pistolet contre son oreille droite. Accrochés de la sorte, ils avancent à petits pas dans la cour qui sépare l'immeuble du portail de la rue, où quatre policiers les attendent, leurs fusils baissés. Le policier au mégaphone lui ordonne de se mettre par terre avec l'otage et de lâcher son arme, mais le duo continue à progresser lentement jusqu'au portail. Le cambrioleur agite son pistolet comme un coton-tige dans l'oreille du portier, qui actionne la télécommande du portail. Lorsqu'ils atteignent le trottoir, les policiers reculent de deux pas. Le duo avance encore d'un pas et les policiers reculent encore de deux. Alors l'assaillant regarde à droite, à gauche, puis l'immeuble derrière lui, et il semble évident qu'il s'agit d'un amateur qui n'a pas prévu sa fuite. C'est foutu, dit le livreur à moto. Voulant apparemment se rendre, le cambrioleur lâche le portier puis baisse son arme, mais secoue tout à coup la tête et tombe au sol. C'est une balle qui l'a touché au front, tirée peut-être par un sniper depuis une fenêtre voisine. Couché sur le dos, son corps tout entier se contorsionne sous l'assaut d'autres tirs à bout portant. Après qu'il s'est calmé, les flics continuent à lui tirer dessus, au ventre, à la poitrine, au cou, à la tête, ils le tuent plusieurs fois, comme on tue un cafard à coups de savate, sous les hourras et les applaudissements des spectateurs qui descendent des immeubles et sortent des voitures pour rejoindre la scène de l'exploit en courant. Le policier au mégaphone retire d'un seul coup la cagoule sanglante de l'individu et, voyant son visage déformé, je reconnais à contrecœur le promeneur de chiens que j'avais accueilli chez moi. La police ne parvient pas à empêcher les badauds de frapper le corps à coups de pied, et je frémis en voyant mon fils s'en approcher. Je parviens à

l'éloigner du mort, mais il veut simplement aller voir les policiers qui posent pour des selfies avec leurs admirateurs. Le tirant par le bras, je l'emmène à l'intérieur de l'immeuble et, encore dans l'ascenseur, nous entendons déjà son chien aboyer. Je sonne, personne ne m'ouvre, je crie le nom de Maria Clara, je demande à l'enfant s'il n'a pas la clef, mais il ne la trouve pas dans son sac à dos. Je sonne encore, je cogne sur la porte, l'enfant pleure et le labrador n'arrête pas d'aboyer. Je me jette contre la porte en bois massif, avant que Maria Clara l'entrouvre enfin, le visage encore plus pâle que d'habitude. Elle est enveloppée d'une serviette de bain, ses cheveux gouttent sur ses épaules et elle me regarde comme si elle ne me reconnaissait pas. Elle voit son fils, bafouille quelque chose, mais celui-ci est déjà allé embrasser le chien, enfermé dans mon ancien bureau. Le salon est sens dessus dessous, les tableaux sont par terre, le canapé a été traîné loin du mur et, dans la cuisine, le frigo a été renversé. En revenant dans sa chambre, Maria Clara me permet de voir les marques d'ongles sur son dos, son dos à elle, ce dos-là, des sillons rouges sur sa peau presque transparente.

Suivis par le portier, deux policiers entrent dans l'appartement en demandant l'occupante, et sont à deux doigts d'envahir la chambre où Maria Clara doit être nue. Elle s'habille, leur dis-je, et en me voyant leur barrer le passage, ils exigent mes papiers et, avec rudesse, demandent ce que je fais là. J'étais passible d'être arrêté comme suspect si le témoignage du portier, qui m'a vu monter avec mon fils après l'action de la police, ne m'avait pas sauvé. Je n'aurais pas dû pénétrer les lieux avant les autorités, me fait remarquer un capitaine plus énervé que les autres, ce à quoi je réponds que les autorités ont mis du temps à venir, occupées qu'elles étaient à prendre des photos avec les passants. Je suis sur le point d'être arrêté pour outrage lorsque l'apparition de Maria Clara, toute de noir vêtue, impose la gravité à tout le monde. Elle se rend directement dans le bureau, où l'enfant est toujours accroché au chien, et s'accroupit pour l'embrasser mais il la repousse avec un grognement. Le major nous signale que nous devons évacuer les lieux, que l'appartement sera mis sous scellés jusqu'à l'arrivée des experts. D'accord, je peux héberger ma famille chez moi, mais le major nous informe que madame Maria Clara doit se rendre au commissariat pour faire une déposition et soumettre le corps du délit à l'examen. C'est la loi, dit le major devant la résistance de Maria Clara, qui ne veut pas porter

plainte, car ce pauvre diable n'a rien fait d'autre que fouiller l'appartement à la recherche d'un coffre inexistant. Farouche, même dans une position aussi vulnérable, cette femme aurait été capable de cracher au visage de ce cocu de major si elle l'avait vu décharger son arme sur le corps inerte allongé par terre. Je suis plus sage, mais en voyant ma Maria Clara dans les bras de ce flic, je me demande s'il ne serait pas moins cruel de l'imaginer violente.

Un ruban jaune et noir encercle le trottoir, mais le cadavre a déjà été retiré, le trafic est redevenu normal et il n'y a plus que deux voitures de police et une dizaine de curieux sur place. Cachant son visage derrière un sac à main, Maria Clara quitte l'immeuble et s'installe avec le major sur la banquette arrière de la voiture dont la sirène a été activée. Le major invite l'enfant à venir lui aussi, mais il résiste et s'assoit sur le chien, qui était disposé à accepter la promenade. Irrité, le capitaine ordonne au garçon de se décider une bonne fois pour toutes : soit il vient avec sa mère, soit il reste avec son père. Je reste avec lui, dit l'enfant, montrant le chien. Ils finissent tous par s'entasser dans le véhicule, le major, la mère, le fils et le labrador, qui par la fenêtre semble se moquer de moi en tirant la langue.

9 mars 2019

N'ayant nul penchant pour les drames, j'ai bien fait de retarder de quelques jours ma visite chez Maria Clara, qui me semble rétablie. Elle m'offre un café dans la cuisine et, sans attendre, me parle de son nouveau projet littéraire, un thème récurrent auquel j'ai prétendu faire attention par le passé. Cette fois cependant, perplexe, je l'écoute dire qu'après des années à manier la prose anglophone contemporaine, elle s'est lancée, pour se désennuyer, un défi. Elle emploie, tels quels, des mots empruntés à la lettre que, ce jour sinistre, je n'ai pas eu le courage de lui remettre. Trois années de séparation n'ont visiblement pas annulé treize ans de mariage. Notre ancienne syntonie, pour ne pas dire télépathie, qui nous faisait fréquemment rire aux éclats lorsque nous nous surprenions à énoncer la même chose en même temps, est toujours là. Il ne manquerait plus que Maria Clara dise qu'elle veut traduire un de mes romans en anglais, mais ce n'est pas tout à

fait ça. Pour la première fois de sa vie, elle s'aventure dans la traduction de poèmes, et non des moindres : elle conçoit le projet de traduire l'œuvre complète de William Shakespeare, peut-être même en portugais du XVI^e siècle. Je bois mon café d'une seule gorgée et je lâche : super. Pour dire quelque chose, j'ajoute qu'il n'y a pas plus grand défi, à part... traduire Camões en anglais, complète-t-elle en même temps que moi, et elle rit toute seule. Elle quitte la cuisine sans cesser de parler, peut-être sans se rendre compte qu'elle me conduit vers notre chambre de couple, si je peux m'exprimer ainsi. Depuis toujours, sa chambre est son lieu de travail, avec sa bibliothèque, son bureau, son ordinateur et sa chaise ergonomique à côté du lit, où elle passait parfois sans se changer, complètement épuisée. Elle avait l'habitude de traduire deux, trois, quatre auteurs en alternance, et pendant qu'elle les lisait, elle émettait des petits rires et des interjections qui me rongeaient de jalousie, car la lecture de mes manuscrits ne produisait pas les mêmes effets. Il n'était pas rare qu'elle travaillât encore quand j'allais me coucher, embarrassé de partager le lit avec ses livres jetés là pêle-mêle, une partouze d'auteurs anglais et américains, comme je disais pour plaisanter et cacher ainsi mon infâme jalousie. Aujourd'hui, au moins, les livres sur le lit sont ceux d'un barde avec qui je préfère ne pas entrer en compétition, y compris parce qu'on ne sait pas au juste qui est l'auteur de l'œuvre. Cela ne m'ennuie pas non plus d'entendre Maria Clara discourir sur les merveilleuses tragédies, les sonnets et le dictionnaire de rimes récemment acquis, car elle souhaite conserver les rimes et la métrique dans la traduction qu'elle a en tête. Tout en me parlant, elle me montre les classiques dans la bibliothèque, et même s'il ne fait pas froid, un châle en laine couvre son dos, ce dos candide que j'ai vu lacéré il n'y a pas si longtemps. Je suis sur le point de demander à le revoir, mais elle me montre la dernière étagère près du plafond, où il n'y a pas de livres. On n'y voit que des objets artisanaux et une nouveauté qu'elle veut me montrer : toi qui es grand, tu peux m'attraper mon ustensile ? Dans le fond, derrière l'accordéoniste, dit-elle, et après quelques tâtonnements, je trouve un objet glacé. L'ustensile en question est un revolver, un revolver identique à celui de mon père, et qui tombe presque de ma main ramollie : qu'est-ce que c'est que ça, Maria Clara ? C'est ça, répond-elle. Puis elle rit : ne me dis pas que ça te fait peur.

Je lui dis au revoir d'un geste de la main et, devant la porte, je me bats

avec le chien qui veut à tout prix sortir de l'appartement. Mon amour ! dit Maria Clara, pour se reprendre aussitôt : Duarte ! Elle arrive avec une laisse et un collier, auxquels le chien se soumet de bon gré, les pattes avant sur sa cuisse. Elle me demande de le sortir un peu, si ce n'est pas trop demander. Puisque je suis toujours dehors à me promener sans but, l'idéal serait que je le sorte deux fois par jour, dit-elle, parce que le bambin ne le fait que quand ça lui chante. Elle me conseille de prendre l'escalier, car l'ascenseur est réservé aux animaux tenus dans les bras. Duarte ! Duarte ! m'appelle-t-elle alors que j'ai déjà descendu quelques marches. Et elle me lance un petit sac en plastique bleu : c'est pour sa crotte.

16 mars 2019

Napoleão ne veut plus d'enfants, il trouve que le sien lui donne déjà trop de boulot. Il ne dit rien, mais c'est sans doute à cause de son ex-femme qui ne veut pas partager l'héritage avec une bouche en plus. En tant qu'amante numéro un, j'aurais pu affronter la vioque, mais j'ai préféré rester en paix et me réadapter aux moyens de contraception. J'ai connu des hommes d'âge mûr qui refusaient les préservatifs, peut-être parce qu'ils les associaient à l'expérience traumatique de leur initiation dans un bordel. Duarte, par exemple, s'est vexé lorsque je lui ai présenté, une seule fois, une capote ; il s'est senti accusé d'avoir une méchante maladie. Napoleão, au contraire, peut-être par nostalgie des putains, a débandé quand je lui ai proposé, lors de notre première rencontre, de ne pas en mettre une. Après l'avoir enfilée, cependant, je dois avouer que j'ai été heureusement surprise, au point qu'au plus fort de l'acte j'ai gémi par inadvertance : Duarte... Il a interrompu le coït pour me demander si ce salopard me manquait toujours, ce qui, dès lors, m'a conduite à maîtriser mes effusions. Quelque temps plus tard, stressé par ses affaires, ou par son fils, ou par les affaires de son fils, ou simplement parce que les médocs ne faisaient plus effet, Napoleão est entré dans une phase de faible libido. Puis un jour, assis la tête basse sur le lit, il m'a demandé à mi-voix de l'appeler à nouveau par ce nom-là, et depuis Duarte est devenu notre mot magique. J'ai déjà vécu des choses semblables avec d'autres partenaires, et je ne parle pas de fantaisies ringardes comme

les uniformes militaires ou les costumes de bonne. Parfois, un simple changement de nom suffit pour qu'un homme goûte au plaisir d'être un cocu sans se faire cocufier. Duarte n'arrêtait pas de me demander de l'appeler Zezinho, Geraldo, Tibiriçá, des prénoms imaginaires ou, que sais-je, ceux de joueurs de foot. Parfois, il voulait que j'invente moi-même ses surnoms, Maurício, Gonçalves, Grand Black. Une fois, je l'ai appelé Fúlvio, et il m'a regardée d'un œil soupçonneux, m'obligeant à jurer que je ne connaissais personne de ce nom-là. Ce n'est pas dans mes projets, mais si par hasard on se remet un jour ensemble pour un revival, j'essayerai de l'appeler Napoleão.

23 mars 2019

— Allô ? Allô ? Salut Bia. Je t'entends très mal. Bia ? Allô ? Ça capte mal ici, Bia, je vais aller dehors. Allô ? Voilà, qu'est-ce qu'il y a ? Ah, c'est encore toi ? Je croyais que c'était quelque chose d'important. Je sais. Mais je vais pas pouvoir parler longtemps, je suis chez lui. Mais, sérieux, qu'est-ce que t'as à me poursuivre ? Arrête, Duarte, les femmes célibataires et en mal d'amour, ça manque pas. Alors pourquoi il faut que ça tombe sur moi ? Je suis chaude, moi ? C'est plutôt toi qui ressembles à un chimpanzé, un bonobo, quand t'es au pieu. Il va falloir que je rentre, Duarte. On m'attend. Un autre jour, peut-être. La semaine dernière, c'était plus facile, il voyageait avec son fils. Je vais y réfléchir. Mais juste pour boire un whisky, rien de plus. Ha, ha, ha, ça t'a plu que je t'appelle Bia ? Demain, c'est pas possible, n'essaye même pas de m'appeler. Je suis débordée cette semaine. Des affaires professionnelles, du social, les deux sont liés. Dimanche en huit ? C'est possible. Attends, le 31, je dois dîner au palais Guanabara. Pourquoi ça, un salopard ? Maintenant, pour toi, tout le monde est un facho. Tu le connais, peut-être ? C'est vraiment quelqu'un de bien, figure-toi. On pense à moi pour rénover le mobilier du palais, si tu veux savoir. Espèce d'idiot, Napoleão n'a rien à voir avec ça. T'as pas changé, tu veux toujours me tirer vers le bas. T'es qu'un raté, Duarte. Un loser, oui. Lâche-moi, Duarte. Une bonne fois pour toutes, lâche-moi.

24 mars 2019

Rebekka est une petite Blanche d'une vingtaine d'années, elle parle portugais avec un accent et s'est fâchée avec Agenor en me voyant arriver à l'arrière de sa moto ; s'il l'avait prévenue, elle se serait mieux habillée pour recevoir un aussi illustre visiteur. Elle porte un petit short blanc souillé de terre, car elle s'occupait des enfants dans le potager communautaire. Elle me dit de ne pas faire attention au désordre du salon, demande à Agenor de me servir quelque chose et monte prendre une douche.

Leur repaire, comme il dit, situé en haut de la butte, est une maison en brique de trois étages surmontée d'une terrasse à demi couverte par un auvent en amiante. Dès la ruelle, j'avais remarqué cette bâtisse dont la façade est composée d'azulejos transversaux verts et jaunes. Il fait chaud à l'intérieur, mais Agenor allume le ventilateur de plafond et m'offre une bière fraîche. À travers la fenêtre, nous découvrons au loin les plages du Lebon, d'Ipanema, de l'Arpoador et l'océan avec ses îles et ses bateaux, sous un ciel aux nuages roses de fin d'après-midi.

— J'échangerai ça pour rien au monde. J'ai déjà déménagé quatre fois, ici, dans la favela du Vidigal, une maison par mariage. Rebekka non plus, je l'échangerai pas, contre aucune femme.

Vu l'attention avec laquelle il l'observe monter et descendre l'escalier, je suis convaincu de la véracité de ses paroles. Rebekka est habillée maintenant d'une jupe à fleurs et d'un T-shirt portant l'inscription Hocus Pocus ; ses cheveux roux et frisés sont humides. Elle reçoit un exemplaire de mon *Eunuque du castel royal* avec un large sourire et me demande la signification du mot palais. Malgré ses petites difficultés avec notre vocabulaire, elle se débrouille déjà très bien à l'oral et promet de s'efforcer de lire mon roman. Elle remarque que l'édition doit être très ancienne, à en juger par la photo sur la jaquette où l'on me voit les cheveux bruns avec un éclat dans les yeux que je n'ai plus. La couverture, qui représente la photo floue d'une scène de théâtre, lui rappelle celle d'un roman américain de H. Balthasar, l'une de ses idoles. Elle s'étonne que je ne le connaisse pas, mais elle me conseille de le lire dans l'original, car on lui a dit que la traduction

brésilienne est tout juste passable. Non, elle n'est ni anglaise ni américaine, elle est hollandaise, d'Utrecht, où l'anglais est une deuxième langue.

— Pourquoi tu parles pas à notre écrivain de la petite école pour les enfants ?

— Mon amoureux est bête, il a cru que vous vouliez écrire un livre sur nous.

— Rebekka a quarante élèves qui suivent ses cours d'anglais.

— Quarante et un, si je te compte aussi.

— Mais nos cours d'anglais à nous, on les fait au pieu.

— Ah, tu me fais honte, mon amoureux.

— Elle prend aussi soin du potager derrière l'église.

— C'est mon amoureux qui a trouvé le terrain.

— Je suis un grand ami du pasteur.

— Regardez comme les potirons sont gros.

Rebekka va nous préparer une galette de tapioca fourrée au potiron, mais elle dit à son amoureux qu'elle veut, avant ça, chanter pour moi. Agenor attrape une guitare derrière le canapé, joue une introduction et regarde sa femme, qui perd son accent quand elle entonne la chanson d'*Orfeu Negro* :

Matin, si beau matin

Une nouvelle chanson dans la vie

Elle était enfant quand, pour la première fois, elle a entendu un vieux vinyle de sa famille en langue brésilienne. Elle a appris toutes les chansons par cœur, qui parlent semble-t-il du mythe grec d'Orphée, mais un Orphée noir des favelas de Rio. À force de rêver de Rio, elle est venue ici avec des amis hollandais pour un festival de rock, a eu la chance de tomber sur Agenor et a décidé de rester. L'amoureux était en tous points semblable à l'Orphée qu'elle imaginait dans son enfance :

Des cordes de ma guitare

Qui n'a cherché que ton amour

En regardant cette scène idyllique, j'ai l'impression que le couple s'est préparé avec soin pour faire bonne figure dans mon roman. Surtout avec la complicité du clair de lune, qui entre maintenant par la fenêtre et fait

ressortir les taches de rousseur de Rebekka. Puis un cafard volant se pose sur le Hocus Pocus de son T-shirt et Agenor lui donne une tape sur la poitrine.

— Pourquoi t’as fait ça, Agenor ?

Le gros cafard tombe sur la cuisse de Rebekka.

— Laisse-le tranquille, le pauvre.

Agenor, d’une autre tape, jette l’insecte par terre. Le cafard déploie ses ailes, mais avant qu’il puisse s’envoler Agenor l’écrase avec sa sandale.

— Quelle horreur, Agenor !

Moi aussi je suis contre la violence, mais j’avoue que je préfère voir cette chose visqueuse sur le carrelage plutôt qu’un cafard vivant sur Rebekka. Mais la jeune fille n’est pas de cet avis :

— Espèce de brute ! Sergent poltron !

— Ça va pas, Rebekka ?

— Le cafard, il était gentil.

— T’as encore fumé, c’est ça ?

— C’est toi qui bois trop.

Elle lui arrache le verre des mains, jette la bière par la fenêtre et s’en va en pleurant vers la cuisine, où il la rejoint. J’entends encore, devant la porte donnant sur la rue :

— Si tu me touches, je porte plainte au commissariat des femmes.

— Parle moins fort, Rebekka.

— Ne me prends pas pour une de tes putains.

Alors que j’atteins la rue, Agenor essaye encore de me retenir :

— Attends au moins la galette de tapioca.

— Merci, mais j’ai un repas de famille.

— Je t’y emmène.

— Je vais prendre un taxi en bas.

— Rebekka et moi, on n’est pas comme ça.

— Rentre chez toi, nettoie le cafard et fais un câlin à ta femme.

— Que Dieu te garde.

Après avoir descendu la ruelle sombre, j’hésite entre prendre à droite ou à gauche. À droite, je vois passer deux gros rats de la taille d’un grand chat. À gauche, je m’engage dans une rue sans issue, qui mène à un rocher où il semble y avoir un point de vente de drogue. Sous les regards des probables trafiquants, je fais demi-tour, envisage de revenir chez Agenor, mais la

ruelle est maintenant occupée par cinq ou six hommes. Je prends le chemin des gros rats et me vois bientôt en train de descendre la rue en courant, sans regarder derrière moi, guidé par une lumière froide et de la samba à plein volume. La musique vient de la sono d'une voiture stationnée devant un bar vide et très éclairé, avec une table de minibillard au milieu. Les clients boivent et prennent l'air, adossés contre la voiture musicale ou assis sur leurs motos. Ils me regardent, se regardent, et un petit gros portant un pantalon en cuir me demande :

— Tu cherches quelque chose, l'ami ?

— Je ne veux pas de cannabis ni de coke, je n'ai pas de carte de crédit ni de portable. J'ai juste un billet de vingt sur moi et je veux rentrer au Leblon.

— Je suis l'homme qu'il te faut, patron, dit le petit gros, qui me donne sa carte de visite et en dix minutes me dépose à mototaxi chez moi.

2 avril 2019

Un dîner de gala au palais Guanabara célébra le lancement de la campagne « Brésil : le futur, c'est maintenant ». Le gouverneur de l'État de Rio de Janeiro, les ministres d'État, les ambassadeurs des pays amis, les héritiers de la Maison Impériale, les autorités militaires et ecclésiastiques, parmi d'autres figures éminentes de notre société, s'installèrent aux tables dispersées dans les jardins du palais, où ils étaient servis par des maîtres d'hôtel et des garçons en costume de templier. L'apothéose de la soirée fut la présentation de l'orphéon Nossa Senhora de Fátima, composé d'un orchestre de chambre et d'un chœur de trente-deux castrats qui, sous la direction du chef d'orchestre Amilcare Fiorentino et avec à leur tête le jeune virtuose Ezequiel da Babilônia, enthousiasmèrent les invités avec leur interprétation de l'hymne national.

Il arrive souvent que les nouvelles parues dans la presse soient à l'origine de récits fictionnels, mais l'inverse est également vrai. Je parle pour moi, car je n'ai pas l'intention d'écrire sur les templiers, mais chaque fois que les journaux mentionnent des chanteurs castrats, je sens qu'on entaille ma chair. Cela ne leur coûterait rien de citer au passage mon premier livre, le roman historique *L'Eunuque du castel royal*, qui traitait le sujet bien avant

que les castrats ne soient en vogue au Brésil. Le livre a déjà dix-huit ans, mais il a été plusieurs fois réédité, et n'importe quel journaliste connaît ses records de vente et les prix littéraires qu'il a remportés. Un essai sur le roman paru dans un magazine très prestigieux a mis en avant la minutieuse reconstitution des us et coutumes de la cour du roi Jean VI, depuis Lisbonne jusqu'au Rio de Janeiro du début du XIX^e siècle. Selon les mots du critique, la présence dans l'entourage royal du fameux castrat italien Abelardo Nenna, qui partageait l'alcôve de la reine, « à défaut d'être vraie, est une belle trouvaille ». Le succès d'un débutant en littérature s'accompagne toutefois d'un lourd tribut, et la malédiction du deuxième livre n'est pas une légende. Poussé par l'éditeur, j'ai cédé à la tentation de donner une suite au récit de *L'Eunuque*, bien qu'il soit connu que les gloires réchauffées, comme les castrats, ne portent pas leurs fruits. L'ombre de ce triomphe plana sur mes romans ultérieurs, et Petrus insistait pour ajouter à mon nom, en quatrième de couverture, la formule « Auteur de *L'Eunuque du castel royal* ». Maintenant, alors que *L'Eunuque* ne peut s'acheter que dans les librairies d'occasion virtuelles, Petrus en profitera sans doute pour le relancer afin de, comme il dirait, booster les ventes de mon nouveau roman.

3 avril 2019

Pour un écrivain qui comme moi aime marcher, j'avais pensé que ça ne me coûterait pas grand-chose de faire plaisir à Maria Clara et de promener son labrador de temps en temps. Maintenant, attelé à lui, je suis obligé de marcher de travers et de prendre, livré à ses digressions, des chemins non désirés. Je dois ralentir toutes les trente secondes et interrompre le flux de mes pensées pour le voir faire ses besoins. Quand c'est moi qui m'arrête sur le trottoir pour fixer mon esprit sur une lueur soudaine, il tire sur sa laisse pour provoquer un chat ou un pitbull. Nous nous débattons ainsi jusqu'à arriver devant chez Maria Clara, où il tire brutalement sur sa laisse, s'échappe, traverse la rue comme un fou et va fourrer son museau entre les grilles de l'immeuble. Nous nous étions mis d'accord pour que le portier ouvre le portail afin que le chien monte l'escalier dans la foulée, tout comme il descend toujours seul en traînant la laisse. Mais cette fois, le

portier vient me prévenir que madame Maria Clara est partie chez le médecin avec son fils, et que le syndic interdit la présence d'animaux domestiques dans le hall d'entrée. Comme je n'utilise pas de portable et qu'il n'a pas le numéro de Maria Clara, la seule solution serait d'emmener le chien chez moi, s'il n'était pas figé devant le portail, menaçant quiconque essaierait de l'en déloger. Je ne peux rien faire d'autre que de m'asseoir avec lui sur le trottoir et attendre, espérant que mon fils n'ait rien de grave. J'en profite pour regarder les passants, un livreur, un facteur, des nounous vêtues de blanc avec des poussettes, des jeunes habillés pour aller en salle de sport, un vendeur de balais piassava ou des éboueurs qui ramassent les ordures. À la tombée de la nuit, l'animal, peut-être rattrapé par l'ennui, devient plus docile, et je parviens à passer chez moi en sa compagnie, autant pour vider ma vessie que pour transcrire les mots qui m'ont traversé l'esprit entre-temps. Je pisse longuement avec le consentement du chien, mais dès que je m'installe devant l'ordinateur il décide de m'enquiquiner. Après avoir reniflé mes roustons, il se met à tourner autour de sa propre queue, à l'image de mes circuits habituels dans l'appartement. Comme Maria Clara ne répond pas à mes appels, je le distrais avec un de mes vieux romans stockés, qu'il met en pièces en moins de cinq minutes. Il doit avoir faim, car il attrape maintenant le journal dans les toilettes et se met à mâcher les infos : des soldats tirent quatre-vingts coups de feu contre une voiture de famille et tuent un musicien noir. Il est vraiment impossible de donner libre cours à mes fantasmes en présence de ce chien qui aboie, grogne et renifle sous la porte. Il ne se calme que lorsque je lui passe le collier, et en sortant de l'immeuble je tombe sur mon fils, qui était venu le chercher. Il me semble en forme, et j'interprète son regard comme une invitation à l'accompagner chez lui.

La porte de l'appartement est entrebâillée, et pendant que tous deux sont dans la cuisine, j'attends Maria Clara dans le salon. Comme elle ne vient pas et ne me répond pas, je claque la porte entrouverte, entre dans la chambre à pas feutrés et la trouve couchée en position fœtale, portant un chemisier et une jupe, les cuisses nues. Je murmure son prénom, mais elle dort d'un sommeil profond et, avec une sorte de pudeur, je couvre ses jambes avec le drap. En plusieurs années de mariage, je n'ai jamais vu nos draps aussi froissés, ni ses livres ainsi ouverts, retournés sur le sol. Chez quel médecin êtes-vous allés ? je demande dans la cuisine à mon fils, qui

s'est jeté entre-temps sur un seau de pop-corn, à l'image du chien avec les croquettes dans sa gamelle. Quand l'enfant entre dans sa chambre, je repose ma question, mais il fait semblant de ne pas m'écouter. Il dit ouais, il dit hé, fait des petits bonds, puis il enlève son bermuda et se couche en slip sans retirer son T-shirt Batman. Tu ne vas pas te brosser les dents ? je demande, mais autant interroger le chien, qui ronfle déjà au pied du lit. Je cherche une petite place où m'asseoir, je toussote, je me mets à fredonner la chanson de Rebekka, et je suis ému de voir que mon fils s'est endormi avant le troisième vers. J'entends encore quelques rythmes de funk au loin, et ce n'est qu'alors que je remarque les écouteurs, que je retire de ses oreilles avec les attentions d'une mère. Je me retiens de passer les doigts dans ses cheveux, comme ma mère passait les siens dans les miens, également bouclés : mon fils.

Rio, le 6 avril 2019

À l'attention du syndic de la résidence Saint-Eugene

Je suis Maître Marilu Zabala, résidente de l'appartement 201, et je voudrais vous faire part de mes préoccupations quant à l'état actuel de notre résidence. Les dernières mesures, certes nécessaires, visant à réduire les dépenses, ont affecté notre niveau de vie et demandent à être révisées. Le nombre d'employés ayant été réduit de moitié, nous n'avons plus qu'un seul homme de ménage, chargé de nettoyer les parties communes, avec des résultats visiblement insatisfaisants. Je propose qu'un ou deux travailleurs externes soient chargés d'un nettoyage plus en profondeur lorsque notre employé prendra son congé hebdomadaire, cela afin de ne pas alourdir nos fiches de paye avec des charges sociales. Le renvoi du gardien de nuit a eu, à mon avis, des conséquences plus inquiétantes, car cela affecte la sécurité de chacun d'entre nous. Sans la présence d'un portier, lorsque nous ouvrons le portail d'entrée depuis nos appartements grâce à l'interphone, nous permettons malgré nous que des personnes étrangères à la résidence s'infiltrer discrètement derrière un visiteur ou un livreur. Je propose qu'on installe une caméra de surveillance connectée à des moniteurs dans chaque

logement. Il s'agit là d'une solution peu onéreuse, mais qui atténuerait notre sentiment de vulnérabilité.

Quant à la rénovation de la façade, la peinture des parties communes et le remplacement du revêtement de sol du garage, ce sont là des projets que, comme dirait le commun des mortels, nous remettons sans cesse aux calendes grecques. Or, si nous voulons vraiment affronter l'origine de nos problèmes, nous devons repenser nos rapports avec les résidants qui n'honorent pas leurs dettes vis-à-vis de l'administration de l'immeuble, et qui accablent par conséquent tous les autres avec des frais supplémentaires. Nous devons garder à l'esprit que la résidence Saint-Eugene, récemment encore l'une des plus réputées du quartier, est traditionnellement destinée – et je n'entre pas ici dans des considérations sociologiques ou similaires – aux familles ayant un pouvoir d'achat supérieur à la moyenne. Je sais que le syndic tient les factures des charges de l'immeuble secrètes, mais j'ai peine à croire que le locataire du 702, par exemple, qui – c'est un fait notoire – ne paye pas son loyer, s'acquitte de ses charges. En tant que juge fédérale, je sais également que l'entrée dans un domicile est un droit inviolable, mais le refus de la part dudit locataire d'ouvrir sa porte au plombier que nous avons engagé il y a presque un mois frise l'insolence. Pour être tout à fait franche, je regrette que vous n'ayez pas immédiatement contacté la compagnie d'assurances garante du 702, dont les fuites au niveau de la salle de bains n'ont toujours pas été réparées et ont causé de sérieux dommages dans l'appartement du dessous (le 602). N'ayant pas été entendu dans ses justes revendications, comme vous le savez, le locataire du 602 a abandonné l'appartement, qui est depuis resté vide, car il y a un litige autour de la succession du propriétaire récemment décédé. J'ajoute que, comme j'ai pu le constater, les premières gouttes sont apparues au plafond du 502, et sans doute dans peu de temps, par effet domino, toute la colonne 02 sera endommagée. Devrons-nous assister passivement à la ruine de notre Saint-Eugene ?

Cordialement,

Marilu (201)

11 avril 2019

Votre Honneur, Monsieur le Juge [...] ORDRE D'EXPULSION POUR NON-PAIEMENT DU LOYER ET DES CHARGES ET DEMANDE URGENTE D'ACTION [...]. Sous prétexte d'être au chômage, l'accusé ne paye pas ses loyers [...]. Même après plusieurs tentatives d'accord à l'amiable [...] selon les articles 300 et suivants du Code de Procédure Civile, une mesure d'expulsion pour non-respect de contrat est pleinement justifiée [...] départ volontaire du locataire, ou paiement, dans un délai de 15 (quinze) jours [...] après ce délai, à compter de la date de notification, l'expulsion aura lieu, si nécessaire avec recours à la force, y compris l'ouverture forcée de la serrure (art. 65 de la loi n° 8245/91) [...].

Dans l'attente d'une réponse,

Rio de Janeiro/RJ 11/04/2019

12 avril 2019

— Vous êtes le fils du juge Duarte ?

Ce doit être le cas, même si j'ai entendu mon père répéter sans cesse que son fils à lui ne ferait pas ceci ou ne ferait pas cela ; j'avais envie de lui demander où diable était ce fils et que faisait-il. Homme de principes, papa ne pardonnait pas mes failles, ni les méchancetés banales de l'enfant, ni les éventuelles faiblesses de caractère de l'adolescent. D'une certaine manière, c'est une bonne chose qu'il soit mort avant d'avoir vu son fils, vieil homme déjà, s'abaisser à jouer un rôle aussi dégradant devant la porte d'un club ; un clochard, presque, comme ceux que Fúlvio se plaît à tabasser. Nous sommes vendredi, en fin d'après-midi, et je reconnais le 4 × 4 dans le parking, mais cela fait une demi-heure qu'on me répète que les employés sont allés vérifier si M. Castello Branco se trouve bien dans les annexes du Country. Il fait déjà nuit lorsque je suis autorisé à entrer, et je le rencontre debout dans la véranda, disant au revoir à un monsieur tiré à quatre épingles qui, après m'avoir été présenté, me demande si je suis le fils du juge Duarte. Nos familles s'entendaient bien, et il se souvient d'avoir vu ma mère, lorsqu'il était enfant, dans la piscine de la maison de son père : sauf votre respect, quel beau brin de femme !

La lourde main de mon père semble inhiber la mienne, mais un gin-tonic me libère et je montre l'ordre d'expulsion à Fúlvio, qui ne comprend pas tout de suite ce que je lui demande. Puis il me fait très bien comprendre, comme je m'y attendais, que son cabinet d'avocats ne s'occupe pas de causes dérisoires comme la mienne. Peut-être un stagiaire ? je propose sans conviction, mais Fúlvio rit et me demande combien je dois en fin de compte au propriétaire. Je ne serais pas vexé s'il me signait immédiatement un chèque pour que l'on puisse passer sans délai à une conversation plus amène. À la place, il s'étonne que dans un mariage moderne comme le nôtre, je ne puisse pas compter sur l'aide de ma femme Rosane. Oui, il connaît bien Rosane, une professionnelle distinguée qui, à la demande de Denise, a conçu une superbe bibliothèque en freijo, afin qu'elle puisse transvaser ses bouquins dans leur fazenda au cœur des montagnes. Il se souvient que ma femme s'y est rendue à plusieurs reprises, pour surveiller l'avancée des travaux ou se baigner dans la piscine avec Denise. Quel beau brin de femme ! doit penser Fúlvio, qui en apprenant notre séparation se dit triste pour Rosane : moi aussi j'ai déjà envisagé de divorcer, mais Denise ne saurait pas vivre seule. Après le troisième gin-tonic j'invente une version en anglais de mon roman, que je ferai parvenir aux producteurs de cinéma de Los Angeles dès que j'aurai réussi à trouver les cinq mille dollars que la traductrice demande pour son travail. Ce pognon-là, tu le gagnes fastoche avec un crowdfunding, m'assure Fúlvio en se levant, avant de se mettre à parler fort à son portable de sujets concernant la politique. Il marche ainsi un bon moment dans le club, puis me dit en revenant de ne pas m'inquiéter : l'addition du bar sera débitée sur son compte. En s'excusant, car Denise l'attend pour dîner, il me donne deux petites tapes sur l'épaule et laisse deux billets de cinquante reals sur la table. Ce n'est pas un pourboire pour le serveur, c'est sa contribution au crowdfunding.

Je ferai toujours l'éloge de l'intégrité de mon père, mais la vérité, c'est qu'il n'a jamais eu de problèmes financiers, encore moins à subir une menace d'expulsion. Il était, grâce au salaire qu'il percevait avec le poste qu'il a occupé toute sa vie dans la fonction publique, propriétaire d'un grand appartement donnant sur la plage du Flamengo. Il aurait pu devenir vraiment très riche si, en plus de son salaire, il avait accumulé les gratifications, les avantages, les privilèges plus ou moins légaux que sa carrière lui concédait. Ce sont des vestiges de l'époque impériale, disait-il

en conduisant sa propre voiture lorsqu'il allait au tribunal, se passant du véhicule officiel avec chauffeur. Il était, de l'avis de ses collègues moins stricts, un emmerdeur. C'était comme si, en se faisant passer pour une vestale de la dernière sévérité, mon père les accusait tacitement de prévarications, de pots-de-vin, de ventes de non-lieux ou d'autres délits de ce genre. En représailles, ils se délectaient à insinuer que si le juge Duarte voulait donner des leçons d'honnêteté, il devrait commencer à le faire sous son propre toit. La réputation de ma mère nous valait des commentaires à peine voilés même dans mon école, fréquentée par d'autres fils de magistrats, mais je ne l'ai jamais défendue et n'ai jamais endossé ses erreurs. À toutes fins utiles, j'étais le fils du Dr Duarte, veuf, médecin à Brasília.

Il aurait été plus difficile de nier ma filiation si j'avais cédé aux désirs de mon père et suivi ses pas en étudiant le droit. Mais je n'ai pas eu à le contrarier, car je suis devenu orphelin à dix-huit ans et n'ai pas fréquenté l'université. J'ai fait un peu de publicité, de journalisme télé, j'ai travaillé dans la presse, mais ce sont ses économies qui m'ont permis de vivre un certain temps encore dans l'immeuble Art déco où je suis né et où j'ai grandi. J'ai gardé l'une des employées de maison, qui en plus de faire la vaisselle et la cuisine, nettoyait les nombreuses pièces de l'appartement, avec un soin tout particulier pour la chambre du couple, où elle changeait les draps chaque semaine. Je ne sais si elle était mue par une servitude posthume ou si elle croyait que je pourrais à tout moment y emménager. De fait, la chambre était trois fois plus grande que la mienne, avait une salle de bains privative et jouissait d'une vue imprenable sur la plage du Flamengo. Leur lit était aussi trois fois plus grand que le mien, mais j'avais des sueurs froides à l'idée de dormir dans le lit funèbre d'un suicidé. Cela dit, le côté gauche était celui de maman, lorsqu'il lui arrivait de faire halte chez nous. C'est là, sans doute, qu'elle m'avait donné le sein, et c'est là que j'allais peut-être bien dormir à nouveau, libéré des frayeurs nocturnes, pour y faire mes meilleurs rêves. Mais le côté du lait de ma mère était aussi le côté du sang de mon père, car il avait choisi son côté à elle pour se tuer. De plus, cela ne me plaisait guère d'occuper la place où il la cherchait peut-être pour se venger après des mois de nuits solitaires. Je ne pouvais pas non plus supporter l'image de ma mère en train de rouler de son côté pour y chercher sa clémence. Alors on n'a qu'à baiser au milieu du lit, dit tout à coup la

petite garce, impressionnée par mon histoire. Les petites garces que j'emmenais chez moi n'avaient d'yeux que pour la chambre du juge, à cause de la salle de bains avec bidet, du lit king size et de la vue sur la mer. C'est pourquoi j'ai peu à peu perdu mes scrupules à utiliser ce lit nuptial, où nous étions parfois trois, quatre, huit à nous coucher, profanant ainsi tous les recoins de l'appartement. Finalement, je me suis si bien habitué à ce lit que, lorsque j'ai dû déménager pour un lieu plus modeste, je l'ai pris pour le caser dans une chambre où il occupait tout l'espace. Vingt ans plus tard, promettant ma régénération et un mariage officiel, j'ai réussi à introduire Maria Clara dans mon appartement. Je lui ai même présenté le lit, mais elle l'a fait transformer par le menuisier en bois pour barbecue.

15 avril 2019

— Nos esprits sont connectés !

En m'ouvrant la porte, Maria Clara me dit qu'elle allait m'inviter ce soir même à dîner, et pour preuve elle me montre, dans le frigo, le repas qu'elle a préparé. Le morceau de viande assaisonnée sur un plateau est une palette d'agneau, mon plat préféré de son répertoire. Elle s'est fait couper les cheveux façon Coco Chanel et porte une robe courte qui laisse apparaître ses jambes rougies, telles que je m'en souviens les rares fois où elle prenait un bain de soleil. Elle me dit qu'elle a passé la matinée à la piscine, qu'elle y a nagé la brasse et le dos, plongé du plongoir, s'est sentie comme une gamine. Elle voulait faire du sport, pleine d'allant, chose qu'elle n'avait pas faite depuis qu'elle a porté notre enfant. Pour maigrir, elle a commencé un traitement à base d'enzymes, et elle me demande si j'ai remarqué qu'elle parle en rimes. Elle projette même de parler en décasyllabes, pendant qu'elle traduit *Le Songe d'une nuit d'été*. Comme à l'époque où nous étions fiancés, elle s'amuse, sautille, rit tout le temps, fait des jeux de mots, me taquine avec des palindromes : la Maria Clara rime : Emir à Ral ça ira mal. Elle verse des croquettes dans la gamelle, caresse la tête du chien et me conduit ensuite dans sa chambre où *Le Roi Lear*, *Hamlet* et *Le Songe d'une nuit d'été* reposent sur le lit. Elle rapporte un pot de crème hydratante de la salle de bains, se tourne vers le mur et me demande de baisser la fermeture

éclair de sa robe au niveau de la nuque. J'ai du mal à croire que j'enduis de crème son dos brûlant, et avant que mes mains ne dépassent les limites, notre fils entre dans l'appartement avec grand fracas. Il embrasse le chien, veut le promener, mais sa mère ne le laisse pas sortir le ventre vide. Elle met de l'eau à bouillir et cuisine pour l'enfant des nouilles instantanées, servies avec une sauce tomate en boîte, l'un des pires plats de son répertoire. Je la prends à part, mais Maria Clara a déjà deviné ce qui m'amène chez elle ; elle est au courant de l'ultimatum que la compagnie d'assurances m'a envoyé et elle ne laissera pas le père de son fils à la rue. Je sais qu'elle a un compte d'épargne et probablement des actions ou quelque chose de ce genre. Connaissant sa radinerie, je comprends que le don d'une petite partie, aussi modique soit-elle, de ses économies est un geste qui représente la plus douloureuse des démonstrations d'amour. Je cherche encore mes mots pour exprimer ma gratitude, lorsque Maria Clara m'accompagne dans mon ancien bureau où, en plus de la table de travail et de l'étagère pivotante, se trouve le canapé-lit où je dormais quand j'étais puni :

— J'ai eu une discussion avec le petit récemment. Il est heureux que tu restes avec nous jusqu'à ce que tu trouves où loger.

Les femmes ont ce don d'encager un sot comme si elles lui rendaient un grand service. Sans autre choix, je vais accepter avec résignation l'hospitalité de Maria Clara, conscient du fait qu'entrer librement chez elle, ce sera comme avoir la clef d'une porte qui ne s'ouvre pas de l'intérieur. Dès demain, j'apporterai mes affaires au fur et à mesure, mais pour ce soir j'ai acheté, en promo, une grande bouteille de vin du Rio Grande do Sul. On met étrangement longtemps à m'ouvrir la porte, et lorsque mon fils surgit enfin, je ne sens nulle odeur de rôti. Dans le silence de l'appartement, j'entends glisser les tongs de Maria Clara, qui apparaît en robe de chambre dans le salon. Supposant qu'elle a pris du retard à cause de ses traductions, j'offre mon aide pour l'agneau, mais elle passe à travers moi avec un regard inexpressif. Elle entre et sort de la chambre du fils, qui dort déjà ou fait semblant de dormir, veillé par le chien, ses deux pattes avant sur le lit.

— Où est mon mari ? demande Maria Clara.

Pour autant que je sache, elle n'a jamais eu d'autre mari, mais ma réponse se perd dans le vide, car ce n'est pas à moi ni à personne qu'elle a adressé sa question. Elle se rend dans la cuisine à pas lents, ouvre et ferme

lentement le frigo, se traîne jusqu'à mon bureau et répète d'une voix pâteuse :

— Où est mon mari ?

Elle revient dans sa chambre les yeux fermés et se laisse tomber à plat ventre sur le couvre-lit. Sur sa table de chevet, je trouve ceci :

- une plaquette presque complète de Frontal, comprimés, 2 mg ;
- une plaquette à moitié pleine de Dormonid, comprimés, 15 mg ;
- une plaquette presque vide de Lexapro, 20 mg ;
- une plaquette vide de Prozac, 20 mg ;
- divers comprimés non identifiés.

Dans le tiroir de la table de chevet, il y a d'autres plaquettes et des boîtes fermées de ces mêmes médicaments, ainsi que d'autres anxiolytiques, somnifères et antidépresseurs. Je ramasse toute cette pharmacie et bouche presque la cuvette des toilettes avec des boîtes en carton émiettées, des blisters et des comprimés. Sur le comptoir de l'évier, je tombe sur son portable qui affiche plusieurs appels entrants et sortants d'un certain Dr Kovalski. Sur sa messagerie, où j'entends une voix à l'accent argentin, je me présente comme le mari de madame Duarte et demande qu'on m'appelle d'urgence sur son portable ou sur mon téléphone fixe, à tel numéro. Je me couche sur le canapé-lit du bureau, où je fais même un petit somme, rêvant que je suis puni et que j'ai mal au dos. Je me réveille avec une douleur au dos, comme chaque fois que je dormais sur ce grabat, et vais voir Maria Clara, qui ronfle paisiblement, étendue de travers sur le lit double. Il ne fait pas encore jour, je m'allonge un peu devant la bibliothèque, et je me rappelle soudain que je dois inspecter la dernière étagère. Je l'explore sur la pointe des pieds, monte sur la chaise ergonomique pour mieux voir, mais ne trouve rien sinon des statuettes en terre cuite. Je parcours les livres de haut en bas, et derrière *Macbeth*, à hauteur des yeux de Maria Clara, je trouve le maudit revolver, que j'attrape du bout des doigts. Je dois le faire disparaître, et mon premier réflexe serait de le jeter par la fenêtre, sans savoir s'il est chargé ou non. Le revolver ne rentre pas dans la poche de mon sweat-shirt, et avant de prendre l'ascenseur, je l'accroche par la crosse à la ceinture élastique de mon pantalon, sentant dans un frisson son canon froid me frotter l'aine. Le résultat est un volume suspect, un peu priapique, qui n'échappe pas aux yeux du gardien de nuit. Il n'y a personne dehors, mais, à mesure que je

monte la rue, je remarque que l'élastique se détend, incapable de supporter le poids de l'arme. Je change de trottoir, là où il n'y a pas d'immeubles, et je cherche dans mon pantalon le revolver qui est descendu le long de ma cuisse gauche et risque de faire feu en touchant le sol. Sur le trottoir étroit et sombre, je poursuis ma route, le revolver en main, sans craindre de tomber sur des piétons à cette heure avancée de la nuit. Je me sens invisible jusqu'à ce que le vigile de la résidence du consul du Japon me salue :

— Bravo, chef ! Les bandits, faut tous les niquer !

Sa grosse voix résonne et bientôt d'autres ombres apparaissent aux fenêtres, des gens qui lèvent le pouce et m'appellent même par mon nom :

— On est avec toi, Duarte ! On compte sur toi, Duarte !

16 avril 2019

— Dr Kovaleski ? Ah, c'est toi. Non, je suis seul. Oui, tu peux parler. Moi, non, je change jamais d'idée. C'est ça, je suis têtu comme une mule. J'ai pas compris. Tu peux répéter ? Vraiment ? Bien sûr que oui. Demain ? C'est un peu juste, je sais pas si ça va être possible. Du calme, du calme. Attends, raccroche pas. Je vais me débrouiller pour demain. À vingt et une heures, c'est parfait. Chez toi ? D'accord, mais et le type ? Tu sais bien, le type. Je me souviens jamais de son nom. Júlio César, c'est ça ? Voilà, Napoleão, je savais bien que c'était un soldat. Et s'il décide de se pointer ? J'ai pas peur du tout, c'est juste pour savoir si je dois venir armé. Jamais, vraiment ? Il a jamais dormi dans notre lit ? Bientôt tu vas me dire qu'il t'a jamais baisée. Pardon, Rosane, c'est toi qui as commencé à parler de lui. D'accord, on va pas se disputer à cause du vieux. Oui, je suis vieux moi aussi, mais je fais encore du bodysurf. Tu verras demain. Tu verras. Je t'embrasse, à plus.

Le Dr Kovaleski mesure presque deux mètres, et en le voyant ouvrir la porte de Maria Clara, je me suis même demandé s'il n'était pas le mari qu'elle cherchait tant. Je me plains d'avoir passé une nuit blanche en attendant son coup de fil, mais il me répond qu'il ne peut pas parler de ses patients à des inconnus, c'est une question d'éthique. Agacé de me faire

traiter d'inconnu par ce voyou, je rétorque que ce n'est pas très éthique non plus de bourrer ma femme de médicaments aussi forts. J'apprends alors que Maria Clara achète maintenant des médicaments sans ordonnance à des pharmacies clandestines qui, moyennant espèces, approvisionnent les accros aux médocs à leur domicile. Afin d'éviter de nouveaux égarements, le Dr Kovalski a engagé Marinalva, une femme robuste qui vient de sortir de mon bureau habillée en infirmière. Je dis au revoir au docteur et je suis Marinalva dans la cuisine, où je trouve Maria Clara assise sur un tabouret, une calebasse de maté dans la main gauche. Elle aspire une gorgée de son thé, me regarde sans paraître surprise et dit simplement :

— Prends soin de ton fils.

Mon fils n'est pas allé à l'école ; allongé sur son lit, il joue à un jeu vidéo sur le portable de sa mère. Comme je commence à le connaître, je feins d'être entré dans la chambre pour saluer le chien, qui me répond en me léchant la main et en remuant la queue. En quelques minutes, nous descendons tous les trois la rue, moi à côté de l'enfant et le chien qui nous suit sans laisse, s'arrêtant à chaque poteau et courant pour nous rattraper. Je calcule qu'il ne me reste pas beaucoup d'années pour pouvoir marcher sans effort à côté de mon fils. Quand il aura encore grandi de quelques centimètres, il me sera moins facile de marcher comme aujourd'hui, ma main sur sa nuque. Je le conduis ainsi subtilement à travers les rues du Leblon, comme je conduisais par le passé des femmes de petite taille, qui en général n'ont pas le sens de l'orientation. Lors de ses brèves excursions dans le quartier, mon fils n'a jamais dû atteindre la promenade de la plage. Son chien non plus, qui dès qu'il voit la mer saute sur le sable et s'empresse de plonger dans l'eau. Je devrais l'en empêcher, car une loi interdit les animaux sur la plage, mais je crois que l'agent de la police civile ferme les yeux sur les chiens de race et les maîtres avec un pedigree. Entraîné par le chien, mon fils ressemble à un plouc qui court en baskets sur le sable avant de s'arrêter au bord de l'eau. Faulkner ! Faulkner ! crie-t-il en voyant le chien sauter par-dessus les vagues et plonger pour atteindre le brisement des flots. Je pourrais en profiter pour fanfaronner un peu, et qui sait faire du bodysurf avec Faulkner, mais en regardant derrière moi je vois mon fils qui entre en baskets dans la mer et manque de se noyer en nageant comme un chiot. Je le prends par la main et le ramène sur le sable, où le sauveteur Agenor nous observe en riant.

Les labradors, dit Agenor, sont d'excellents nageurs, certains sont même formés à secourir les noyés. Il demande à mon fils d'agiter les bras, et voilà que le chien nage vers lui avec une palme dans sa gueule. Pendant qu'ils roulent sur le sable, Agenor m'avoue qu'il a peur de perdre Rebekka. Il dit que je lui rendrais un grand service si je pouvais passer chez lui un de ces jours, et pas seulement pour qu'il rattrape le fiasco de la première visite. Il n'y a peut-être que moi qui puisse la dissuader de rentrer dans son pays, comme elle envisage de le faire depuis que la dernière tempête a provoqué des glissements de terrain et des morts. Ces derniers temps, elle est persuadée que les grosses pierres du sommet de la butte peuvent à tout moment rouler sur leurs têtes. Il lui a déjà expliqué que ces pierres sont là depuis l'ère des dinosaures, mais les paroles d'un sergent ne valent pas celles d'un intellectuel comme moi.

— Duarte !

Je suis stupéfait d'entendre mon fils m'appeler ainsi, et en me retournant je reçois une volée de sable dans ma bouche ouverte. Je serre la main d'Agenor, lui dis à bientôt en crachant des grains de sable, et cours derrière l'enfant qui court derrière le chien qui court derrière moi qui cours derrière l'enfant tandis que l'après-midi touche à sa fin.

17 avril 2019

Lorsque Rosane me sourit, ses pommettes semblent aussi postiches que de vraies pommes. Elle a sans doute eu recours à un comblement facial ou à des injections de Botox, mais je m'en moque. Elle peut bien me recevoir avec un visage trop maquillé, porter des bagues et des bracelets en or, avoir une statue dorée dans son salon, je m'en moque. Elle peut dire les pires insanités, jurer si elle veut sur la tête de Dieu que la Terre est plate, je m'en fiche. Chez la Rosane qui me conduit aujourd'hui vers le lit et qui porte des dessous en soie, je vois encore celle qui a surgi un jour de la mer, un bikini blanc sur sa peau mate. Bien sûr, cette image a tendance à s'estomper dans ma mémoire, mais ce n'est pas un problème. Cela fait un certain temps que je m'aperçois que les souvenirs que j'ai d'elle migrent peu à peu vers mon imagination, parfois même avantageusement. Si j'avais pu, j'aurais possédé

Rosane dès le premier regard, à l'instant même où je l'ai vue sortir de l'eau. Pourtant, la Rosane que j'aurais alors possédée n'égalerait pas celle que, en même temps, j'imaginerais posséder.

Pour cette femme qui dort, j'ai sourdement abandonné une famille stable et un roman inachevé. J'ai apporté une valise de vêtements et un ordinateur portable tout neuf, le même bagage que j'emporterais trois ans plus tard. Je suis passé par cet appartement comme un chat, me faufilant parmi les objets de la propriétaire. Son chevalet, ses pots de peinture, ses papiers végétaux et cartonnés, ses céramiques, ses lampadaires, sa jarre de Murano, sa table laquée et ses livres d'art, tout cela est resté impersonnel pour moi. S'il me prenait aujourd'hui l'envie de voler quelque chose, rien ne me tenterait. Je peux tout au plus ouvrir la bouteille de Black Label que je viens de voir sur le buffet, à côté d'un seau de glace fondue. Je remplis le seau de glaçons et me sers le whisky que Rosane n'a pas eu le temps de me proposer. Je déambule à travers le salon en balançant mon verre, me regarde dans le miroir rococo, trouve que mon visage n'est pas inintéressant, picore quelques fraises dans la cuisine, vais aux toilettes, entre dans la chambre de l'enfant que nous n'avons pas eu, remplie de boîtes vides, de tubes en carton, de cadres sans photos. Je retourne dans sa chambre, où je la vois dormir d'un sommeil aussi lourd que celui de Maria Clara, mais sans avoir eu recours aux sédatifs, si ce ne sont les services d'un gentleman. Sur la table de chevet, il y a un étui en ivoire avec une liasse d'euros, peut-être des milliers d'euros qui me sauveraient la vie, mais que je rejette comme autant de brouilles. Avant de partir, je me sers un autre whisky, puis encore un pour la route. Je jette un dernier coup d'œil au salon, et suis soudain agacé par la statue dorée. Je l'attrape par le cou et, d'une prise de judo, parviens à la mettre à terre ; seuls deux hommes musclés sauront la remettre debout. Aux passants que je croise en revenant chez moi, je lève mon verre avec la même main droite qui empoignait l'autre jour un revolver. Le verre de whisky semble provoquer l'indignation.

18 avril 2019

— L'espèce d'évangéliste déambule dans l'appartement en chantant des psaumes ou en déclamant des proverbes, et je ne peux pas verrouiller la porte de la chambre parce qu'on m'en a confisqué la clef. Elle entre sans frapper, elle interrompt mon travail pour savoir si je suis en paix, et si je proteste, elle dit doux Jésus en se signant. Pendant une scène cruciale d'*Othello*, elle m'a demandé si je connaissais l'Épître aux Romains de l'apôtre Paul, puis elle s'est mise à la lire, comme ça, purement et simplement. Elle est revenue vingt minutes plus tard pour me parler des deux jeunes hommes qui se tenaient la main dans le train et qui ont été expulsés du wagon à coups de pied. Elle a lu le verset de saint Paul qui condamne les sodomites, elle m'a parlé des femmes vicieuses qui commettent des péchés contre nature, et j'ai fini par perdre mon sang-froid : je me suis cogné la tête contre le mur jusqu'à ce qu'elle se taise. J'ai déjà dit à Kovaleski de congédier cette folle et de mieux choisir ses employées. Ça ne sert à rien de m'envoyer encore cette Dandara qui est venue hier et qui fouillait dans mes culottes, ni cette Marinalva d'avant-hier qui empestait l'eau-de-vie. Si c'est comme ça, je préfère encore virer Kovaleski lui-même.

— J'ai déjà compris qu'elle veut pas écouter la parole du Seigneur et c'est pas par méchanceté que j'ai insisté avec les Écritures. Mais j'aime pas beaucoup qu'elle dise que le salaire exorbitant qu'elle me paye, c'est pas pour les services d'une femme pasteur. Puis elle me balance à la figure que je suis qu'une simple aide-soignante, et pas une infirmière, et que j'ai pas à porter un uniforme blanc. Si j'entre dans sa chambre, c'est parce que le docteur m'a dit de surveiller la pauvre femme toutes les vingt minutes. Je lui administre les médicaments prescrits au bon moment, même si je suis sûre que c'est dans la foi du Christ et non dans la médecine qu'on trouve les remèdes aux maladies de l'âme. Je crois aux prêches des Évangiles, et ce n'est pas parce qu'elle est professeure ou docteure qu'elle a le droit de se moquer de mon ignorance. Pour votre gouverne, j'ai un peu étudié et je sais qui c'est, ce Shakespeare qu'elle lit tant dans sa chambre. Je l'ai pas lu, mais je sais qu'il a écrit un tas de tragédies en plus de *Roméo et Juliette*, et si j'étais riche je lirais tous ces livres en anglais. Il se trouve que j'habite la banlieue, et que de chez moi au travail j'en ai pour trois heures en train, métro et bus. Si j'ai de la chance, j'ai un siège libre, et que fait le travailleur lorsqu'il passe beaucoup de temps assis, à part voir des choses indécentes

sur internet ? On lit la Bible, qu'on trouve presque gratuitement dans n'importe quelle église, où le pasteur déchiffre pour nous le langage des prophètes. Maintenant j'ai vu que madame traduit la pièce *Othello* en portugais. Très bien, elle pourrait distribuer les livres dans la gare pour voir tout le monde lire Shakespeare dans le train.

— Tu as toutes les raisons du monde d'avoir les nerfs à fleur de peau, ma chérie. Personne n'aime avoir des étrangers chez soi, mais ce serait encore pire d'être confinée dans une clinique, loin des livres et de ton fils. Kovaleski m'a assuré que l'internement à domicile était ce qu'il y avait de mieux dans ton cas. Ici, nous avons la chance d'avoir des filets de protection aux fenêtres, à cause de l'enfant, même si personne ne pense que tu vas faire une bêtise. Malgré tout, Kovaleski a eu peur en apprenant pour le revolver, et il a bien évidemment approuvé la mesure que j'ai prise. Je me suis même proposé de jouer les aides-soignants, mais il ne veut pas renoncer aux professionnelles de son équipe. De toute façon, j'apporte aujourd'hui même mes affaires pour m'installer ici. Je vais essayer de convaincre l'infirmière de prendre le canapé du salon, pour avoir un peu d'intimité pour dormir et écrire mon roman dans le bureau. En dernier recours, je peux même dormir dans notre lit, mais tu vas peut-être trouver que ce n'est pas très approprié.

— T'as l'odeur de ta putain sur toi, Duarte.

— Parle plus bas, Maria Clara, le gamin t'entend.

— Tu pues la putain, Duarte.

— Duarte, amène-moi encore à la plage.

— Tu devrais plutôt apprendre la grammaire à l'école. Je ne veux pas que mon fils à moi sèche les cours.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais aujourd'hui c'est férié. On est Vendredi saint.

— Je n'ai pas demandé votre avis, madame Jéssica. Maria Clara m'avait bien dit que vous étiez très indiscrete.

— Je sais qu'elle a demandé ma tête au docteur, mais peu m'en chaut. Il est écrit : le salut des justes vient du Seigneur ; Il est leur protecteur au temps de la détresse.

— Bonjour Duarte, bonjour mon garçon, bonjour Jéssica. Je vous présente Sabrina. Maria Clara est-elle dans sa chambre ?

— Je suis là, Kovaleski. Duarte, la porte est ouverte, profites-en pour

courir retrouver ta putain.

19 avril 2019

Allô, dit-elle d'une voix plaintive, mais sa voix plaintive est bon signe pour moi. Je lui ai manqué au lit hier matin, car comme la majorité des femmes, elle aime s'endormir et se réveiller à côté de l'être aimé. Alors je lui promets de dormir en cuillère la prochaine fois, si elle m'accorde le plaisir d'une prochaine fois. Nous aurons de nombreuses prochaines fois, si ça ne dépend que de Rosane, autant de fois que son agenda le permettra. Pour faciliter la chose, je propose de me tenir toujours prêt dans son appartement. Je peux m'y installer aujourd'hui même, et je m'excuse dès à présent d'avoir renversé son bonhomme, que je remettrai debout avec l'aide du portier. Cela ne me dérange pas d'habiter seul pendant que je l'attends, je peux bien me contenter de deux vêtements de rechange et de mon ordinateur portable. J'utiliserai la salle de bains avec parcimonie, préparerai moi-même des repas frugaux et, dans la mesure du possible, je contribuerai aux dépenses ménagères. Mais Rosane trouve que cette proposition est absurde, ce serait revivre la relation que nous avons eue à la plage, alors qu'elle a maintenant un amant là-haut, dans la forêt. De mon point de vue, pourtant, elle est toujours cette femme engagée dans la forêt qui rencontre son amant en bord de mer. Napoleão ne va pas être d'accord, dit Rosane. Comment ça ? Je voudrais bien savoir quand est-ce qu'elle m'a demandé la permission de batifoler avec le vieux pendant notre mariage. D'après elle, Napoleão est cool, ouvert d'esprit, mais ça ne veut pas dire qu'il accepte tout ; c'est une chose de vivre ses aventures quand elle veut, c'en est une autre d'avoir un amant à demeure dans son appartement. S'il ne manquait plus qu'elle dise que le cocu est au courant pour nous, désormais il ne manque plus rien : il a non seulement autorisé, mais encouragé notre rendez-vous et attendu avec impatience son récit le lendemain matin. Il souhaite maintenant me rencontrer personnellement, car il entend déjà mon nom tous les soirs.

Rio, le 20 avril 2019

Mon cher Ronald,

Cela fait plus de cinq ans que nous ne nous sommes pas parlé, mais je me souviens toujours de nos délicieux dîners à São Paulo, avec toi, Cris, Maria Clara et moi. Je regrette que nous nous soyons perdus de vue après que tu as quitté notre maison d'édition pour fonder la prospère Editora Anhangabaú. Sans connaître les véritables raisons de ton départ, et sentimentalement lié à la maison d'édition qui m'a lancé, j'avoue qu'à l'époque je me suis senti désemparé et, pourquoi ne pas le dire, trahi. Pendant notre coexistence professionnelle, alors que tu révisais mes manuscrits, tes observations, même les plus incisives, ont été pour moi inestimables, et ce n'est peut-être pas un hasard si je n'ai rien publié depuis. Je suis finalement sur le point de terminer un nouveau roman, mais au cours de son écriture, j'ai remarqué que tu étais encore le fantôme chez qui je recherche le Oui et le Déplaisir, pour citer ton poète le plus cher.

Ces années de panne ont été nécessaires pour que je regarde mon ancienne maison d'édition avec le recul nécessaire. Notre vieux Petrus, que je croyais homme cultivé, sensible, fervent amant de la bonne littérature, s'est révélé être un vil commerçant. Je n'ai rien contre ceux qui font de bonnes affaires avec les livres, bien au contraire, surtout dans un pays où seul le commerce des armes est florissant. Ce qui me déçoit chez lui, ce n'est pas le mépris qu'il a pour un auteur de la maison, mais une vision à court terme en totale contradiction avec son réputé sens des affaires. J'ai douze titres chez lui, douze titres qui pourraient être relancés de temps en temps, ne serait-ce que pour que mon nom ne disparaisse pas complètement du marché. Mais, par avarice, il préfère les sortir du catalogue, ce qui me permet à ce stade de résilier les contrats, de récupérer mes droits et de les renégocier avec qui je veux. Je refuse de vendre mon œuvre aux enchères ou de la partager entre différents éditeurs, car je ne suis pas gouverné par la cupidité. C'est par désir de rétablir notre collaboration, sans parler de l'excellence formelle de ses produits, que j'ai choisi de donner la priorité à Editora Anhangabaú, avec laquelle, si cela t'intéresse, je suis libre de signer sans délai un engagement. Je peux me déplacer à São Paulo dès cette semaine, et comme un contrat d'exclusivité présuppose une contrepartie, je demanderai une

avance d'une valeur symbolique d'environ dix mille dollars. En plus des douze titres mentionnés plus haut, j'affirme sans fausse modestie que tu gagneras en prime le joyau de la couronne, ce roman même que je suis sur le point de terminer et qui est ouvert à tes précieuses critiques. Enfin, si vous m'offrez le plaisir de votre compagnie, Cris et toi, mon voyage à São Paulo comprendra un dîner chez ce fantastique thaï où nous sommes allés il y a des années, mais cette fois-ci c'est moi qui régale.

Avec mes plus vives amitiés,

Duarte

22 avril 2019

Vue d'en bas, cette multitude de gens couleur de terre qui descend la favela du Vidigal ressemble à un éboulement. En arrivant au pied de la butte, les habitants bloquent l'avenue Niemeyer et interpellent à grands cris les policiers en service. Les renforts ne tardent pas à arriver : un bataillon de policiers masqués et un véhicule blindé avec des têtes de mort gravées sur la carrosserie. Pendant quelques minutes, c'est match nul, avec d'un côté les manifestants qui agitent leurs pancartes en carton et de l'autre les soldats immobiles derrière leurs boucliers d'acier. Soudain, un caillou, une insulte, un mot d'ordre ou je ne sais quelle étincelle déclenche le conflit, et les boucliers avancent contre les pancartes. Un probable chef de communauté ordonne la retraite des manifestants par mégaphone, et ces derniers commencent à se disperser sur l'avenue. Mais il est trop tard, car les troupes lancent déjà des bombes lacrymogènes, du gaz poivré, des balles en caoutchouc et donnent des coups de matraque en combat rapproché. J'avais prévu de rendre visite à Agenor à la tombée du soir, mais il est évident que je ne parviendrai pas de sitôt à trouver un mototaxi pour monter la butte. Face à la bataille qui s'étend le long de l'avenue, je juge qu'il est plus sage de désertir mon poste et de rentrer chez moi. C'est alors qu'une jeune fille au visage couvert d'un foulard, qui apparaît dans le nuage de fumée, attire mon attention, et d'un adroit coup du pied gauche elle rebalance aux policiers la grenade lacrymogène qui fumait sur le bitume. Elle traverse la rue en courant jusqu'au trottoir où je me trouve, et je ne crois pas qu'il

existe deux rousses dans la même favela : Rebekka, j'appelle, la voix étouffée par le bombardement. Je saisis son bras pour l'empêcher de retourner au milieu du tumulte, mais en essayant de s'échapper elle me flanque un coup de coude sur les lèvres. Excuse, dit-elle, les yeux gonflés par les gaz lacrymogènes. Dès qu'elle me reconnaît, elle crie mon nom et presse son foulard contre ma lèvre inférieure pour arrêter le saignement. Elle veut m'emmener à la pharmacie, qui est entourée de vaillants policiers, et je dois lui rappeler qu'elle est étrangère, susceptible d'être arrêtée et expulsée pour avoir participé à des manifestations dans le pays. Elle consent finalement à partir avec moi, et après une centaine de mètres, nous arrivons au Sheraton, un hôtel de luxe où la police ne pénètre jamais, sauf pour y chercher des habitants des favelas. Nous saluons les agents de sécurité en anglais, et au comptoir du bar américain je demande une seule caïpirinha, pour elle, car deux caïpirinhas coûteraient plus cher que ce que j'avais mis de côté pour le mototaxi. Je demande des nouvelles d'Agenor, et elle me répond en haussant les épaules, me montrant le portable où il y a trois appels manqués de Mon Amoureux. Sur le même écran, des messages arrivent avec de nouvelles infos sur la mort de l'habitant de la favela, un type apprécié de tous. Son fils est un élève du cours d'anglais de Rebekka, mais ce n'était pas suffisant pour qu'Agenor la laisse sortir dans la rue. Il ne voulait pas voir sa femme mêlée à des trafiquants qui, d'après lui, sont derrière cette manif. Il donnera toujours raison à ses amis de la police, qui risquent leur vie pour combattre les voyous de la favela. Sauf que le type qu'ils ont tué d'une balle dans le dos n'était pas un voyou, c'était un éboueur, et pour punir Agenor, Rebekka ne répond toujours pas à son appel. Un peu calmée, elle applique un glaçon de la caïpirinha sur ma lèvre enflée et en profite pour me dire à quel point elle a aimé mon roman, au point d'avoir commandé mes autres livres sur internet. Elle avait même envisagé de passer chez moi pour me poser quelques questions, car elle aimerait me traduire en anglais, sans engagement, just for fun. Elle m'aurait appelé si elle avait eu mes coordonnées, mais avec ma permission, elle va les noter pour m'écrire des Pays-Bas. Elle pense toujours que Rio est la ville la plus merveilleuse du monde, mais elle veut un peu de distance. À Utrecht, elle retrouvera le Rio de son enfance, où elle aimera son Orphée pour toujours. J'envisage de répondre à la demande d'Agenor, de la rassurer sur les inondations, les glissements de terrain et les pierres dangereuses de la butte.

J'envisage de lui dire qu'Agenor est au fond un homme bon, qu'il ne mérite pas d'être abandonné. À la place, je me surprends à lui dire que je mourrais de tristesse si elle partait. En souriant, je lui demande encore si elle viendrait avec moi si j'avais vingt ans de moins. En souriant, elle me répond que oui, si j'étais vingt ans plus noir.

— Oui, mon amoureux. J'arrive. Je suis dans la pharmacie. Je n'étais pas bien, j'ai eu la nausée, mal au ventre. Tu es sur l'avenue ? Oui, je viens de sortir de la pharmacie, j'ai dû faire un saut à l'hôtel. Pas un hôtel coquin, non, un hôtel tout court. Il faut vraiment que je te le dise ? Je suis allée au Sheraton pour faire caca, voilà, t'es content ? Alors viens me chercher à l'entrée.

Elle raccroche et me dit au revoir à la hâte. Elle me demande d'attendre un peu à l'intérieur, car elle ne sait pas de quoi il est capable s'il nous voit sortir ensemble de l'hôtel.

— Il te tuerait ?

— Bien sûr que non. Il te tuerait toi.

24 avril 2019

Les ladres qui s'occupent de l'administration de l'immeuble ont renvoyé le gardien de nuit, qui à ma demande filtrait les visites et chassait les indésirables. C'est pourquoi ce soir, en répondant à l'interphone, je suis surpris par l'accent pauliste de Petrus, qui m'avait laissé des messages sur mon répondeur et doit être venu pour obtenir satisfaction. Il vient sans doute guidé par les médisances de l'autre indiscret, car si les éditeurs parlent mal des autres éditeurs derrière leur dos, ils sont les meilleurs amis du monde lorsqu'il s'agit d'exploiter leurs auteurs. Au nom d'une lointaine amitié, j'allume la cafetière pour le recevoir, mais je veux qu'il remarque que le café est réchauffé. Petrus arrive en costard cravate et se plaint de la chaleur de Rio, où il est venu pour le lancement d'un livre sur lequel sa maison d'édition mise gros. Après l'avoir retiré de sa serviette en cuir, il m'offre un exemplaire du jeune auteur, dont je n'ai pas retenu le nom, qui est la grande révélation de la littérature brésilienne contemporaine. La fraîcheur de sa prose rappelle, selon Petrus, certains des meilleurs moments

de ma première et plus brillante phase. Le café déjà froid dans sa tasse, il me parle encore et encore de son protégé avec un émerveillement presque homosexuel. Mais peu à peu son discours faiblit, sa voix tressaute, et il se tait, le regard fixe ; le revolver de Maria Clara, que j'avais posé sur l'étagère du salon, est pointé par hasard sur sa tête. En un clin d'œil, Petrus oublie l'écrivain prodige et affirme que la principale raison de sa visite me procurera une grande joie. Il retire une tablette de sa serviette en cuir et me raconte le coup de génie de son service marketing. Ils ont découvert que cette année 2019 correspondait au bicentenaire de la naissance de Marie II, reine de Portugal, fille aînée de Pierre I^{er}, empereur du Brésil. Elle est donc venue au monde à Rio de Janeiro pendant le règne de son grand-père, Jean VI, thème et décor de mon roman *L'Eunuque du castel royal*. Dans le dernier chapitre du livre, du reste, la petite-fille apparaît dans les bras de sa grand-mère, lorsqu'elle assiste au concert d'adieu du castrat Abelardo Nenna, avant son départ pour Lisbonne, où il accompagnait la cour de Jean VI. Pour célébrer cet anniversaire, et compte tenu de l'engouement croissant pour la monarchie dans le pays, les publicitaires envisagent une édition de luxe de mon roman, qui serait lancée simultanément au Brésil et au Portugal. Les images de la tablette me montrent les illustrations qui accompagneraient mon texte : le parc de Boa Vista, les costumes des nobles, les aristocrates en perruque, le palais familial, la forêt vierge, les prêtres, les militaires, les livrées des valets, les tilburys, les coches, les cochers, les chevaux et les esclaves. Semblable à un coffre, la couverture en cuir montre le blason du Royaume-Uni de Portugal, du Brésil et des Algarves, avec le titre du livre et les noms de l'auteur et de l'éditeur en lettres baroques et gaufrage doré. Tout cela me semble un peu tape-à-l'œil, mais je félicite Petrus avant de signer les huit copies du renouvellement des contrats de cession de mon œuvre complète, y compris le roman inédit. Il déchire généreusement mes reçus d'emprunts passés et me gratifie d'une avance de onze mille dollars qui pourront être convertis en reais au taux du jour et transférés demain sur mon compte bancaire.

29 avril 2019

Celui qui embrasse mon fils adoucit ma bouche, dit le dicton. Pour adoucir Maria Clara, je me présente chez elle avec une planche de surf argentée achetée pour le gamin, maintenant que je suis riche. Elle vient elle-même m'ouvrir, m'embrasse sur les joues avec effusion et, croyant qu'il lui est destiné, me remercie pour le cadeau. C'est comme si j'avais écouté derrière la porte sa conversation avec Laila, qui attend que le Dr Kovalski l'autorise à l'emmener à la plage. Laila porte un T-shirt rouge, au lieu de l'habituel uniforme de ses collègues, et elle connaît la valeur thérapeutique des sports nautiques. Elle pratiquait elle-même, dans sa prime jeunesse, le surf, le windsurf, le kitesurf, et elle vient de promettre des cours à Maria Clara. C'est à toi de jouer, dit Maria Clara en s'asseyant par terre, devant Laila, pour continuer une partie de dominos. À trois, c'est encore mieux, dit Laila, avant d'annuler la partie et de redistribuer le jeu. Cela fait longtemps que je n'ai pas joué aux dominos, mais je n'ai jamais vu des pièces comme celles que j'ai en main, dont certaines ont jusqu'à douze petits points par carré, certains même colorés. Ce sont des dominos cubains, m'informe Laila, que je soupçonne d'être de mèche avec Maria Clara pour me battre. Je fais semblant de ne pas remarquer qu'elles s'échangent furtivement les pièces, heureux de voir que Maria Clara s'entend enfin avec une de ses gardes-malades. Les deux partagent même le lit, où Laila l'endort avec des lectures peut-être ennuyeuses, mais plus efficaces que n'importe quel somnifère. Elle lui a même lu des tracts du SATEMRJ, le syndicat des aides-soignantes, où elle fraternise souvent avec les communistes. Elle voudrait emmener Maria Clara à une réunion du parti, mais le Dr Kovalski est contre, pensant que cela pourrait la déprimer. Distraites par leur conversation, s'échangeant des sourires et des regards, elles me permettent de progresser dans le jeu, et je suis sur le point de gagner une deuxième partie lorsque le chien renverse toutes les pièces avec ses pattes. Bravo Faulkner, tempête Maria Clara, souvent peu tolérante envers l'animal de compagnie de son fils, qui avait manqué de trucher le chat qui l'avait précédé. C'est justement à propos de l'enfant que le portier souhaite me parler quand je réponds à l'interphone. Suivi par le chien, je descends en courant jusqu'au hall d'entrée, où je tombe sur un grand type au crâne rasé, qui vient de gifler mon fils à l'oreille. Je lui crie dessus, je bombe le torse, mais il est hors de question que je me collette avec ce géant. Le chien, qui devrait défendre ses maîtres, remue la queue et bave, la langue pendante,

même lorsque la brute me pousse en montrant son fils assis par terre. C'est un garçon aussi gros que son père, qui pleure, un œil au beurre noir et la bouche pleine de sang. Je regrette, mais une dispute entre gamins ne lui donne pas le droit de taper mon fils.

— Va te faire foutre, dit-il, je te connais pas.

— Je ne vous connais pas non plus.

— T'habites l'immeuble ?

— Ce ne sont pas vos affaires.

— T'habites ici ou pas ?

— J'ai habité ici treize ans.

— Il habite ici ou pas ?

— Non, monsieur, répond le portier.

Le colosse ouvre sa veste et sort un revolver :

— Alors barre-toi.

— Du calme, jeune homme.

— Casse-toi maintenant.

Et mon fils :

— Duarte, allons à la plage.

Je préférerais aller dans l'eau un peu plus loin, mais le chien décide de sauter sur le sable et plonge juste devant le poste de secours. La mer est calme, propice aux cours de natation, et au début je ressens une étrange pudeur à tenir mon fils nu par la taille. Lui tenir le ventre, lui faire battre des pieds et des mains, c'est le minimum qu'on puisse attendre d'un père, mais voilà qu'Agenor fait irruption dans l'eau et se mêle à la leçon. Il jette l'enfant en l'air, laisse l'enfant couler, relève l'enfant, lâche l'enfant, repêche l'enfant, et l'enfant s'accroche à son cou aussi gros qu'une bûche. Il envoie l'enfant au loin, le rappelle, retire sa main, recule, recule encore un peu pour l'encourager, et voilà que mon fils s'accroche au cou de son tonton, comme il l'appelle déjà. Il feint de me rendre l'enfant, pour le plaisir de le voir me rejeter, puis il éclate de rire en le prenant sans ses bras. Parce qu'il m'a un jour sauvé de la mort, cet homme doit penser qu'il a des droits sur la vie qu'il me reste, y compris celui de prendre ma place de père. En sortant de l'eau, l'enfant sur ses épaules, il regrette de ne pas me voir ces temps-ci et me demande si je suis toujours aussi occupé avec mon livre. Je me mords la langue pour ne pas lui répondre que j'ai été occupé dans un hôtel avec sa femme et que, à sa place, je ne la laisserais pas sortir avec ce

petit short qui met en valeur son joli cul. Rebekka va très bien, dit-il, elle ne me parle plus de départ, ni des pierres de la butte. Elle lui a même raconté qu'un attentat avait eu lieu dans sa ville natale, et elle était d'accord pour dire qu'ici au moins on n'avait pas de terroristes. Elle va faire un barbecue pour ses amis, et bien sûr, mon fils et moi-même sommes invités. Elle a prévu les boustifailles pour le dimanche de la fête des Mères, ce qu'Agenor a compris comme une allusion. Lui qui n'a pas d'enfant donnerait tout pour être le père d'un petit métis.

5 mai 2019

— Ouvre-moi la porte, espèce de merde !

C'est un cri sourd qui vient du fond du hall d'entrée, et le portier court pour ouvrir la porte de l'ascenseur. Un jeune et petit type cravaté fustige l'employé qui a mis trop de temps à le servir :

— Cette espèce de merde n'a pas encore compris qu'il doit aussi ouvrir la porte pour ceux qui sortent de l'ascenseur, pas seulement pour ceux qui entrent.

Je ne connaissais pas cette règle du protocole, et le petit type me traite de bouseux, car au lieu de lui donner raison je me moquais de lui, croyait-il. En vérité, j'étais heureux de m'être offert le luxe d'apporter une bouteille de champagne Cristal, le préféré de Rosane, pour son anniversaire. Ne sachant pas si elle était chez elle, je voulais laisser le paquet avec un petit mot dans le hall, mais le portier, encore un peu sonné, se précipite sur l'interphone. Rosane insiste pour que je monte et me reçoit en peignoir, car elle allait prendre une douche. Elle me fait un smack en échange du champagne et saute de joie lorsqu'elle croit comprendre que j'ai accepté de fêter son anniversaire chez son petit ami. Elle me prépare un whisky, car nous n'avons pas le temps de mettre le champagne au frais, et laisse son peignoir tomber en allant dans la chambre, où je me dévêtis moi aussi avant de m'allonger sur le lit. Au lieu de se coucher à côté de moi, elle prend dans son placard, pour me la montrer, sa robe de bal, une longue robe qui rappelle, avec ses rayures et ses étoiles, le drapeau des États-Unis. Puis, sur la table de chevet, elle saisit le cadeau envoyé par le beau-fils, un petit

clown en caoutchouc qui, lorsqu'on le presse, éternue un jet de cocaïne par son nez rouge. Elle veut que je prenne un peu de poudre pour être plus à l'aise ce soir, mais je lui répète que je ne viendrai pas, je n'ai nulle envie de me lier d'amitié avec ce vieux voyeur. T'es vraiment un mufle, dit-elle. Lorsque les femmes de son tempérament s'énervent, les portes en souffrent, et celle de la salle de bains s'est pris tellement de coups pendant nos trois années de mariage qu'elle ne ferme plus comme il faut. Paralysé au pied du lit, j'entends maintenant claquer la porte de la cabine de douche, fabriquée en verre incassable, puis le bruit de l'eau. Elle sait que, comme d'habitude, je m'assoierai sur la cuvette pour la regarder se laver, et voir ses cheveux noirs et la mousse du shampoing glisser sur sa peau bronzée. Sans se hâter, elle savonne ses épaules, ses bras, ses aisselles, et à l'exception de ses seins plus fermes, un peu plus gros qu'avant, lorsqu'ils étaient naturels, je connais mieux Rosane nue que vêtue. Mais à mesure que le savon descend le long de son corps, la vapeur monte le long de ses jambes et ne tarde pas à embuer entièrement la vitre de la cabine. Je n'aperçois maintenant qu'une silhouette en mouvement, et moins je vois Rosane, plus je la désire. Soudain, j'entre sous la douche, prêt à combler ses désirs, y compris celui de se faire des câlins debout, mais en le faisant c'est tout à coup à Rebekka que je pense.

6 mai 2019

Duarte a dû rêver de Rebekka, car en entrouvrant les yeux il pensait encore que c'était elle qui se trouvait à côté de lui, à la droite du lit, et qui sait, dans un hôtel coquin de l'avenue Niemeyer. Il remarque ensuite ses cheveux teints en blond, et en soulevant le drap, il découvre le corps d'une femme plus âgée que lui. Il ne reconnaît pas son visage, dont les traces de mascara tachent aussi l'oreiller, ni cette chambre spacieuse haute de plafond, comme ceux des anciens appartements de Rio de Janeiro. À travers le rideau translucide, il entrevoit la plage du Flamengo telle qu'il la voyait depuis la chambre de ses parents, et durant une seconde il se croit allongé à côté de sa propre mère ressuscitée. De peur de réveiller la dame, il ramasse discrètement ses vêtements sur la pointe des pieds et peine à arracher un

bracelet sur lequel le nom DUARTE est inscrit en lettres phosphorescentes. Il se souvient alors que c'est Rosane qui l'avait accroché à son poignet au moment où ils étaient passés devant les videurs de la fête dans une voiture conduite par le chauffeur du maître de maison. Située au milieu d'un parc d'arbres ancestraux, la maison est un monument néoclassique avec des colonnes doriques, sur une colline surplombant la baie de Guanabara. Alors qu'il franchissait la porte d'entrée, Duarte eut l'impression que les salons étaient à l'envers, mais il comprit vite que toutes les lumières émanaient de grands cercles de verre opale encastrés dans le sol. D'une voix étranglée, il félicita Rosane pour son projet d'éclairage, mais celle-ci n'était plus là ; à sa place se tenait un garçon semblable à un valet de cœur. Duarte circula parmi les convives en buvant du champagne et en regardant les jeunes filles en minijupe danser sur de la musique électronique, tandis que les lampes LED blanchissaient leurs cuisses. La moitié supérieure des danseurs était plongée dans la pénombre, et leurs bracelets personnalisés brillaient sur leurs bras levés. Ils dansaient seuls ou à deux, sans se regarder, absorbés par leurs ombres longilignes qui s'agitaient sur le plafond – à moins que Duarte ne mélange rêves et souvenirs.

Réveillé, après s'être lavé le visage et rincé la bouche dans la salle de bains Art déco, sans céder à l'envie d'utiliser la brosse à dents de la dame, il se souvient d'avoir traversé plusieurs salons comme un somnambule, et à chaque seuil qui les séparait un garçon remplaçait son verre à moitié vide par un autre débordant de champagne frais. À un moment donné, il se demanda ce qu'il faisait seul à cette fête, dans un manoir gréco-romain dont les siphons avaleraient une quantité de champagne Cristal équivalente à mille bouteilles comme celle qu'il avait offerte à Rosane. Il s'approchait du sixième ou septième salon lorsqu'il aperçut un visage connu, un visage connu qui l'aperçut lorsque du septième ou sixième salon il s'approchait. Ils se saluèrent en levant leurs verres simultanément, mais avant même de lire le nom ETRAUD sur le bracelet de l'autre, Duarte comprit que le mur du dernier salon était un gigantesque miroir monobloc. Il était quand même heureux de se voir rajeuni, ce qui était peut-être dû à la lumière ascendante, qui atténuait les cernes et les rides. C'est alors que Rosane apparut, portant à son annulaire droit une somptueuse alliance, et lui présenta son fiancé, un Napoleão voûté aux traits presque puérils. Mais vue de près, sa peau, aussi lisse que la faïence, devait sans doute moins à l'éclairage qu'à la chirurgie

esthétique. C'était un type avenant, avec un sourire figé, qui lui serra et lui secoua la main un long moment et s'étonna qu'il fût si photogénique, car sur les photos de Rô il semblait bien plus jeune. Il n'était pas non plus aussi grand et mince que Rô l'avait décrit, dit le vieux, qui malgré ses talonnettes ne dépassait pas un mètre soixante. Il n'eut pas le temps de donner son opinion sur les tenns en cuir de Duarte car il fut interrompu par un homme de sa cour. C'était un monsieur à l'œil vif qui, lisant le nom de Duarte sur son bracelet, lui demanda s'il était vraiment le grand écrivain. Il pria Rosane de les prendre tous les deux en photo, et le flash du portable attira les curieux. En peu de temps, il y avait là tout un tas de gens qui voulaient prendre des selfies avec le célèbre invité, y compris une poignée de jolies femmes qui lui rappelèrent les tumultueuses nuits d'autographes de son âge d'or. Lisant leurs noms sur les bracelets, il s'amusa à improviser des vers dans le style de ses anciennes dédicaces, lorsque les femmes venues pour les autographes trouvaient des petits mots à l'intérieur des livres : Hélène, beauté sereine ; Véronique, déesse laconique... Ces petites plaisanteries ne plaisaient guère à Maria Clara, qui n'alla bientôt plus aux soirées de lancement de ses romans. À l'aise, Duarte prit l'habitude de quitter ces soirées au bras d'une conquête. Mais tout n'était pas rose dans ses aventures galantes. En chair et en os, il n'arrivait pas toujours à répondre aux attentes de ses exigeantes lectrices, qui admiraient sa persona littéraire. Aujourd'hui, avec ces fans gracieuses et illettrées, qui n'avaient pas la moindre idée de ce qu'était un je lyrique, un claquement de doigts suffirait à les soumettre à ses désirs les plus intimes : Gilda Natache, tu imploreras ma cravache ; Doris Nora, tout mon lait tu boiras... Devançant la file des demoiselles excitées, une femme d'un certain âge avec un collier de perles aux multiples rangées le tirait par le bras et murmurait à son oreille des mots incompréhensibles. Elle devait être de la maison, car elle ne portait pas de bracelet, et il mit du temps à comprendre que cette dame lui demandait un baiser sur la bouche. Puis elle en demanda un autre, lui affirmant que Rosane avait raison de dire qu'il embrassait bien. Elle en voulait un troisième, et Duarte salua l'arrivée d'un petit type irrité : ça suffit, mom ! Avec ce contretemps, le cortège des jeunes filles à sa disposition se dispersa, et les récentes admiratrices qu'il croisait ne semblaient plus le reconnaître. Ainsi, la fête perdit son charme pour Duarte, qui décida de filer à l'anglaise et ne se souvient de rien d'autre.

Au contraire des maisons que l'on revoit à l'âge adulte, et qui nous paraissent plus petites que dans nos souvenirs, le salon de cet appartement est quatre fois plus grand que celui des parents de Duarte. Il est probable que la maîtresse de maison ait réuni des appartements voisins en détruisant les cloisons, mais d'après l'angle de vue sur la plage et les parcs de l'Aterro do Flamengo, il ne fait pas de doute que Duarte se trouve au même étage du même immeuble où il a grandi. Avant de se sentir chez lui, avant de se délasser dans un fauteuil, de demander un café à l'employée, de lire le journal en hochant la tête, avant de devenir son père, Duarte presse le pas pour partir. Il ne résiste pas, pourtant, à fouiner dans les photos encadrées qu'il voit et découvre que la maîtresse de maison, cette dame qui dormait à ses côtés, défigurée, se trouve être l'ex-femme de Napoleão Mamede. La voilà au temps jadis avec son mari, qui prennent la pose tout autour du monde, en compagnie parfois du fils, aussi petit que le père. Encore tout jeune sur les photos, le petit type lui rappelle quelqu'un vu récemment et, oui, c'est l'idiot qui a piqué une crise de nerfs dans l'ascenseur de Rosane. En regardant de plus près, c'est le même imbécile qui a crié pendant la fête : ça suffit, mom ! Maintenant, il faut que Duarte se souvienne de la manière dont il a quitté cette soirée, et s'il se connaît bien, il ne pourra pas s'empêcher de marcher pendant trois heures pour arriver chez lui plein d'idées pour son roman. Cela n'arriva pourtant pas, car en descendant la rue vers le parc, il fut abordé par une voiture noire, et le même chauffeur qui l'avait conduit avec Rosane à la soirée lui ouvrit la portière. À l'arrière, à la place de Rosane, Duarte se trouva nez à nez avec l'ex-madame Mamede, la mom.

São Paulo, le 9 mai 2019

Cher ami,

Je ne peux manquer de partager avec vous mon enthousiasme quant au succès du lancement, tant attendu, de l'édition de luxe de *L'Eunuque du castel royal*. Une semaine seulement après son annonce sur notre site, les préventes ont largement dépassé nos meilleures estimations, ici, au Brésil, comme au Portugal. Le tirage limité, à cause du prix élevé de la couverture,

a déjà été revu à la hausse par notre département des ventes. Par « effet collatéral », on note déjà, sur le marché, une forte demande pour *L'Eunuque* dans son format standard, accessible à tous, et une nouvelle réimpression vient d'être autorisée. Par conséquent, pour vous débarrasser, le cas échéant, de soucis étrangers à l'écriture de votre roman, n'hésitez pas à nous demander de nouveaux fonds.

Connaissant votre nature, je ne pense pas que vous soyez enclin à la *Schadenfreude*, mais j'ai besoin de vous avouer en privé que nos espoirs mis sur le plus jeune auteur de la maison ont été déçus. J'ai même été obligé de licencier la personne responsable de son évaluation surestimée, car le stockage des innombrables invendus nous portera grand préjudice. Plus grave que les ventes décevantes, l'accueil que lui a réservé la critique sera peut-être fatal pour l'avenir d'un si jeune auteur. Du reste, un hebdomadaire a affirmé, peut-être non sans raison, que les rares passages réussis sont calqués sur les œuvres de Duarte. Parmi mes contacts personnels, plusieurs rédacteurs culturels de journaux et de magazines me demandent s'ils devront encore attendre longtemps pour lire votre nouveau roman.

J'ai écrit l'autre jour à Maria Clara et j'ai su pour ses problèmes de santé. Je lui souhaite un prompt rétablissement, au nom de toute la maison, où elle est chérie et admirée non seulement comme votre épouse pendant tant d'années, mais comme la meilleure traductrice que nous ayons eue. Je sais aussi que Maria Clara, forte de ses immenses connaissances linguistiques, a parfois contribué, avec des « retouches » précises et légères, au figlage de vos livres. Si nous ne pouvons compter cette fois-ci sur elle, sachez que notre maison dispose des meilleurs professionnels dans le domaine de l'édition. Comme vous le savez sans doute, un regard extérieur peut parfois résoudre aisément une impasse à laquelle même les plus grands écrivains du monde sont un jour inévitablement confrontés. Même si vous considérez, avec votre modestie notoire, que vos écrits, en l'état actuel, ne sont que des brouillons, je vous propose de nous envoyer toutes vos pages dès que possible. Il est crucial que le roman sorte cette année, afin qu'il soit boosté par le succès de *L'Eunuque* et par les fêtes de Noël.

Avec mes amitiés fraternelles,

Petrus

12 mai 2019

*Si je pouvais décrire la beauté de vos yeux
Et énumérer ainsi toutes vos grâces
L'âge futur rirait du poète ambitieux :
Jamais le ciel n'a modelé une telle face*

Laila ouvre la porte en déclamant Shakespeare puis revient dans la chambre, où elle s'assoit à côté de Maria Clara dans le lit envahi de livres. Elles reprennent leur lecture sans se soucier de moi, ni du bouquet de roses rouges que j'ai apporté à Maria Clara pour la fête des Mères. Visiblement, la littérature a gagné le pas sur les sports extrêmes, et Laila s'accorde encore le luxe de fumer des cigares Cohiba dans une chambre aux fenêtres fermées. Aussi mon fils s'est-il emparé de ce qui lui appartenait déjà et m'attend impatiemment dans le salon avec la planche de surf argentée sous le bras. Mais ce sera pour un autre jour, car contrairement à ce qu'il pensait, Agenor n'habite pas le poste de secours et le barbecue n'aura pas lieu sur la plage.

Le chauffeur de taxi, qui n'était déjà pas très content d'avoir un chien à bord, n'accepte de monter à la favela que lorsque je lui propose le triple du prix de la course. Une patrouille au pied de la butte du Vidigal nous intercepte afin de connaître notre destination, et je comprends que prononcer le nom d'Agenor, c'est comme porter un bracelet VIP, car le policier nous indique la meilleure route et se propose presque de nous escorter. Nous entrons dans la maison ouverte et montons trois volées de marches pour atteindre la terrasse, en bonne partie occupée par une piscine rectangulaire en fibre bleue haute de plus d'un mètre et demi, posée directement sur le sol. Agenor et Rebekka, accroupis, remuent les braises du barbecue, tandis que les invités boivent de la bière et profitent de la vue à l'ombre d'un auvent. Il y a là des femmes en bermuda en jean moulant leur cul imposant, deux ou trois sergents en surpoids dans des uniformes sombres, des pékins en sandales et chemise ouverte, leurs ventres exposés, ainsi qu'un type en costume noir et col fermé. Personne ne remarque notre arrivée jusqu'à ce que Faulkner s'élance en courant, fasse une cabriole,

plonge dans la piscine, et par réflexe un policier dégaine son pistolet. Agenor éclate de rire et vient nous saluer, prêt à céder au caprice de l'enfant, qui veut aller dans la piscine tout habillé. Il me présente à ses amis comme un célèbre écrivain, mais ces derniers ne sont guère impressionnés, et dans le repaire d'Agenor je me sens aussi déplacé que dans le palais de Napoleão Mamede. Qui sait, je pourrai peut-être parler un peu avec Rebekka, à qui j'offre une rose rouge et un dictionnaire anglais-portugais/portugais-anglais. Elle saute de joie, m'embrasse sur la joue, descend l'escalier en courant et revient en bikini pour plonger dans la piscine avec mon fils. Elle lui montre comment nager quatre mètres sous l'eau, en aller-retour, aller-retour, aller-retour. J'admire ses culbutes chaque fois qu'elle s'approche du bord, et je ne sais si Agenor est sérieux lorsqu'il me dit de faire attention à ce que je vais écrire sur sa femme. Dans le doute, je me propose de l'aider avec le barbecue, sur lequel il prépare la picanha, un morceau triangulaire de viande crue qu'il presse contre une planche avec la main gauche, tandis que la droite y introduit une broche à deux fourchons. Son visage exprime un plaisir évident à pénétrer peu à peu la viande tendre, qui lui oppose à un moment donné une certaine résistance. C'est comme s'il y avait là un nerf indésirable, qu'il perfore et déchire presque rageusement, alors que des perles de sueur gouttent de son front sur la viande. Il pose enfin la broche sur un support métallique au-dessus des braises et, disposant les saucisses sur une plaque, me demande de retourner la picanha lorsque le sang commencera à suinter sur sa face supérieure. Les invités ont baissé la voix quand je me suis approché d'eux, mais j'ai pu remarquer que les femmes se plaignaient de la criminalité et que les hommes parlaient marques d'armes à feu. Portant maintenant un petit short blanc et un T-shirt Hocus Pocus, Rebekka surgit avec une grande casserole de farofa, de la farine de manioc frite, et invite ses amis à goûter une première tournée de viande, qu'Agenor tranche avec un couteau de boucher.

À la tombée du soir, assis sur le bord de la piscine, Rebekka, mon fils et moi lancions des os au chien lorsque Agenor m'a appelé dans un coin. J'ai pensé que c'était un prétexte pour m'éloigner de Rebekka, mais il répondait simplement à la requête d'un type qui détonnait parmi les autres, avec son costume noir et sa chemise boutonnée. C'est son ami, le pasteur Dinamarco, qui me reçoit avec un Dieu soit loué et se montre intéressé par mon livre, me demandant s'il a pour sujet la vie de la favela, ses manifestations

artistiques et culturelles. Oui, j'allais justement assister à la ronde de samba qui a pris place sous l'auvent, avec pandeiro, atabaque, guitare et cavaquinho. Mais le pasteur jette un regard dédaigneux vers le groupe, lui qui est sans doute fan de gospel. Il veut savoir si j'ai déjà par hasard entendu parler des chanteurs castrats, aussi populaires par le passé que les pop stars d'aujourd'hui. Bien sûr, je suis expert en la matière depuis que j'ai fait des recherches pour un roman qu'on reverra bientôt en librairie. Le pasteur Dinamarco me raconte alors que dans diverses communautés défavorisées de Rio, on a vu apparaître des chanteurs de ce genre. Mais personne ne se compare au pionnier de cette vague, de loin le meilleur soprano masculin de ces dernières années, et qui habite, pure coïncidence, la favela du Vidigal. Le pasteur fait un signe en direction de deux femmes, l'une trapue, l'autre imposante, qui se tiennent à l'écart des musiciens. Il tente d'expliquer à la première l'importance que la mention du nom d'Everaldo Canindé aurait dans le livre d'un auteur aussi célèbre que moi. Si elle pouvait raconter l'histoire incroyable de son fils, il se pourrait bien que je lui consacre tout un chapitre. La femme ne se fait pas prier et, pour commencer par le commencement, jure qu'à l'intérieur de son ventre le petit Noir écoutait déjà ses sambas et pontos de macumba. Elle ne pouvait même pas dormir, car dès qu'elle cessait de chanter, il protestait à coups de pied :

— Vous pouvez écrire ça dans votre livre : la musique était comme un placenta pour le petit Noir.

Plus tard, elle embrassa Jésus, arrêta les bêtises et s'en fut travailler chez une Portugaise irascible. Son mari, un chef d'orchestre italien dévergondé, caressait le petit pendant qu'il lui enseignait l'opéra, et comme elle ne voulait pas d'un fils pédé, elle s'en alla. Il ne fut pas pédé, mais pas non plus un homme entier, à cause du pasteur.

— Le pasteur Jersey, ajoute le pasteur Dinamarco.

— Le pasteur Jersey, qui tenait au fond de l'église une clinique d'avortement clandestine, avec la complicité du pharmacien.

— En ce temps-là, je n'étais qu'un simple apôtre.

— Le pasteur Jersey, qui a travaillé comme un cochon en opérant mon fils. Montre-lui, mon petit !

Elle s'adressait à la femme imposante, en réalité un homme à l'âge

indéfinissable, glabre, aux seins aussi gros et aux hanches aussi larges que ceux de sa mère.

— Montre tes parties génitales à l'écrivain, mon petit !

N'ayant nulle envie de voir ça, je lui dis que dans mon livre les parties génitales sont censurées, pour ne pas choquer les lecteurs.

— Il aurait pu au moins lui couper les roupettes avec un minimum de soin. À mon avis, le pasteur a châtré mon petit avec un couteau de boucher.

— Le pasteur Jersey, soyons clairs.

— Monsieur l'écrivain pourrait aussi citer dans son livre le prophète Zacharie : malheur au pasteur qui abandonne son troupeau ; que l'épée de la Justice blesse son bras et perce son œil droit.

Le pasteur Dinamarco admet que son prédécesseur de l'église da Bem-Aventurança a péché par avidité en échangeant son pupille contre une main-d'œuvre moins chère, des enfants moins doués pour l'art sublime. Ses efforts n'en restent pas moins louables, car avec la complicité du chef d'orchestre Fiorentino et des associations religieuses, il a apprivoisé et initié à la musique un grand nombre de jeunes gens qui, autrement, seraient aujourd'hui tombés dans le crime ou enterrés dans une fosse. Le pasteur ajoute que si la mère d'Everaldo lui confiait l'enfant, il connaîtrait un plus grand succès qu'entre les mains de Jersey. Son répertoire inclurait des classiques de la chanson populaire, du sertanejo, du rock and roll, car il n'y a point de musique profane dans la voix des anges. Dans la voix d'Everaldo Canindé, même le funk de cette bande de Noirs plairait aux oreilles du Seigneur, dit le pasteur en montrant le groupe de samba :

*Méfie-toi, sale voyou
Le justicier est dans la place
Du plomb, des balles
Un trente-huit, un fusil dans ta face*

J'avais l'intention de partir avec mon fils lorsque Rebekka interrompt la chanson et apporte la guitare d'Agenor :

— Joue pour que je chante, mon amoureux, joue la chanson d'Orphée :

*Matin, si beau matin
Une nouvelle chanson dans la vie...*

— Chante avec elle, mon petit, dit la mère.

Everaldo Canindé joint les mains, ferme les yeux, et quand la voix du chanteur lyrique s'élève, les musiciens de samba font silence, Rebekka a les larmes aux yeux et les poils du chien se dressent à l'écoute des notes aiguës :

*Chante mon cœur
Le bonheur revenu
Si heureux, la chanson de cet amour*

Le 25 mai 2019

Très cher,

Je t'écris en premier lieu pour te dire que j'ai été très heureuse d'apprendre les bonnes nouvelles par notre cher éditeur. J'attendrai ton prochain roman avec impatience, et également une pointe de jalousie de ne pas avoir été choisie pour lire, la première, ton manuscrit, comme je l'ai toujours fait depuis que tu m'as conquise avec le livre sur l'eunuque. Mais Petrus m'a convaincue, après une conversation téléphonique, qu'une équipe de réviseurs s'occupera mieux de ton roman que je ne pourrais le faire dans mon état actuel. Tu ne me l'as jamais demandé, mais je dois faire face à des épisodes répétés de somnolence et de léthargie qui nuisent, du reste, à mon travail sur Shakespeare.

Je suis également heureuse de savoir que tu t'occupes un peu de notre fils ; d'après le Dr Kovalski, la figure paternelle est cruciale pour le développement social des enfants à leur entrée dans la puberté. Au cas où tu ne t'en souviendrais pas, le pitchoun a déjà bientôt douze ans ; autrement dit, ce n'est plus un pitchoun. Je dois néanmoins t'avertir que si ses crises d'enfance ont été soignées et se sont atténuées, l'adolescence de l'enfant s'annonce encore plus turbulente. La semaine dernière, sans la moindre raison, il a frappé Laila à la tête avec la planche de surf. La pauvre en a presque perdu connaissance, et depuis elle verrouille notre chambre, si bien que Faulkner ne se lasse pas de grogner derrière la porte. À moi, l'enfant

n'adresse même plus la parole, il ne me demande même pas un sandwich, il prépare lui-même sa tambouille dans la cuisine. Quand il a du mal avec ses devoirs, au lieu de me demander de l'aide, il va nager à la plage avec le chien. S'il a besoin d'argent, il rédige des petits mots que je ne te montre pas pour t'épargner d'être grammaticalement embarrassé.

J'ai changé de paragraphe pour que tu puisses respirer avant de lire ce qui suit, et dont tu pressens sans doute déjà le contenu. Kovaleski m'a avertie que vivre avec mon fils peut me conduire à développer un cas de stress chronique. Tu le sais bien, Duarte, que je me suis débrouillée jusqu'à présent pour élever seule le bambin. Il est temps maintenant que tu assumes pleinement tes fonctions, et je suis réconfortée de savoir que tes soucis financiers ont été résolus. Tu pourras aménager ton appartement pour recevoir l'enfant dans de bonnes conditions, et je te conseille d'engager une employée de maison payée à la journée pour lui fournir une alimentation saine. Comme ces femmes habitent souvent loin, tu devras te lever tous les jours à six heures, pour le réveiller avec la table dressée, du café au lait et des biscottes beurrées. Après son départ pour l'école, et une fois le chien nourri et promené, tu auras finalement des heures de calme pour tes livres. Cela, bien sûr, si l'employée de maison ne s'absente pas de son travail, ce qui arrive souvent chez les hommes célibataires, qui ne remarquent pas la poussière sur les meubles, ne regardent pas sous le tapis et ne contrôlent pas les horaires. Ces jours-là tu déjeuneras dehors avec l'enfant, de préférence dans un centre commercial, où il jouera avec le chien tout l'après-midi pendant que tu liras ton journal et engageras des conversations avec de jeunes mères. La nuit, chaque fois que tu auras organisé un petit ciné, un dîner, un verre de vin avec une nouvelle connaissance, tu peux être sûr que l'enfant aura une grosse fièvre et des frissons. Ainsi, malheureusement, tu perdras, l'une après l'autre, tes petites copines avant même de sortir avec elles, mais je t'assure qu'aucune idylle ne se compare à l'amour d'un fils.

J'espère que tu agiras promptement, car de notre côté nous envisageons de nous installer à Lisbonne. Laila croit que l'atmosphère du pays sera bientôt insupportable pour des gens de gauche comme elle et des intellectuels en général comme moi. Naguère, tu pouvais toi aussi t'inscrire, avec quelques réserves, aussi bien dans l'une ou l'autre catégorie. Mais maintenant que tu cultives des relations privilégiées, dans les nouveaux cercles que tu fréquentes, tu es à l'abri des courroux et des risques. Laila m'a récemment

montré un reportage, dans un de ces magazines frivoles avec lesquels elle m'allège l'esprit, où l'on te voit participer à une fête donnée par cette midinette et son amant de service. Ce dernier est, selon mon amie, un latifundiste connu pour brûler les terres des indigènes d'Amazonie, où il peut compter sur l'indulgence, si ce n'est l'approbation, des autorités. On ne s'étonnera donc pas de trouver parmi ses invités nombre de politiciens liés au gouvernement ; tu t'es toi-même laissé allègrement prendre en photo avec la jeune fille d'un ministre, du reste très belle, et il est fort regrettable que ton nom apparaisse dans la légende comme Duterte. Je ne te demande qu'une seule chose : si on t'invite éventuellement à une fête de la Saint-Jean, ou qui sait à un bain dans la piscine de toute cette clique, fais-moi le plaisir de ne pas y emmener mon fils.

Je renouvelle enfin mes vœux pour la carrière de ton roman. Indépendamment de tout le reste, l'écrivain Duarte aura toujours mon estime et mes félicitations.

Je t'embrasse,

Maria Clara

10 juin 2019

J'ai promis d'emmener mon fils sur les plages du Pacifique pour assister à une étape du championnat du monde de surf. Pendant le voyage, Rosane pourrait en profiter pour concevoir la décoration de la chambre du garçon, afin qu'il se sente le bienvenu en venant habiter avec moi. Le voyage et le déménagement auraient lieu dès que j'aurais terminé mon livre, dans trois mois environ, ce qui semble une éternité pour Maria Clara. Elle me rappelle que sous sa houlette, j'étais capable, en trois mois, d'écrire un roman de trois cents pages. J'admets qu'il y a des matins comme celui-ci où je perds des heures à suivre les nouvelles nébuleuses du pays, mais je suis peut-être inconsciemment en train de mûrir, pendant tout ce temps-là, un nouveau style d'écriture. Si Maria Clara ne passait pas son temps à cancaner avec son amie, elle pourrait témoigner, depuis sa fenêtre, de mes ruminations quotidiennes, de mes déambulations dans la rue. À l'instant même, j'atteins la promenade et passe près du poste de secours d'où Agenor, me voyant

plongé dans mes pensées, lève le pouce et dit que Dieu te garde. Je marche tête baissée devant les kiosques, traverse le Jardim de Alá, atteins Ipanema, le mur du Country Club, et seule la fenêtre de Rosane me distrait de mes pensées, où je vois le président doré, qui porte maintenant un képi de général. Dire que j'ai habité trois ans dans cet appartement sans jamais m'arrêter pour profiter de la vue depuis la fenêtre, où j'aurais pu concevoir tant de poèmes contemplatifs. Ma littérature aurait sans doute une autre forme si, au lieu d'user mes semelles sur des chemins parcourus tant de fois, j'étais resté aussi immobile que la statue de Rosane, observant le mouvement des vagues, la mer moutonneuse, les jubartes, les dauphins, le va-et-vient de la plage sous un soleil d'automne. Ce serait presque comme si, au lieu d'imposer mon écriture à la feuille, je voyais la feuille glisser sous la pointe de mon stylo. Aujourd'hui, par exemple, je pourrais sans effort ébaucher une nouvelle à travers le prisme d'un général qui passerait tout son temps à la fenêtre. Elle serait composée de phrases objectives, dépourvues d'ornements. Je n'emploierais pas le conditionnel. Il est 15 h 27, nous sommes un lundi. À l'exception des enfants et, au maximum, de quatre à cinq pour cent de touristes, c'est une plage bondée de fainéants. C'est ça le Brésil. Frescobol, football au bord de l'eau, n'est-ce pas interdit ? Qui va mettre de l'ordre dans ce bordel ? Des vendeurs de maté, de bière, de biscuits au manioc, de brochettes de crevettes, la frayeur des contrôles sanitaires. Et des pédés en string. Des pédés à n'en plus finir. Des jeunes qui sèchent les cours pour jouer aux cartes. Où sont mes jumelles ? C'est un pétard qu'ils se passent de main en main. C'est ça le Brésil. Un Noir se met à courir, il fallait s'y attendre. Dix, vingt baigneurs courent derrière lui. Ils attrapent le Noir, ils vont le lyncher. Deux policiers militaires basanés arrivent et séparent le Noir. Eux, ils ont le droit de frapper le Noir. Ils vont étrangler le bonhomme. Ils l'obligent à ouvrir la bouche. Ils rendent la chaîne en or à la victime. C'est une brune au joli corps qui attrape la chaîne avec dégoût. Ils conduisent le Noir vers le véhicule. Il sera arrêté. Ils vont le tabasser comme un chien dans le commissariat, mais il sera libéré car il est mineur. Un gaillard comme lui, quinze ans, encore un délinquant en liberté dans la rue. C'est ça le Brésil. Il faut que quelqu'un mette de l'ordre dans ce bordel. Entre-temps, la femme au joli corps quitte le sable sous l'aile d'un vieux pervers. Sur la promenade, ils sont interpellés par un autre vieux monsieur, qui

impassiblement a assisté à toute la scène. Le monsieur impassible c'est moi, Duarte. La jolie brune, c'est Rosane, et le vieux pervers, c'est Fúlvio Castello Branco.

Quand j'ai commencé à sortir avec Rosane, elle était la petite amie d'un chanteur de blues. Elle voulait par tous les moyens nous présenter, et j'ai fini par accepter qu'elle simule une rencontre fortuite dans une librairie ; officiellement j'étais son professeur dans un atelier d'écriture créative. Dès lors, elle nous avait réunis plusieurs fois, soit dans des conférences littéraires, soit dans des concerts, voire dans un gymnase où nous avons assisté à un tournoi de lutte libre, sport dont elle est fan. Elle s'était mise ensuite à organiser des rencontres à trois dans les bars et les restaurants, où elle s'asseyait devant nous pour mieux nous comparer. Elle nous emmenait aussi faire du shopping et, comme il arrive souvent chez les femmes fortunées, elle passait tout l'après-midi à essayer des robes, des sacs à main ou des chaussures. Elle sortait de la cabine d'essayage pour demander nos avis, toujours divergents, mais quand par miracle nous arrivions à un consensus, elle se fâchait et quittait la boutique les mains vides. Rosane n'aimait pas l'idée de perpétuer la bigamie, mais elle n'arrivait pas à se décider entre nous deux, et pendant trois mois environ, c'était comme si elle marchait avec une chaussure différente à chaque pied. En me choisissant finalement, elle botta le cul du chanteur de blues et ne l'a plus jamais revu, que je sache. Je ne me suis jamais bercé d'illusions en croyant qu'elle puisse m'être fidèle, mais je ne me suis pas non plus prêté à son jeu. Il est probable qu'elle se soit énamourée d'un ou deux clients, mais comme je refusais de sortir avec mes rivaux, elle se contentait de regarder la lutte libre à la télé et son amourette mourait d'elle-même. J'ai tout cela en tête tandis que Rosane me fait monter chez elle avec Fúlvio et se place entre nous dans l'ascenseur d'un air triomphant. Elle sourit en nous regardant tour à tour, mais il se peut que son ravissement soit dû à la chaîne en or qui lui a été restituée, et il y a sur son cou une griffure semblable à celle que j'ai vue l'autre jour sur le dos de Maria Clara. Dans l'appartement, elle s'excuse, le temps de prendre une douche, mais je ne doute pas qu'elle restera derrière la porte pour observer notre duel.

Portant un T-shirt, un short et des tongs, Fúlvio circule à son aise dans le salon, laissant derrière lui des traînées de sable sur le parquet. Il regarde le paysage, met le képi du général, prend une bouteille de whisky dans

l'armoire, cherche un seau à glace dans la cuisine et me sert un verre. Sans que je lui demande quoi que ce soit, il m'explique qu'il était cet après-midi à la plage avec Rosane en qualité d'avocat de Napoleão Mamede. Et il ajoute :

— Pourquoi la plage ?

L'avocaillon adopte cette vieille figure de rhétorique doctorale qui consiste à poser des questions à soi-même, pour y répondre aussitôt :

— Parce que mes téléphones sont sur écoute, tout comme WhatsApp et Telegram, sans parler des méthodes d'espionnage toujours plus performantes, qui m'obligent à passer tous les jours mon cabinet au peigne fin.

Tout en parlant, il désigne les murs, me faisant comprendre que l'appartement de Rosane est également susceptible d'être sur écoute.

— Est-il incongru que je parle à Rosane des sujets concernant mes clients ? Non, parce qu'elle seule a de l'influence sur le beau-fils, pour mettre le holà à ses gamineries. Le petit Napoleão idolâtre Rosane, et s'il n'était pas aussi pédé, il la baiserait pour se venger des humiliations de son père.

En élevant la voix, comme s'il parlait aux murs, Fúlvio m'assure que les affaires de Napoleão Mamede se font dans le strict respect de la loi. Quant au fils de Napoleão, il ne lui suffit pas d'être honnête, il faut qu'il paraisse honnête :

— Il y a moins d'un mois, en arrivant d'Amazonie, le gosse a atterri à l'aéroport Santos-Dumont avec quatre-vingts kilos de cocaïne dans le jet privé du père. Je me suis donné un mal de chien pour étouffer le scandale et prouver que le flagrant délit était l'œuvre des ennemis de la famille Mamede. J'ai de solides preuves que des hordes d'activistes armés ont pénétré dans la propriété de mon client à la frontière colombienne pour y provoquer des émeutes. Même mon épouse, Denise, qui sympathise avec tous les affamés de la terre, consent à dire que ces voyous ont dépassé les bornes. Personne n'ignore non plus les liens entre ces factions radicales et les vestiges de la narco-guérilla en Colombie.

Fúlvio, captivé par sa propre harangue, ne se rend pas compte que je ne me soucie guère de ses opinions politiques ou de ses activités professionnelles. De plus, cela ne me regarde pas qu'il ait ou non une liaison avec Rosane.

— Un gentleman n’a pas de mémoire, comme tu sais, mais au cas où il y aurait eu dans un passé lointain quelque chose entre elle et moi, cette histoire est morte le jour où je l’ai présentée à mon client. Je suis désolé, mais à l’époque je ne pouvais pas deviner que vous étiez mariés. Cette année, si tu veux savoir, je ne suis venu qu’une seule fois chez Rosane, et c’est à ce moment-là qu’elle a insisté pour que je donne un coup de main à son ex-mari dans le besoin. J’ai essayé, tu ne t’en souviens pas ?

La boisson passe mal car j’ai le ventre vide, et en quittant l’appartement sans attendre Rosane, j’ai la tête qui tourne et m’appuie contre le mur du couloir. L’ascenseur est une capsule en acier brossé, sans ventilation, scellé comme une tombe, et j’ai des sueurs froides en arrivant au rez-de-chaussée. En me précipitant pour ouvrir la porte, je manque de m’effondrer sur le sol, car le portier l’a ouverte avant moi.

20 juin 2019

Pendant qu’il enfilait un gant en latex sur sa main droite, le médecin me demanda si je croyais en Dieu. Ne croyais-je pas en une vie après la mort ? La finitude, me demanda-t-il, comment faisais-je face à la finitude ? Et en me voyant méditer en position fœtale, il en profita pour me mettre un doigt dans le cul. La prostate avait une bonne texture, elle était souple, un peu dilatée, mais normale pour mon âge. Il examina ensuite mes couilles et me demanda si j’avais encore le projet de précipiter des enfants dans ce vaste monde. Tendus, je me préparai à un autre toucher rectal, mais il m’ordonna de me lever, de me boucher le nez et de souffler fort contre le dos de ma main. En palpant mes testicules, il diagnostiqua la présence de varicocèles, des sortes de varices dans le scrotum qui peuvent conduire à la stérilité, ce que des examens complémentaires pourraient confirmer. Si le cas était avéré, la ligature des varices serait une procédure rapide, couverte par la mutuelle, et le jour même je pourrais quitter l’hôpital, fécond et farceur. Or, une nouvelle paternité n’était pas dans mes projets, même si je tombais amoureux d’une jeune femme, pleine d’hormones et fertile. Si je pouvais, je me marierais bien sûr dès demain avec cette jeune fille, pas pour qu’elle me donne un fils, mais pour qu’elle soit la mère aimante du fils que j’ai déjà.

Or, d'après l'urologue, je ne trouverai jamais une telle femme, même dans une réincarnation.

Si je croyais en Dieu, je me prosternerais à Ses pieds en Lui rendant grâce de ne pas m'avoir donné un fils avec Rosane. Puis j'allumerais une bougie en Son honneur, pour le fils que j'ai eu avec Maria Clara, avec qui je comptais dans un lointain futur finir mes jours. Dans mon orgueil, je croyais qu'elle me reprendrait quand je le souhaiterais, comme mon père accueillait toujours maman avec une maison pleine de fleurs. Si je parviens à publier ce roman, les femmes, ce n'est pas ça qui va manquer, mais comment écrire un roman sans avoir une femme comme Maria Clara à mes côtés ? Quelle autre femme supporterait que je la réveille en pleine nuit pour dénouer des problèmes de syntaxe ? Quelle femme feindra l'émerveillement et me couvrira de baisers aux premières heures du matin lorsque je lui révélerai des épisodes inédits de mon récit ? Les nuits d'abandon, je vais aux putes, que je paye le double pour baiser sans capote, ou que je paye le triple pour ne pas baiser et leur faire écouter de la littérature. Si je contracte une maladie, je reviendrai promptement chez l'urologue qui, soit dit en passant, n'en reste pas moins un homme de lettres ; il a publié une thèse sur la perfusion des corps caverneux que j'ai préfacée en échange de ses honoraires. Pendant qu'il manipule mon gland, je lui dévoilerai peut-être les péripéties de mon prochain chapitre.

21 juin 2019

Mer agitée, vagues déferlantes, tempête de sable, et je remarque qu'Agenor se tient aux aguets devant le poste de secours. Occupé avec ses jumelles, il doit avoir beaucoup de travail pour la journée et ne me voit pas passer sur la promenade. S'il me voyait, il penserait que je suis sur le chemin du retour et ne me verrait pas bifurquer vers l'avenue Niemeyer, pétri de mauvaises intentions. J'attrape un mototaxi pour accéder à la favela, entre dans la maison ouverte et monte sur la terrasse, où Rebekka, entièrement nue, fait des sauts périlleux dans la piscine. Je me déshabille et essaye de l'imiter, mais elle me fait signe de remplir mes poumons et de la suivre dans un plongeon vertical. Plus profond qu'il n'y paraît, le bassin

descend à travers les trois étages de la maison, de plus en plus profond, comme s'il perçait la butte du Vidigal et la roche qui la soutient, jusqu'à ce qu'il se confonde avec une rivière souterraine qui se jette dans l'océan. La lumière de la surface atteint encore ces profondeurs, où je suis ébloui par la nudité de Rebekka, qui virevolte autour de moi. Soudain, elle s'arrête et m'ouvre les bras, mais je peux à peine la toucher, son corps est glissant. Notre moment n'est pas encore arrivé, dit-elle en exhalant des bulles alphabétiques que je ne tarde pas à déchiffrer. En consultant le dictionnaire que je lui ai donné, elle nomme des poissons que je ne connais pas, des murènes, des chimères, des poissons-pierres, et me protège des anémones vénéneuses qui sortent des grottes. En descendant parmi les bancs de barracudas et les récifs coralliens, les couleurs vives font place à diverses nuances de bleu. Au fond de l'océan, je vois une galère engloutie, pleine de trésors et de squelettes, je vois des tortues géantes, je vois même la planche de surf de mon fils posée à plat sur le sable, mais alors Rebekka me corrige. C'est un tarpon fish, ou tarpon, ou pema, ou pirapema, ou camurupim, ou megalops atlanticus, un grand poisson argenté qui se tient inerte comme une sentinelle à l'entrée d'une fissure qu'une Rebekka bleutée me signale. La fissure est un tunnel long et étroit dans lequel elle me guide lentement, les bras collés au corps pour éviter le contact avec le corail de feu des parois. Elle me prépare à rencontrer le deep blue, et à la sortie du tunnel je vois s'ouvrir un espace infini d'un bleu profond. J'ai l'impression que nous tombons dans un univers sans poissons, sans corail, sans terre ou quoi que ce soit. Seule la lumière du jour qui faiblit dans le tunnel par lequel nous sommes passés nous relie à la vie, comme une lune dans un ciel de pierre, une étoile, une étincelle.

— Et si nous mourions ensemble ? me demande-t-elle les yeux écarquillés, comme si elle proposait une piqûre de morphine.

— Très bonne idée.

— Descendons vers les fosses abyssales.

— Allons-y...

— Viens...

— Je ne me suis jamais senti aussi bien.

— Moi aussi.

— C'est l'amour ?

— C'est la narcose.

Si je voulais rentrer, je sens que je n'en aurais plus la force, car je n'aperçois même plus le tunnel par lequel nous sommes arrivés. J'ai perdu tout repère spatial, et à part Rebekka, je ne distingue que la silhouette d'un homme bleu marine qui s'approche, Agenor. Il saisit Rebekka par les cheveux et, sans rencontrer de résistance, commence à la tirer. Je veux partir, moi aussi, je ne veux pas mourir seul :

— Sauve-moi encore une fois, ami Agenor.

— Que Dieu te garde.

Parmi les monstres marins qui apparaissent devant moi et les éponges carnivores que mes pieds frôlent, j'entends la sonnerie absurde d'un téléphone. C'est mon téléphone fixe, qui ne cesse de sonner, ici, dans les fosses abyssales :

— Allô ?

— Duarte ?

— Viens me sauver, Rebekka.

— Duarte ?

— C'est moi.

— Duarte ?

— Quel plaisir de me réveiller au son de ta voix.

— Duarte, écoute bien.

— Oui, Rebekka.

— Viens voir ton fils.

Par un mot affiché sur sa porte, Rebekka me fait savoir qu'elle se trouve à l'église da Bem-Aventurança, troisième rue, sans numéro. Comme je suis perdu dans le labyrinthe des ruelles, un habitant du quartier me dit de faire demi-tour, de prendre la deuxième ruelle à gauche, puis la troisième à droite et de suivre la rue du fossé jusqu'à un escalier carrelé. Le fossé est un canal cimenté par lequel s'écoulent les eaux usées à ciel ouvert, dont je suis apparemment le seul à pouvoir sentir la puanteur. Pizzas, hamburgers, hot dogs, boissons fraîches et bières sont vendus sur des ponts en bois improvisés au-dessus du canal. En plus des gobelets, des bouteilles en plastique et des pelures de fruits, les os, les écailles et les viscères de poissons provenant d'une poissonnerie sont jetés dans les égouts. Des infirmes me demandent l'aumône, des enfants m'offrent une pipe, des gamins fument du crack sur les marches menant à l'édifice. Il n'y a pas de service religieux dans l'église, où la sono diffuse une chanson de rock

progressif des années 1970, avec le soliste qui chante d'une voix de fausset. Le titre de la chanson est « Hocus Pocus », explique Rebekka à la mère d'Everaldo Canindé, tandis que son fils, installé sur une chaise en acrylique portant l'inscription Jésus, peine à reproduire les vocalises du rocker. La mère n'est pas d'accord, elle pense que la chanson est trop longue et trop compliquée, en plus d'être inconnue et sans paroles. C'est que pour chanter du rock and roll, l'anglais d'Everaldo n'est pas bon, affirme Rebekka, ce à quoi sa mère répond qu'avec le maestro Fiorentino, il chantait même en allemand. Alors allez trouver le maestro, proteste Rebekka, éteignant la sono et mettant le CD dans sa pochette. Le pasteur Dinamarco intervient en faveur de Rebekka, qui est là en tant que bénévole, ce à quoi la mère répond que c'est son fils le vrai bénévole, car il n'a pas encore vu l'ombre d'un cachet et il a faim pendant les répétitions. En sortant de l'église, Rebekka me rentre presque dedans, et je vois sur son visage la même expression orageuse qu'elle avait en se disputant avec Agenor à propos du cafard. Je ne peux pas dire si elle a un joli visage, parfois plus, parfois moins, mais ce genre de juive ashkénaze m'a toujours fasciné. J'aime aussi, car elle me fait rire, sa façon un peu enfantine de marcher, les pieds tournés vers l'intérieur, accentuée par le terrain accidenté de la butte. Elle me conduit vers le potager derrière l'église, où je trouve mon fils accroupi en train de creuser la terre, tandis que Faulkner, affalé parmi les choux, se remet de l'ascension de la butte. Déterminé à vivre ailleurs, le garçon avait quitté le foyer tôt le matin avec son sac sur le dos et sa planche de surf sous le bras. Comme il n'a pas d'amis de son âge, il s'est souvenu du repaire d'Agenor, et cela n'a servi à rien que Rebekka lui dise que sa mère serait triste, qu'à cette heure-là il devrait être à l'école. Rebekka croyait que mon autorité paternelle allait l'emporter, mais sans lever les yeux il me dit qu'il n'y a pas moyen qu'il retourne à l'école à cause des brimades. Je ris, je lui montre comment je porte, moi aussi, mon zizi du mauvais côté, mais j'apprends alors qu'ils se moquent du garçon parce que c'est un fils de communistes. Même sa petite amie, qui lui a touché plusieurs fois la queue sans déplaisir, l'a quitté pour un camarade de classe quand elle a appris que mon fils n'était jamais allé à Disneyland. Je dis que c'est absurde, que le communisme, ça n'existe même plus, et que je lui ai déjà promis un voyage sur les plages de Californie. Ces morveux répètent toutes les conneries qu'ils entendent à la maison, mais si mon fils le souhaite, je peux assister à la prochaine réunion

parents-profs avec un maillot de l'équipe de foot nationale. Le garçon veut cependant aller dans une école publique de la favela, où personne ne lui reprochera d'avoir des gènes communistes. Cette fois, c'est Rebekka qui rit, car dans la favela, à commencer par Agenor, un communiste ou un bandit, c'est la même chose. Pour consoler le garçon, elle cueille des aubergines dans le potager et les sert chez elle avec du tapioca. Déjà installé sur le canapé devant la télévision, il se régale d'un seau de pop-corn, quand soudain la pièce s'assombrit et le chien se met à aboyer. Peut-être attiré par l'odeur du maïs, un cochon colossal est entré dans la pièce, obstruant presque complètement l'embrasement de la porte. La créature est inoffensive, assure Rebekka, qui me fait un clin d'œil et recommande seulement à mon fils de se protéger les roubignoles, car les cochons adorent manger les roustons des enfants. Le voyant paralysé, Rebekka chasse le cochon et propose de nous accompagner à l'appartement, où elle lui rendra visite le plus souvent possible. Elle s'engage également à accueillir le garçon dans la favela le week-end, à condition que sa mère y consente et qu'il apprenne à dormir en serrant les cuisses.

2 juillet 2019

Le premier jour où Maria Clara et Rebekka se sont rencontrées, je les ai regardées toutes les deux, non pour les comparer, à la manière de Rosane, mais pour deviner comment elles se voyaient l'une l'autre. Maria Clara ne savait pas du tout qui était la fille qui apparaissait à sa porte, tandis que Rebekka était certainement curieuse de rencontrer la mère de mon fils et l'appartement où mes livres sont nés. Pour Rebekka, Maria Clara était sans doute l'admirable femme aux traits changeants qui avait inspiré, dans mes romans, des personnages féminins si variés et si vraisemblables. Maria Clara, quant à elle, ne connaissait que trop les escapades nocturnes où je cherchais l'inspiration pour de tels personnages, que j'avais encore le culot de soumettre à son appréciation. Pour le bien de la littérature, ou de notre mariage, elle ravalait sa fierté devant les passages les plus piquants de mes manuscrits, ne corrigeant ici et là qu'une erreur de concordance, un barbarisme, une dissonance, comme pour enseigner les bonnes manières

aux femmes de la rue. Or, il me semblait maintenant mettre sa bienveillance à l'épreuve en lui présentant, avant même de lui avoir accolé les lettres du prénom Rebekka, le modèle vivant de ma future héroïne. Pour aggraver les choses, l'intruse s'est laissée conduire par le bambin jusqu'à sa chambre, où nous nous sommes enfermés avec le chien pour écouter le disque d'« Hocus Pocus ». C'est Laila qui a essayé de les rapprocher en frappant à la porte et en invitant Rebekka à jouer aux dominos avec Maria Clara : à trois c'est mieux. Pendant le jeu, grâce aux sujets de femmes qui se succédaient, Maria Clara s'est un peu calmée lorsqu'elle a appris que l'étrangère était heureuse en ménage avec un Noir costaud nommé Agenor, à qui je devais la vie.

Rebekka est revenue le lendemain, et le jour d'après, et avec le temps Maria Clara a dû reconnaître que la petite juive avait aidé à calmer les nerfs du garçon et à rétablir l'harmonie du foyer. Il ne voulait toujours pas retourner à l'école, mais quand elle a été informée de ce qui s'y passait, elle a pris la défense de son fils et décidé d'aller avec Laila se plaindre chez le directeur. Même Rebekka, qui n'était pas très portée sur la politique, s'est jointe à elles, et toutes les trois sont parties dans leur T-shirt rouge personnalisé avec un motif de marteau et de faucille. Harcelées dans la rue et dans le bus qui les conduisait, elles sont arrivées furibondes à cette école de fils à papa, qui se mettaient en rang tous les jours pour chanter l'hymne national la main sur la poitrine. Elles ont été reçues par une éducatrice qui a regretté les incidents, mais a déclaré qu'elle ne pouvait sanctionner aucune des éventuelles offenses faites à mon fils, car la liberté d'expression était sacrée dans cet établissement. Alors, Maria Clara l'a accusée de connivence avec ce gouvernement de connards et de fils de pute, a annulé l'inscription du garçon et, sur le chemin du retour, a envisagé la possibilité de l'emmener étudier à Lisbonne, où il commencerait l'année scolaire en septembre prochain. Réfractaire au départ, mon fils a été séduit par les photos d'une école avec un terrain de sport à Bairro Azul, mais personne ne s'est donné la peine de solliciter mon avis. Blessé, j'ai demandé à Maria Clara si j'exerçais toujours une autorité parentale, puisque à la limite je pouvais même ne pas autoriser le garçon à voyager, ou la poursuivre en justice pour enlèvement de mineur. Lors d'une discussion plus âpre, j'ai failli lui demander si le Dr Kovalski approuvait que Laila fût une figure paternelle, si nécessaire à la formation d'un adolescent. Maria Clara ne pouvait même

pas me sortir le vieux coup du père absent, puisqu'elle avait déjà dit elle-même que je passais dernièrement plus de temps chez elle que pendant notre mariage. Mais d'après les petits rires sarcastiques de Laila, j'ai compris qu'on s'était aperçu que mes heures de visite coïncidaient avec celles de Rebekka ; je me privais même de la palette d'agneau du dimanche, sachant qu'elle restait les week-ends chez son mari. Un lundi, après notre arrivée presque simultanée, Laila a suggéré que nous allions tous à la plage. Mon fils a rapidement saisi sa planche et Maria Clara était excitée à l'idée de tremper ses pieds dans les vaguelettes. Rebekka, en revanche, après quelques hésitations, nous a proposé d'aller à Barra da Tijuca, où les vagues sont meilleures que celles du Leblon. Mais le garçon a insisté pour aller sur la plage habituelle, car cela faisait longtemps qu'il n'avait pas vu tonton Agenor. Maria Clara et Laila, d'une seule voix, ont exprimé leur désir de rencontrer le mari de Rebekka, à qui Laila avait offert un des bikinis-strings de sa garde-robe.

Agenor a semblé surpris, et même contrarié, de nous voir débarquer en groupe. Il est descendu de sa chaise haute, a passé la main sur la tête de mon fils, a poliment salué Maria Clara et Laila, et a adressé un simple salut à Rebekka et à moi. Il remontait déjà à son poste lorsque Laila l'a arrêté pour faire l'éloge de sa femme, qui leur rendait visite tous les jours, qui était pratiquement de la famille, qui gâtait le garçon et chantait sans cesse une samba à Duarte :

— C'est comment déjà, Rebekka ?

— Pas maintenant, Laila.

— Alors je vais la chanter moi-même :

Matin, si beau matin

Une nouvelle chanson dans la vie...

Rebekka ne s'est pas présentée le lendemain, ni le surlendemain, ni après, et une semaine plus tard, j'ai cessé d'aller chez Maria Clara, prétextant qu'il était urgent que j'achève mon roman. C'était un mensonge, car son écriture, qui s'essouffait déjà depuis un certain temps, était maintenant au point mort. Je ne suis plus jamais allé à la plage, je ne descendais même pas sur le trottoir, je n'allais plus nulle part. Je mangeais n'importe quoi dans la cuisine et retournais me coucher, je dormais, dormais, dormais nuit et jour,

je rêvais du président de la République, je n'avais que des pensées morbides. J'en ai eu assez des actualités, j'ai éteint la télévision pour toujours et j'ai annulé mon abonnement au journal, qu'on a quand même continué à me livrer avec des promesses de rabais et de cadeaux. En errant, mort de fatigue, dans l'appartement, je me surprenais parfois à examiner le revolver de Maria Clara, le canon court, l'aiguille incorporée, le barillet chargé, et c'est lors d'une de ces sombres journées que Rebekka m'a appelé. Elle était montée à l'appartement de Maria Clara, qui lui avait à peine entrouvert la porte, car elle était occupée avec Laila et le garçon était sorti avec le chien. Puisqu'elle n'était pas loin, elle pensait me rendre une visite éclair avant de retourner au Vidigal, où des enfants attendaient son cours d'anglais. J'ai à peine eu le temps de passer de mon pyjama à des vêtements plus ou moins propres, et je lui ai ouvert la porte, honteux de mon visage, qui affichait de profonds cernes, une barbe mal rasée et des dents jaunies par le café. Je pense cependant que j'ai dû correspondre à l'image que Rebekka se faisait d'un écrivain en transe, car elle s'est dite désolée d'interrompre mon processus de création. J'ai insisté pour qu'elle se mette à l'aise sur le canapé, où elle a fixé son regard sur le revolver oublié sur la table d'appoint ; je l'avais acquis pour le représenter dans ses moindres détails dans mon roman, me suis-je justifié. Un roman policier, a-t-elle parié, mais je ne pouvais rien divulguer, car on dit que ça porte malheur de parler d'un livre en gestation. Je ne pouvais pas nier que Maria Clara, lorsqu'elle était mariée avec moi, espionnait mes écrits de temps en temps, mais elle le faisait entre nos quatre murs, où le secret était bien gardé. Loin de vouloir se comparer à mon ex-femme, Rebekka a dit qu'elle était blessée par mon manque de confiance en sa discrétion. Je me suis donc excusé, je l'ai emmenée dans mon bureau, je l'ai assise sur ma chaise, et elle semblait à peine croire que j'allais ouvrir l'ordinateur portable devant ses yeux. Quand je l'ai allumé, une de mes pages les plus récentes est apparue à l'écran, celle, par hasard, où mon narrateur rêve de Rebekka nue dans la piscine.

2 septembre 2019

Le lecteur qui a payé pour ce livre a le droit d'exiger un compte rendu de mes rencontres avec Rebekka durant la période où je n'ai rien enregistré ici. Eh bien, je dis que nous nous sommes vus tous les jours de la semaine, toujours pendant les heures de travail de son mari. Nulle malice dans ces dires : jusqu'à ce jour, rien ne s'est passé entre nous que Rebekka ait eu besoin de lui cacher. Il devrait même me remercier d'avoir autorisé sa femme à accéder au manuscrit d'un écrivain chevronné ; le privilège d'être ma première lectrice, la déflorante lectrice d'un de mes romans, lui a donné confiance en elle. Dès la première page, elle a vu la traduction anglaise non plus comme un passe-temps, mais comme un métier stable qui lui assurerait un avenir au Brésil. C'est comme si le Brésil lui-même, jusqu'alors une sorte de distraction à ses yeux, était finalement devenu son pays d'adoption. Il était naturel qu'Agenor ressente une certaine jalousie, mais pour préserver son mariage il ne pouvait exiger de sa femme qu'elle ne fasse rien d'utile dans sa vie à part enseigner l'anglais aux enfants de la favela. De la même façon, j'étais jaloux de Maria Clara lorsqu'elle passait ses journées à échanger des messages avec des auteurs étrangers, plongée dans la traduction de romans captivants. Si elle en avait l'occasion, ma femme aussi s'assoierait seule avec un romancier dans une chambre d'hôtel pour dissiper des malentendus, clarifier des expressions idiomatiques, être en désaccord, discuter en tête à tête, rire, s'émouvoir, garder de longs silences devant l'intraduisible. Avec Rebekka, cependant, nous ne nous sommes jamais retrouvés face à face ces jours-là. Bien qu'inexpérimentée, ou probablement à cause de cela, elle s'abstenait de me consulter et traduisait le livre à mesure qu'elle le lisait sur l'ordinateur. Elle arrivait à midi avec un carnet à spirale et un stylo bille, me faisait la bise et, avant de s'asseoir, soulevait un pan de sa minijupe pour sortir un joint de sa culotte. L'œil fixé sur l'ordinateur, elle allumait le pétard, prenait quelques bouffées jusqu'à se brûler les doigts, puis se mettait à lire et à écrire sans même prendre de pause pour un café. Je me plantais derrière elle, la tête penchée, pour saisir le va-et-vient de ses yeux, pour lire ses lèvres qui articulaient muettement mes mots, pendant qu'elle traçait des lignes penchées sur les pages non quadrillées de son carnet. À trois heures pile, elle cessait son travail, affirmait être de plus en plus amoureuse du livre, me disait au revoir en me lançant un baiser et ne me permettait pas de la raccompagner. Je la raccompagnais en pensée, voyant ses jambes nues monter la butte, là où

personne n'oserait importuner la femme d'Agenor. Le reste de l'après-midi, je lisais et relisais les pages qu'elle avait lues, et qui me paraissaient bien sûr plus agréables après son passage. La nuit, je l'imaginais dans son lit à la lumière du téléphone portable, essayant de déchiffrer ses propres griffonnages sur le carnet, sachant qu'à ce moment-là je pensais à elle, son mari ronflant à ses côtés.

Le jour où elle a terminé sa traduction, j'ai pensé que nous pourrions consacrer un peu de temps à des divertissements extralittéraires. Même si je ne suis pas trop fan de marijuana, je fumerais un joint avec elle sur le canapé, où nous nous ferions peut-être des confidences. Ensuite, nous prendrions une collation, boirions du vin, chanterions doucement, peut-être main dans la main, mais cela n'est pas arrivé, car elle est partie avant l'heure habituelle. Espérant lire la suite du roman, elle me laissait libre durant les prochaines semaines, consacrées au douloureux travail solitaire. Mais un auteur aussi expérimenté que moi n'est pas sujet à ces chichis qu'on appelle pannes de l'écrivain, et quelques heures suffiraient pour que je puisse exprimer avec des mots les idées qui bouillaient constamment dans ma tête. C'est ce que je lui ai dit, et elle m'a regardé, les yeux pleins d'admiration, s'est laissée enlacer, son corps pressé contre le mien, et a promis de revenir le lendemain à l'heure habituelle.

3 septembre 2019

Rebekka arrive en avance, sort un joint de sa culotte et s'installe devant l'ordinateur. Sur l'écran, les lignes que j'ai écrites entre hier et aujourd'hui :

Entre rêves et veilles, j'ai passé tout le petit matin à regretter le départ de Maria Clara, en compagnie de sa copine et de mon fils, pour Lisbonne. Personne ne m'ôtera de la tête l'idée que Laila voulait me séparer de ma famille juste au moment où je m'entendais à nouveau avec mon ex-femme et étais le plus attaché au garçon. C'est aussi Laila qui, sans doute, lui a interdit de lire les épreuves de mon nouveau roman, car elle sait que c'était la littérature qui nous avait réunis depuis le début et réconciliés dans les pires crises de notre mariage. Perverse, elle a fait ressortir la paranoïa

latente de Maria Clara et l'a convaincue de rechercher cette sorte d'exil au Portugal. En parlant de paranoïa, j'ai moi-même eu envie un jour de me jeter sous le lit en entendant le ronflement des hélicoptères qui survolaient mon immeuble à l'aube. Avec le temps, je n'ai plus eu peur d'aller à la fenêtre pour les voir flotter cent mètres plus loin, les portières ouvertes sur des policiers armés. J'étais censé être réconforté par leur présence, eux qui patrouillaient pour protéger le quartier contre d'éventuels bandits terrés dans la brousse environnante. Une fois cette mission accomplie, les hélicoptères survolaient les montagnes en direction de la favela où, en vol rasant, ils tiraient des coups de feu au hasard. Puis je pensais à Rebekka, qui pourrait bien se trouver là, à découvert, s'occupant du potager communautaire ou quittant une classe d'anglais avec les enfants. La détresse qui s'emparait de moi en son absence était comme celle d'un père pour sa fille imprudente, ce qui rendait presque incestueuse l'attirance que je ressentais en même temps pour elle. Conscient qu'elle me désirait aussi, j'ai pris un jour mon courage à deux mains et décidé de lui offrir un refuge permanent dans mon appartement, où je la mettrais à l'abri des coups de feu et d'un mari possessif. Quand elle a fini sa journée de travail et s'est dirigée vers la porte en parlant avec enthousiasme de mon roman, je lui ai barré le chemin et l'ai prise dans mes bras. J'ai soulevé ses cheveux frisés et lui ai chuchoté à l'oreille que si elle m'acceptait comme son homme, cet appartement serait son nouveau foyer. Oui, je rêvais de l'épouser sur le papier, comme j'avais épousé Maria Clara vingt ans auparavant ; et comme à l'époque de Maria Clara, j'écrirais de nouveau des romans à profusion. Elle serait la femme aux traits changeants qui inspirerait des personnages si variés et si vraisemblables dans ma fiction. Après avoir entendu ma déclaration d'amour, Rebekka s'est mise à marcher

- La petite sotte s'en va ?
- Je ne sais pas encore.
- J'ai hâte de le savoir.
- Tu le sauras demain.

4 septembre 2019

En entrant dans l'appartement, Rebekka soulève sa jupe et met un peu de temps à trouver le joint coincé dans l'élastique de son bikini minimaliste. Malgré la pluie, elle dit qu'elle a l'intention d'aller à la plage, mais ne manquerait, pour rien au monde, les scènes du prochain épisode :

Après avoir entendu ma déclaration d'amour, Rebekka s'est mise à marcher dans la pièce en portant le séduisant petit short blanc qui m'avait frappé la première fois que je l'avais vue. Elle a remarqué que les murs avaient besoin d'être repeints, notamment parce qu'un bon ponçage et une couche de peinture sont toujours bénéfiques à l'intérieur d'un appartement chargé de mauvais souvenirs. Elle a continué son inspection dans la cuisine, passant les doigts sur les étagères, retournant mes quelques casseroles, essayant d'allumer des appareils électriques obsolètes, jetant les aliments périmés du frigo dans la poubelle. Elle a traversé le bureau, lancé un rapide coup d'œil au lavabo et s'est informée sur la salle de bains, adjacente à la chambre double au bout du couloir. En chemin, il y avait une pièce non meublée, où j'avais promis à Maria Clara de loger notre fils, et que Rebekka a semblé mesurer à grands pas, d'un mur à l'autre. Dans la chambre double, elle a ouvert les placards presque vides où elle était sûre que ses affaires trouveraient leur place, puis elle a remarqué qu'à côté du lit il n'y avait qu'une table de nuit. Elle a passé un doigt sous le lit, est allée dans la salle de bains pour se laver les mains et a dit qu'à côté de la douche il y avait de la place pour installer un furo à l'avenir. Après avoir relevé des signes de fuites au plafond, elle a vérifié la vue depuis la fenêtre et a trouvé que les géraniums fanés sur le rebord faisaient mauvais genre. De là, elle est retournée sur le lit, où elle s'est finalement assise en faisant rebondir le matelas pour le tester. C'est alors que je me suis assis avec elle et que j'ai soulevé les cheveux roux de son cou, avant de souffler sur sa nuque et de la mordre légèrement. Elle a rentré la tête dans les épaules, m'a montré son bras dont les poils se dressaient, et m'a traité de sorcier, car j'avais découvert son point faible.

- C'est exactement là, comment tu savais ?
- Regarde, les poils de tes bras se dressent vraiment.
- Je suis super fan de littérature érotique.
- La suite est encore meilleure.

... son point faible. Puis elle s'est allongée sur le ventre en exposant son joli cul, et m'a mis au défi de deviner son plus grand désir. Elle n'a pas attendu ma réponse pour me dire qu'elle souhaitait un enfant de moi, et c'est précisément ce que je voulais le plus avec elle, reformer une famille qui m'accompagnerait toute ma vie. Elle a retourné son corps, son corps à elle, ce petit corps, a levé les jambes, a remonté son short et

— C'est pas juste de s'arrêter là.

— Il y en aura plus demain.

5 septembre 2019

Rebekka entre en short blanc et se précipite vers l'ordinateur sans prendre le temps d'allumer le joint. J'étais moi aussi anxieux, j'avais passé la nuit à anticiper ce moment et mis des heures le matin à me savonner sous la douche. Je n'ai même pas pris la peine de donner une suite à mon roman, et la voyant assise devant la page vide, je glisse les doigts dans ses cheveux et j'effleure sa nuque de ma langue. Elle se lève d'un bond et se tourne vers moi avec ce visage ardent que je lui connais :

— T'es devenu fou ?

— Tu ne voulais pas un enfant de moi ?

— Tu confonds tout.

Elle presse le carnet contre sa poitrine et s'en va d'un pas résolu. Avant de claquer la porte, elle se retourne pour voir si je la suis du regard.

25 septembre 2019

Très cher,

J'ai rêvé de toi la nuit dernière. Tu m'attendais sereinement au milieu de la rue, où mille rails de tramway se croisaient, dans une ville au toit de verre comme une immense galerie. Tu étais beau, élégant et portais une veste et une cravate comme si tu allais recevoir un prix. Je me précipitais déjà entre

les voitures pour t'embrasser, quand je me suis arrêtée, pétrifiée, voyant un revolver à ta ceinture ; j'ai reconnu, grâce à la crosse, l'arme que j'avais achetée dans un moment de folie. Je dois dire que ce n'est pas la première fois que je me réveille en sursaut à cause de toi, tout comme j'ai eu de mauvais présages récurrents à ton sujet. Je sais que tu te moqueras de moi, car tu te fiches des phénomènes paranormaux, mais tu ne pourras pas nier que nous avons partagé quelques mystères depuis le début de notre mariage. Tu dois te souvenir que je me mettais parfois à pleurer sans raison dans notre chambre, sans savoir que de l'autre côté du mur tu écrivais une scène poignante. Ou comment tu ouvrais la porte de notre appartement une minute avant mon retour, comme un chien qui pressent l'arrivée de sa maîtresse. Ou comment, après une nuit d'amour, nous nous sommes regardés dans les yeux et, parlant en même temps, nous avons deviné que tu venais de me mettre enceinte d'un garçon.

Le bambin s'est rapidement adapté à la vie à Lisbonne, principalement grâce à Laila, à qui il s'est enfin attaché. C'est elle qui l'emmène et le récupère à l'école, d'où ils sortent pour une balade en calèche et une promenade au château São Jorge. J'ai ainsi gagné du temps pour mes affaires, maintenant que je suis remise de l'engourdissement qui me mettait K.-O. Aujourd'hui, par exemple, ils ont pris le car pour se rendre sur les plages de Nazaré, où Laila a été émerveillée par les performances du bambin en surf. Je serai libre jusqu'au soir, et j'aimerais beaucoup que tu m'envoies ton roman, bien qu'il soit encore inachevé. Je sais que tu ne l'as pas envoyé à l'éditeur, puisque Petrus me sonde chaque semaine, avec cette agitation que tu lui connais bien. Toutefois, je te conseille de ne pas lui transmettre le manuscrit sans passer par moi au préalable. N'importe quel correcteur peut corriger tes erreurs, mais seule ton amie est capable de couper tes excès, de compléter tes pensées, ou même d'ajouter des paragraphes entiers que tu as peut-être imaginés.

Tu remarqueras à travers ces lignes que la distance n'a fait que me rapprocher de toi. Mais ne t'inquiète pas, car en tant que femme j'ai ce qu'il me faut, et ce que j'éprouve pour toi est proche d'un sentiment maternel. Donne-moi des nouvelles de temps en temps, tes silences m'angoissent. S'il te plaît, dis-moi ce que tu as fait du revolver que tu m'as pris à la bonne heure. J'espère que tu l'as jeté à la poubelle, ou dans un terrain vague, ou

dans le canal du Leblon. Si tu l'as gardé à la maison, je te prie de t'en débarrasser le plus rapidement possible, pour le bien de notre fils.

Un baiser,

Maria Clara

— Duarte ? C'est moi, Rosane. C'est quoi, cette voix ? On dirait un buffle, c'est ça, un buffle dans les catacombes. Je vais très bien. La nouveauté, c'est que je vais changer d'air. Je vais me marier à l'église, tu peux croire ça ? Quel vieil homme ? Napoleão, c'est du passé, darling, je vais épouser Piccolini. Piccolini, tu le connais pas ? C'est le plus grand éleveur de bétail du Mato Grosso, si tu veux savoir. Quels brûlis ? Oh, pas sur ses terres, Dieu merci. Rien, y a plus rien à brûler là-bas. Bien sûr que non, je vais pas vivre dans le Mato Grosso, Dieu merci. Lui non plus, Piccolini vit à São Paulo. Oui, la semaine prochaine, j'emménage chez lui dans le Jardim América. Notre mariage est prévu pour le 13 décembre, note-le dans ton agenda. Ça va être une grande fête, tout Brasília sera là. Arrête avec tes préjugés, Duarte. Il vaut mieux qu'on parle pas politique. Parce que je t'ai pas appelé pour qu'on se dispute, purée. Écoute, Duarte, je veux te voir. Ma maison est sens dessus dessous, il y a que notre chambre qui est sauvée. Je déteste être sentimentale, mais pendant que je rangeais, chaque recoin me faisait penser à nous. Mince, on peut pas dire qu'on n'a pas passé des moments merveilleux ici. Oui, alors je me suis dit que ce soir on pourrait faire une petite fête d'adieu. Quel gouverneur ? Quel ministre ? Même pas une femme de ministre, idiot, une fête au lit, juste nous deux. Ah, tu sais pas si tu veux ? Alors laisse tomber. Dommage, aujourd'hui je plairais même au diable. Oublie ça, je trouverai quelqu'un d'autre. Oui, ça manque pas. Bien sûr, ça pourrait même être ton ami, pourquoi pas ? Vas-y, je t'écoute. Vraiment ? Juré ? C'est moi qui veux plus maintenant, my dear. Il va falloir que tu insistes beaucoup. Redis-le. Encore une fois. Qu'est-ce qui te ferait le plus envie ? Je t'attends à neuf heures, tu le regretteras pas.

Les femmes, comme le malheur, se suivent toujours, vous pouvez le constater. J'ai à peine dit au revoir à Rosane que Rebekka m'appelle. Et maintenant ? D'une voix tremblante, regrettant peut-être ses insultes, elle me choisit comme confident pour se plaindre de son mari. Selon elle, je suis le meilleur témoin de sa fidélité à Agenor, de la ténacité avec laquelle elle a

résisté aux élans de son cœur. Mais depuis quelque temps, la jugeant distante, il a commencé à surveiller ses allées et venues, la soupçonnant même d'avoir des relations avec les trafiquants de drogue de la favela. Pour l'instant, elle ne peut même pas me parler librement, car Agenor a pris un mois de vacances et il est toujours dans les parages, les oreilles bien dressées. Elle a dû feindre une conversion au christianisme pour se réfugier une heure par jour dans l'église da Bem-Aventura, où elle tapait peu à peu la traduction de mon roman sur l'ordinateur du pasteur Dinamarco. Hier, elle a finalement imprimé le tout, l'a mis dans son sac à dos et a attendu que son mari aille se coucher afin de se délecter de la lecture au lit. Elle l'a tellement relu depuis le début qu'elle ne remarquait même plus l'absence de fin. Elle a dû soupirer un peu trop fort à certains passages, si bien qu'Agenor, qui dort en général comme une souche, s'est soudain réveillé, lui a arraché le livre des mains et a posé les yeux sur la page exacte où elle se promenait chez moi dans son petit short moulant. Il a lu le nom de Duarte, il a lu le nom de Rebekka, et leurs leçons libidineuses d'anglais lui ont permis de comprendre que l'écrivain avait l'œil sur le cul de sa femme. Fruste comme lui seul sait l'être, incapable de distinguer la fiction de la réalité, il a déchiré le livre et l'a giflée plusieurs fois, son visage est encore brûlant. Rebekka ne pardonnera pas de sitôt les gifles, mais au moins, elle peut réimprimer le livre à loisir, car il est conservé dans l'ordinateur de l'église. Elle a l'intention de le faire aujourd'hui, car elle tient à me laisser un exemplaire, non seulement pour que je puisse évaluer son travail, mais aussi pour m'encourager à donner une fin heureuse au roman. Je lui suggère de le laisser à la réception, où pendant la journée il y a toujours un portier qu'elle connaît déjà. Mais Rebekka est déterminée à me rencontrer en début de soirée, quand Agenor partira avec ses amis pour le match au stade Maracanã. Elle a dégoté de la skunk pour fumer tranquillement avec moi, car à une heure du matin, son mari ne sera pas encore revenu. Avant de raccrocher, elle chuchote qu'elle a envisagé de le dénoncer au commissariat pour femmes, mais qu'elle a préféré se venger d'une autre manière.

J'ouvre un vin de Bourgogne, et je peux déjà dire à son nez que la chaleur de Rio ne lui a pas fait beaucoup de bien. Mais après une deuxième gorgée, je le sens plus buvable, et de toute façon Rebekka ne doit pas être une connaisseuse, elle ne sera pas surprise par son goût âpre. À la tombée de la

nuits, je me souviens d'éteindre le téléphone, me protégeant ainsi d'un appel de Rosane. Lors d'une éventuelle prochaine rencontre, je ne ferai jamais la bêtise de lui dire que, comme pour les bons vins, elle est chaque jour plus appétissante. Elle saurait comment goûter un bourgogne comme celui-ci, et après l'avoir longtemps mâché, elle me le cracherait au visage. Elle défoncerait toutes les portes de l'appartement si elle savait qu'elle a été délaissée pour une femme plus jeune. Il serait difficile de lui expliquer qu'avec une telle jeune fille je ne cherche pas le plaisir, mais l'illusion de ma propre jeunesse, retrouvée pendant quelques minutes. Mais après avoir franchi la forteresse de Rebekka, je voudrais certainement retrouver Rosane, même si je devais aller jusqu'à São Paulo. Son nouveau mari sera sûrement aussi tolérant que l'ancien, et je n'ai plus l'âge de prendre des risques avec les femmes d'hommes brutaux. Du reste, Rebekka semble parfois aimer me faire passer pour un con, et au fur et à mesure que la nuit avance, je regrette le lapin que j'ai posé à Rosane. La bouteille de vin est finie et le désir de voir Rebekka fait place à l'appréhension, puis à l'impatience, puis à la mauvaise humeur, puis à l'indifférence, et je suis déjà endormi quand j'entends l'interphone sonner. Je déverrouille le portail sans dire un mot, je laisse la porte de l'appartement entrouverte et je m'allonge sur le canapé. Elle prend son temps pour monter, et j'ai déjà replongé dans le sommeil quand j'entends des pas, des talons aiguilles sur le sol en bois. Quand j'ouvre les yeux, ce n'est pas Rebekka que je vois mais une dame raffinée, la plus charmante que j'aie jamais vue, peut-être une voisine que je n'ai jamais eu la chance de croiser. À y regarder de plus près, ce n'est pas ça. C'est une femme que je connais bien, mais que je n'ai pas vue depuis des années. C'est une femme à qui le temps n'a vraiment fait que du bien. Je ne veux pas le croire, mais c'est vraiment ma mère qui s'approche et me regarde d'un air très sérieux, ayant clairement l'intention de coucher avec moi. Assise sur le bord du canapé, elle défait les boutons de nacre de son chemisier, me montre ses seins et les caresse, les larmes aux yeux. Puis elle soulève ma tête et, les lèvres glacées, m'embrasse sur la bouche. Puis elle signe une croix sur mon front.

28 septembre 2019

Lors de son inspection de la résidence Saint-Eugene, Maître Marilu Zabala s'arrête au septième étage et remarque la puanteur qui émane de l'appartement 702. Elle prévient le responsable du syndic, un gastro-entérologue à la retraite, qui identifie sur-le-champ l'odeur cadavérique, et non celle de toilettes bouchées comme elle le supposait. Avec l'arrivée de la police militaire, Maître Zabala se réjouit secrètement du fait que, cette fois, l'écrivain ne pourra pas empêcher que la porte soit défoncée. Elle serait également entrée dans l'appartement si elle n'en avait pas été empêchée par le commissaire qui venait d'arriver, accompagné de deux officiers de la police civile. Bientôt, d'autres voisins sont apparus dans le couloir, des hommes et des femmes avec des mouchoirs sur le visage et des enfants qui se sont couverts le nez. Personne ne se souvient d'avoir jamais vu dans l'immeuble l'habitant du 702, dont le nom ne leur dit rien. Il n'est même pas connu de son voisin de palier, celui du 701, qui crie qu'on emmène le mort, car la puanteur dans son appartement est insupportable. Un policier lui demande de patienter jusqu'à l'arrivée de l'équipe médico-légale, mais c'est un journaliste qui sort maintenant de l'ascenseur, montre sa carte de presse et obtient l'autorisation de rapporter les faits. Maître Marilu Zabala demande à l'officier de police de quel droit un journaliste peut pénétrer dans une zone interdite à une juge fédérale. Elle est écartée de la porte afin que l'expert puisse entrer, qui promet de remettre le corps à l'institut médico-légal sous peu. Deux pompiers arrivent, et Maître Zabala profite du va-et-vient pour s'infiltrer dans l'appartement. Le journaliste sort et déclare aux personnes présentes que la mort a été causée par une arme à feu, et que les hypothèses de suicide ou d'homicide sont toujours étudiées. L'habitant du 701 se souvient maintenant d'une nuit où il a entendu une détonation près de sa fenêtre, qu'il a attribuée à un pétard lancé par un supporter pour célébrer un but du Flamengo. Maître Zabala, gentiment évacuée par le commissaire, décrit la physionomie du mort, ses yeux vitreux, sa mâchoire tordue et un étrange teint vert foncé. L'information selon laquelle l'écrivain du 702 était métis circule rapidement dans le couloir, malgré les démentis de la juge elle-même, pour qui il n'y a jamais eu de locataire afrodescendant dans la résidence Saint-Eugene. Les résidents se taisent enfin lorsque le corps sulfureux quitte l'appartement dans un sac noir, sur un brancard en acier porté par les pompiers : écartez-vous, écartez-vous.

Quand ils sont dans l'escalier, quelqu'un fait remarquer qu'un nègre, quand ça chie pas quand il entre, ça chie quand il sort.

29 septembre 2019

ÉCRIVAIN TROUVÉ MORT
DANS UN APPARTEMENT DU LEBLON

Le célèbre écrivain Manuel Duarte, 66 ans, auteur du best-seller *L'Eunuque du castel royal*, a été retrouvé mort dans son appartement du Leblon. Des voisins ont appelé la police à 6 heures, hier matin, en raison de la forte odeur qui émanait des lieux. Selon notre reporter, Manuel Duarte était allongé sur le canapé du salon, une blessure à la tempe droite. Près de sa main droite se trouvait un revolver tombé au sol. Il n'y avait aucun signe d'effraction ou de lutte dans l'appartement, et un verre et une bouteille de vin vide se trouvaient sur la table basse. Apparemment, l'écrivain se serait suicidé, mais le commissaire Durval Serapião, du 14^e Département de police, n'exclut pas l'hypothèse d'un cambriolage. Aucun objet de valeur n'a été retrouvé dans l'appartement, ni notes ou lettres qui justifieraient un tel acte, comme il est fréquent chez les suicidés. L'absence de fichiers ou de courrier électronique dans l'ordinateur, outil de travail courant chez les écrivains, a également interpellé la police.

MYSTÈRE

Selon le commissaire Serapião, le revolver de calibre 38 est enregistré au nom de la première épouse de l'écrivain, la traductrice Maria Clara Duarte, qui n'a pas été retrouvée par la police. L'information selon laquelle cette dernière serait en fuite, divulguée dans une émission de radio, a été démentie par le commissaire sur la base d'un appel téléphonique émis depuis São Paulo par l'éditeur Petrus Müller. Selon lui, la traductrice est alitée sous l'effet de sédatifs dans sa résidence à Lisbonne, où elle s'est installée au début du mois. L'autre ex-femme du romancier, l'architecte et designer Rosane Duarte, bouleversée, réfute l'hypothèse du suicide. Elle affirme avoir eu d'excellentes relations avec Duarte, qui jouissait d'une bonne santé, aimait la vie et avait des projets magnifiques. Cette affirmation

est corroborée par l'éditeur Petrus Müller, qui attendait bientôt le manuscrit d'un nouveau roman de Duarte, qui sera peut-être lancé cette année même dans une édition posthume. D'autre part, un avocat bien connu et ami d'enfance de l'écrivain a révélé, sous couvert d'anonymat, qu'il était hanté par la perte de son père, qui s'est également tué d'un coup de revolver dans la tempe. Pour le psychiatre Isaac Kovalesski, entendu par le journaliste, la littérature scientifique ne reconnaît pas de propension génétique liée au suicide, mais la fragilité émotionnelle héréditaire peut être identifiée comme un facteur de risque important.

CARRIÈRE

Manuel Duarte est né à Rio de Janeiro le 12 juillet 1953. Il était le fils d'Eufrazio Duarte Neto, juriste renommé, et de Mildred Duarte, femme au foyer. Dans sa jeunesse, il a participé à des mouvements d'opposition à la dictature militaire. Il a travaillé épisodiquement dans la publicité et le journalisme, mais a toujours rêvé d'une carrière littéraire, comme il l'a déclaré en 2002 dans une interview accordée à ce journal. En 1999, il a publié le recueil de poèmes *Ode à M. C.*, édité à compte d'auteur. Mais c'est en prose qu'il est devenu célèbre, à partir de l'année 2000, avec le roman historique *L'Eunuque du castel royal*, suivi de onze autres titres.

Outre d'innombrables amis et admirateurs, Manuel Duarte laisse derrière lui un fils, fruit de son premier mariage. À l'heure du bouclage de cette édition, il n'y avait aucune information sur la veillée funèbre et l'enterrement de l'écrivain.

REMERCIEMENTS

Maria Emilia Bender

Dr Ricardo Cerqueira
Dr Edson de Souza Milagres

Carol Proner

OceanofPDF.com

Couverture

Du même auteur

Titre

Copyright

Rio, le 30 novembre 2018

7 décembre 2018

13 décembre 2016

15 décembre 2016

9 décembre 2018

Rio, le 23 septembre 2017

Rio, le 9 octobre 2017

Rio, le 27 octobre 2017

21 septembre 2018

3 janvier 2019

15 janvier 2019

9 avril 2017

Rio, le 24 janvier 2019

25 janvier 2019

São Paulo, le 27 janvier 2019

30 janvier 2019

31 janvier 2019

1er février 2019

2 février 2019

3 février 2019

6 février 2019

Rio de Janeiro, le 09/02/2019

12 février 2019

13 février 2019

15 février 2019

20 février 2019

23 février 2019

25 février 2019

26 février 2019

27 février 2019

28 février 2019

2 mars 2019

Rio, le 5 mars 2019 (Mardi gras)

Rio, le 12 février 1999

6 mars 2019

9 mars 2019

16 mars 2019

23 mars 2019

24 mars 2019

2 avril 2019

3 avril 2019

Rio, le 6 avril 2019

11 avril 2019

12 avril 2019

15 avril 2019

16 avril 2019

17 avril 2019

18 avril 2019

19 avril 2019

Rio, le 20 avril 2019

22 avril 2019

24 avril 2019

29 avril 2019

5 mai 2019
6 mai 2019
São Paulo, le 9 mai 2019
12 mai 2019
Le 25 mai 2019
10 juin 2019
20 juin 2019
21 juin 2019
2 juillet 2019
2 septembre 2019
3 septembre 2019
4 septembre 2019
5 septembre 2019
25 septembre 2019
28 septembre 2019
29 septembre 2019

Remerciements
Présentation
Achevé de numériser

OceanofPDF.com

CHICO BUARQUE

CES GENS-LÀ

Manuel Duarte est un écrivain sexagénaire en panne d'inspiration dont la vie affective et matérielle part à vau-l'eau. Menacé d'être expulsé de son appartement dont il ne peut payer le loyer, il déambule dans le Leblon, quartier huppé de Rio de Janeiro, tandis qu'autour de lui la ville périclité. Bolsonaro vient d'arriver au pouvoir, porté par une élite violente et égoïste. Duarte pose sur ce monde grotesque, à la fois réel et fantasmé, un regard distancié, qui donne une saveur terriblement comique à son récit.

La narration, entre le roman épistolaire et le journal intime, forme un puzzle exquis que le lecteur prendra sans aucun doute plaisir à faire, rassemblant ainsi les morceaux d'une trame qui semble conduire Duarte à sa perte, inexorablement.

Farce sombre, ce roman de Chico Buarque est une critique subtile et mordante du Brésil d'aujourd'hui, un portrait de première main d'un pays hanté par ses vieux démons (la dictature, les inégalités sociales, le racisme, le fanatisme religieux). C'est aussi un conte plein d'humour, souvent noir, empreint d'un rire contagieux qui conquiert le lecteur à chaque page.

Chico Buarque est né à Rio de Janeiro en 1944. Il est l'une des figures principales de la chanson brésilienne. Il est aussi depuis plus de trente ans un écrivain salué par la critique et le public. Ces gens-là est son sixième roman. Ont également paru aux Éditions Gallimard Embrouille (1992), Court-circuit (1997), Budapest (2005), Quand je sortirai d'ici (2012) et Le frère allemand (2016).

OceanofPDF.com

Cette édition électronique
du livre *Ces gens-là* de Chico Buarque
a été réalisée le 10 janvier 2023 par Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 978207292931 - Numéro d'édition : 375998).
Code sodis : U36430 - ISBN : 9782072929359.
Numéro d'édition : 376002.

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office

OceanofPDF.com